This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN P314 U

Dc 7608.93

Harvard College Library

FROM

Dr. A. C. Coolidge

of Cambridge,

18 March, 1878.

UN

ROYAUME POLYNÉSIEN

ILES HAWAÏ

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1893.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UN

ROYAUME POLYNÉSIEN

ILES HAWAÏ

PAR

G. SAUVIN

Avec une carte spéciale de l'archipel d'Hawaï

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1893

Tous droits réservés

E. 5406
Oc 7608.93

HARVARD COLLEGE
MAR 18 1898
LIBRARY.

UN ROYAUME POLYNÉSIEN

ILES HAWAÏ.

I

DE PARIS A HONOLULU.

Le Départ. — Sur l'Océan Atlantique, New-York. — La traversée des Etats-Unis, le Niagara, Chicago, les Montagnes Rocheuses. — La Californie, San-Francisco. — Le Pacifique.

Pourquoi, en France, le nom d'Honolulu fait-il sourire?... En raison de la consonance, probablement, car les anciens prix de géographie au Grand Concours ont seuls une idée vague du point du Globe où gît cette capitale; le vulgaire en ignore, et si on lui parle des Iles Hawaï, il les confond souvent avec Haiti ou Tahiti. — Cependant à l'agence Cook, près de l'Opéra, on délivre, pour cet archipel lointain, des billets aller et retour. C'est plus long, mais beaucoup plus facile de se rendre de Paris à Honolulu.

que de Paris à certaines de nos sous-préfectures. Itinéraire inconnu, pittoresque et curieux.

Samedi, décembre. — Gare Saint-Lazare.

L'impression du départ : c'est la tristesse..., on sent au fond de l'âme un brisement de ce lien qui attache au passé, et se compose de mille petites choses, de sourires et de pleurs.

Le chemin de fer est en marche, je me laisse tomber dans un coin du wagon ; le monde extérieur n'est plus, les souvenirs des jours déjà vécus me dominent, ... je ferme les yeux, par l'imagination je tente d'arrêter l'heure qui fuit, de rester là où j'étais un moment avant, ... véritable souffrance morale ; une sensation cruelle et aiguë part du cœur et monte aux yeux. Comme conséquence, réaction violente ; la faculté de vouloir reparaît plus forte, retrempée, je discute avec moi-même, je me tourne vers l'avenir dont l'inconnu attire plus encore que le vide, je regarde ceux qui sont près de moi et la campagne entrevue aux lumières de la nuit...

A bord. — Dimanche.

De grand matin, les préparatifs du départ sont terminés, le paquebot géant manœuvre pour sortir des bassins du Havre; le jour commence à blanchir; sur le quai vingt hommes tirent sur un câble, devant nous un remorqueur fait force de machine, çà et là mille mâts immobiles sur un fond de lourdes constructions, les entrepôts qui nous cachent la ville endormie. Au mois de décembre le thermomètre marque peu de degrés et l'air est vif..... quelle agitation autour de nous!... moment solennel, dit-on, cette fois, je suis parfaitement calme. — Nous sommes le long de la jetée, quelques personnes agitent des mouchoirs; je remarque un groupe de trois sœurs bleues venues dire adieu à des compagnes partant pour une mission lointaine; plus loin je reconnais un chanteur fameux, un des premiers sujets de l'Opéra. — Nous sortons... le mugissement de la sirène cesse, deux coups de canon, nous sommes en route. — Sur un ciel gris, par-dessus un léger brouillard à

fleur d'eau, le soleil pâli se lève lentement, donnant l'illusion d'une immense torche funéraire,... en un instant les couleurs changent, le brouillard disparaît, le jour resplendit tout clair, on distingue chaque détail de l'ensemble que nous fuyons à toute vapeur, la côte d'Ingouville et ses petites maisons forment décor.

Le salon d'un paquebot entre le Havre et New-York... Quel mélange! ou pour mieux dire quel gâchis!... Là, chacun n'est que ce qu'il paraît être, toutes les nationalités, toutes les classes sociales, réunies en tas, doivent pendant une semaine vivre d'une même vie, sans aucune occupation de corps ou d'esprit. Pour tous, c'est une trêve dans l'existence, la trêve de la mer, que chacun passe selon ses goûts... le Latin à rêver, l'Anglo-Saxon à boire.

On cause.—Toujours les mêmes sujets, constate le médecin qui est depuis quinze ans sur la ligne, le mal de mer d'abord et ses pseudo-remèdes, puis les mérites différents des différentes compagnies de navigation servant de traits d'union entre le Vieux-Monde et le Nouveau, l'un tient pour les Cunard, l'autre pour les White Star,

l'autre pour les Transatlantiques. Au camp des jeunes filles ce sont les souvenirs rapportés du Continent, des pays visités; une d'elles raconte que son guide indique pour l'Europe 7,442 monuments dignes d'admiration, et après un pointage fait avec le plus grand soin pour ses amies de Boston, elle peut dire en connaître 5,064. Un Français intervient, on le consulte sur l'emplacement d'une certaine « Wonderful place » de France dont il n'a jamais entendu parler, il détourne la conversation, par le chemin le plus court elle arrive au mariage. Le même facétieux médecin a noté que jamais Français, même au-dessus de 50 ans, causant sur le paquebot avec une jeune Américaine, n'avait mis plus d'un quart d'heure pour arriver à discuter les mérites réciproques des Françaises et Américaines, avec accompagnement de théories sur l'éducation, le mariage, etc...

Dans ce milieu se meuvent trois personnages d'importance, trois hommes à galons: le capitaine, le commissaire et le docteur.

Le capitaine, qu'il faut appeler commandant, inspire le respect dû à celui qui assume les responsabilités. On le fatigue de questions: « Quand pensez-vous être à New-York, commandant ? »

— Phrase stéréotypée que l'ex-lieutenant de vaisseau est obligé de subir un nombre de fois égal au total obtenu en multipliant le chiffre des passagers par le chiffre des jours de traversée.

Le commissaire est l'homme utile et agréable, il autorise les changements de cabine et organise la fête pour les naufragés, présente les uns aux autres les passagers isolés, les voisins de table, il est généralement jeune, joyeux, non ennemi du bien vivre et fait parfois sa partie au fumoir.

Le docteur, lui, ne forme pas type. Il est presque toujours hors d'âge médical, trop jeune ou trop vieux, mais l'un est poète incompris, l'autre inventeur d'un nouveau type de bateau, l'autre joueur de whist, un autre enfin joli cœur, le chéri des dames. — Quelques-uns, je suppose, font aussi de la médecine.

A bord. — Dimanche.

Ce soir nous serons à New-York. — Par un très mauvais temps d'hiver, couché dans sa cabine victime d'un violent mal de mer, que de

réflexions viennent à l'esprit... l'organisme entier a perdu son équilibre, on reste sans force physique et morale ; quelles longues et douloureuses heures il faut vivre ! La souffrance conduit aux idées générales : la fin de l'homme, sa misérable impuissance, sa destinée fatale ; puis le cœur du croyant s'élève, se rapproche d'en haut et retrouve le calme dans mille projets d'avenir tous teintés de beau, de bien, de vrai.

Le ciel est superbe, les étoiles nombreuses, à droite et à gauche des feux se croisent dans la nuit, au centre le sombre, le noir ; notre paquebot à l'ancre ne fait plus entendre le bruit sourd venant des machines. Il est dix heures du soir et nous sommes en rade de New-York obligés d'attendre le jour pour aborder. Une atmosphère joyeuse paraît nous envelopper, c'est le but atteint, le résultat acquis ; sur le pont des couples circulent, on a fait connaissance et demain on se séparera pour toujours peut-être, la soirée qui fuit est la dernière d'une période d'ennui, parfois de plaisir. A ce moment les hésitations disparaissent, une jeune femme restée seule

depuis le départ est au bras d'un voisin de table lui racontant son histoire. — Je me promène heureux, aspirant l'air frais et salin qu'en imagination je pense venir de terre, c'est dimanche et dans le salon beaucoup d'Américains chantent des hymnes, ils paraissent convaincus,.. religion moderne, facile à pratiquer, même en voyage. — Un remorqueur vient chercher la poste et nous porte des journaux ; séparé du monde depuis huit jours, je constate, non sans dépit, que malgré l'agitation si intense de l'humanité, une semaine se passe sans amener le moindre incident.

New-York.

Quelle ville !... C'est à Londres ce que Londres est à Paris : le grand temple du commerce, de l'industrie, de la spéculation, du mouvement et du bruit. Dans une fièvre constante et excessive des milliers d'êtres courent par les rues, tous vers un même but, préoccupés d'une même idée, à la poursuite de ce dieu dollar, plus adoré ici que partout ailleurs.

Un premier aperçu sur la ville américaine ne peut manquer de choquer l'instinct, le goût, les habitudes d'un Français. Impossible de comparer avec le vieux monde, c'est plus vivant, plus construit de rien, plus moderne, sans aucun art, mais non sans franchise. L'homme étant vrai, plus nature, a constitué un milieu en harmonie avec ses besoins, ses goûts et aussi ses passions. Il n'a pas travaillé pour une élite qui pense et cherche à s'élever, mais pour la masse; aussi pas de monuments, mais des hôtels d'un confortable parfait, peu de belles avenues, de ces magasins dont l'étalage récrée les yeux et forme le goût, mais dans toutes les rues des chemins de fer vous transportent en quelques minutes d'un bout de la ville à l'autre. L'inutile, indispensable chez nous, ne trouve pas sa place; tout est fait pour faciliter l'existence de la masse et avec une prodigalité, un luxe qui suent l'or.

La vue de cette gigantesque agglomération passionne. Cette première impression, la plus forte, se présente avec les reliefs les plus accusés, fait voir mille détails essentiellement suggestifs, c'est le modèle du futur entassement humain, celui adopté par la démocratie triomphante, des-

tiné à tuer notre ville qui chacune a un corps, une âme, un cœur à elle, mais trop lente pour le moderne mouvement humain.

Demain « Christmas ». Il y a dans les rues une foule énorme, les magasins regorgent de monde, c'est le spectacle de Paris au 31 décembre.

La traversée des États-Unis.

« Tout le monde à bord » — crie le conducteur du train au moment où la machine se met lentement en marche. Aux États-Unis le chemin de fer procède du paquebot, un train n'est pas une réunion de plus ou moins de wagons, c'est un tout complet ayant comme une individualité, parfois même un nom. Les plus rapides sont aussi confortables qu'un bon hôtel : salon, chambre à coucher, salle à manger, fumoir, bibliothèque, coiffeur, salle de bains. Les distances sont si grandes, les motifs de déplacements si nombreux que l'industrie des transports a en Amérique atteint un perfectionnement inconnu en Europe. On va en moins de 7 jours de l'Atlantique au Pacifique, de New-York à San-Fran-

cisco, sans changer de train, on a le temps de prendre ses habitudes, de connaître ses compagnons de route.

Dans le voyage de Paris à Honolulu, la traversée de l'Amérique est la partie dangereuse ; la concurrence a obligé les compagnies à construire vite et à bon marché, si le matériel est parfait la voie est généralement en mauvais état, les courbes exagérées et les ponts branlants. Les statistiques américaines prétendent cependant que les accidents produisent un nombre de morts relativement peu élevé.

Entre les deux océans on a certainement une vive sensation du grand... : une énorme masse d'hommes parlant la même langue, des étendues sans fin, des cités sans nombre, les fleuves sont plus larges, les montagnes plus hautes, les lacs de véritables mers ; dans l'est, les usines entrevues sont immenses, entourées de travaux gigantesques ; dans l'ouest, les troupeaux sont innombrables, le champ d'une même culture va d'un cours d'eau à l'autre ; on comprend que la nature et l'homme en parfaite harmonie ont taillé dans le neuf. Le paysage change souvent d'aspect, selon les régions ou la nature des terres, mais

partout on reconnaît un maximum d'activité. Le terrain d'action est vaste, le profit relativement facile, le résultat obtenu fait naître le besoin et provoque cette intensité du mouvement en avant, caractéristique du peuple américain.

Sur cette longue route, je note parmi beaucoup d'autres, trois merveilles: les chutes du Niagara, Chicago, les Montagnes rocheuses.

Autrefois les voyageurs étaient enthousiastes, aujourd'hui ils sont sceptiques, la mode l'exige. En face des plus beaux traits de la nature, il est moderne de ne plus admirer, de dire d'un air détaché : « c'est très beau, mais très surfait ». Au risque de voir sourire ces jeunes hommes je déclare que les chutes du Niagara, et, un peu plus bas, les *rapides,* m'ont causé une grosse impression. Je regrette, comme tant d'autres, les bords transformés en parcs, les rochers décorés d'ascenseurs, les points de vue précédés d'un tourniquet, les hôtels géants fermant l'horizon, en un mot, ce cadre d'un aussi mauvais goût ; mais il reste les parties centrales du tableau

et elles constituent le maximum du genre. Une masse énorme d'eau se précipite avec fracas d'un niveau élevé dans un lac dont la surface n'a pas une ride et poursuit sa voie à des profondeurs insondées pour reparaître un kilomètre plus loin dans un torrent furieux, en lutte avec les deux murailles qui l'enserrent; c'est le plus bel exemple d'une force que la force humaine paraît incapable de contrôler. Si on est seul, si on se laisse aller aux idées imposées par les yeux, on ne peut pas ne pas admirer ce gigantesque effort de la nature; — et un moment d'admiration, n'est-ce pas un moment de bonheur?...

Chicago est la plus extraordinaire réalisation du génie américain. Pour donner une idée du développement prodigieux de la *Cité des Prairies*, il faut se résigner à des chiffres.

Il y a 50 ans, Chicago n'existait pas.

En 1850, il y avait 60,000 habitants.

En 1870, 300,000.

En 1871, un incendie détruisit 25,000 maisons et marqua le point de départ d'une prospérité sans exemple.

C'est aujourd'hui une ville magnifique en brique, en pierre et en marbre renfermant une population de 1,300,000 habitants, occupant une surface de 27 kilomètres de long sur 8 de large, tête de ligne de 29 compagnies de chemins de fer, possédant 100 banques, 300 églises, les théâtres les plus énormes, les hôtels les plus surprenants, des maisons de 15 à 20 étages et de 80 mètres de haut, enfin un commerce annuel de 7 milliards. — Chicago est le type de la ville américaine comme il en existera un nombre impossible à prévoir au prochain siècle.

Qui n'a pas, dans son enfance, rêvé *les montagnes rocheuses,* les grandes chasses, la vie de l'homme libre, la poursuite de la bête dangereuse, la lutte avec l'indien, la tente dressée dans la clairière de la forêt? Depuis vingt heures nous voyageons dans le cadre tant désiré, un massif montagneux plus grand et plus lourd que celui que formeraient les Pyrénées entassés sur les Alpes. Notre train côtoie le torrent et s'accroche aux flancs de la montagne, passant des obstacles qui de loin semblent infranchissables, se ployant

en des courbes inconnues de nos ingénieurs. Journée superbe, l'atmosphère est très claire, la température celle du printemps, mais nous sommes dans les régions des neiges éternelles et sur nos têtes le glacier tout blanc brille au soleil. La cloche placée sur la locomotive sonne et par instant, aux passages les plus dangereux, le train ralentit, le sifflet lance une note lugubre se répercutant de rochers en rochers. Nous voyons des crevasses sans fond, d'immenses arbres séculaires blessés par la cognée ; du haut des sommets on découvre d'autres sommets, un océan de terre et de pierre décoré d'une végétation sombre. On regarde à pleins yeux, on se prend à chercher la vie, l'être humain, à se sentir heureux d'apercevoir quelques chèvres sauvages bondissant à travers les roches. Malgré la grande clarté, c'est un ensemble d'un pittoresque sévère, d'une couleur triste ; et la voie mal construite, les cahots font songer au danger. Étrange contraste : ce train de longs wagons riches et cuivrés se frayant un passage dans ce milieu vierge donne la sensation de la nature violée par la civilisation, et avec un regret on pense que Chicago, ce grand effort humain, est bien peu de chose entre le

Niagara et les Montagnes Rocheuses, de simples fantaisies de la nature.

Les pentes sont plus douces, le train dévale dans un paysage teinté de culture, nous nous dirigeons sur le Pacifique, demain nous nous réveillerons en Californie.

La Californie.

Californie, pour la génération qui passe, est synonyme de fortune. On se souvient de la nouvelle répandue en 1848 à travers le monde : on avait enfin trouvé le pays des rêves, des étendues de terre couvertes d'or. Ce fut de tous les points du globe un exode de misérables, de désespérés, d'aventureux, d'enfants perdus; pendant plusieurs années on raconta des histoires fabuleuses de richesses ramassées en un jour et la Californie se peupla.

Rien de plus intéressant que les souvenirs des vieux mineurs sur l'état véritablement extraordinaire du pays, à cette époque où un verre de vin se payait son contenu en poudre d'or. Il n'y avait alors aucune organisation sociale et

chacun comptait seulement sur ses bras pour vivre et défendre sa vie. Je crois pouvoir le dire, sans faire injure aux premiers colons, les éléments qui à l'origine composèrent la Californie étaient très mêlés. Il y avait bien un nombre d'audacieux honnêtes gens, mais majorité de parias. Les gisements aurifères des surfaces furent bientôt épuisés, de puissantes compagnies se formèrent pour exploiter les mines riches, la fièvre de l'or tomba, mais cette vie des premiers jours, ce mélange de force et d'audace firent naître, comme en Australie, une population nouvelle, entreprenante, active, dont la descendance est la gloire des Etats-Unis. Tous ceux qui s'étaient transportés là des vieux pays entreprirent le défrichement du sol, firent d'une contrée sauvage le plus riche domaine agricole de l'Amérique.

En approchant de la ville, dans des vallées toutes vertes, on aperçoit, du chemin de fer, de petites fermes, de nombreuses pépinières d'arbres fruitiers, des plantations de tabac. Ce n'est plus seulement la culture en gros, entreprise avec l'aide de grands capitaux, par des sociétés ou de riches propriétaires résidant au

loin, des champs de blé à perte de vue, des vignobles sans fin, mais la culture en détail faite par une famille de paysans, sur un terrain à elle. Le sol a plus de valeur, est mieux soigné, chaque demeure est entourée d'une palissade en bois ou d'un mur en pierres sèches. Là domine le cultivateur du midi de l'Europe travaillant pour son compte. Aux jours de fête chacun arbore son pavillon et de loin en loin, sur des installations agricoles, qui rappellent les grosses métairies de nos départements de l'Ouest, on voit avec plaisir flotter notre drapeau,... des morceaux de la France semés en terre lointaine.

La ville, San-Francisco, se développe dans des proportions invraisemblables, sa superbe baie forme un port qui contrôle le commerce entier du Pacifique. Aujourd'hui sur les collines de sable, désertes il y a trente ans, s'élèvent des quartiers riches, somptueusement construits, où s'agite une population de 300,000 habitants. La métropole de l'ouest me paraît plus indigène, plus américaine dans le vrai sens du mot, que toute autre ville de l'Union. On y retrouve facilement l'infusion du sang latin venu du Mexique et surtout de l'Europe: la rue est plus gaie, le

mouvement plus gracieux et plus libre, l'habitation moins fermée, peinte de couleurs plus vives, les femmes de toutes classes sont plus élégantes, plus coquettes, on boit du vin, le dimanche on s'amuse, il semble qu'il y ait une moins grosse préoccupation du dehors correct.

En me soumettant aux obligations imposées aux touristes, je passe dans la ville chinoise; c'est un quartier de Canton, transporté sur le sol de la libre Amérique avec toute sa saleté, son entassement de bois pourris et de chairs jaunes.

Le Pacifique.

Ce matin nous avons quitté les quais de San-Francisco. — En traversant lentement la baie nous admirons la ville, comme tant d'autres plus belle vue de la mer: au premier plan, d'immenses échafaudages formant jetées, couverts par les wharfs et les entrepôts, de grandes constructions à sept étages; au second plan, la ville des affaires formant masse; au fond, dix collines où

s'espacent des maisons de style, depuis le chalet de bois jusqu'aux riches villas flanquées de tourelles et de clochetons. Autour de nous un monde de vapeurs et de Ferry-Boats géants. L'ensemble est très décoratif, très Opéra. Une heure après nous passons la *Porte-d'Or*. Un long et large chenal, défendu par le *Presidio*, — un semblant de fort, — fait correspondre la baie avec l'Océan ; d'immenses dunes s'étendent à perte de vue, le dernier point qui accroche les yeux, c'est *Cliff-House*, un hôtel-restaurant perché sur un roc.

Le soleil s'enfonce dans les vagues et va disparaître, je regarde fixement pour chercher le rayon vert... il fait froid, mais nous marchons à toute vapeur vers les zones plus chaudes. L'impression de la mer n'est plus dans le Pacifique ce qu'elle était dans l'Atlantique : les données connues viennent en aide à l'imagination, je sais la limite plus lointaine, la teinte de l'eau me paraît autre, le flot plus large. Je laisse un continent à peine entrevu, je rêve de l'autre côté de ces pays d'extrême-Orient étranges, qui attirent ; je me trouve plus loin, plus seul, plus petit!...

« L'Australia », un assez large paquebot américain, est un peu le chemin de fer d'intérêt local qui fait le va-et-vient entre deux sous-préfectures. Les passagers se connaissent presque tous, le capitaine est un ami sachant le nom de ceux qui sont à bord, depuis dix ans il reste une semaine à San-Francisco, une semaine à la mer, une semaine à Honolulu, une semaine à la mer, pour recommencer ensuite. Cette existence en partie triple paraît lui convenir, il est joyeux, bon enfant, particulièrement aimable avec les passagères. La composition des voyageurs de l' « Australia » est toujours la même : quelques familles établies aux îles revenant d'un déplacement aux États-Unis, en Europe, pour affaires, ou plaisir ; un lot d'Américains malades envoyés par ordonnance du médecin au « Paradis du Pacifique » ; deux ou trois femmes d'officiers de marine qui suivent leur mari de port en port ; et un même nombre de « Globe trotters » qui ont sur leur itinéraire le *Volcan d'Hawaï*. On mène une vie de famille ; entre le paquebot du Pacifique et celui de l'Atlantique il y a la même différence qu'entre un Boarding-House et un hôtel. — J'ai déjà fait des connaissances précieuses, recueilli une quantité

de renseignements sur le pays que je vais voir et j'ai avec moi une bibliothèque de vieux livres sur l'Archipel.

Le septième jour, je sors de ma cabine à la première lueur du matin, le capitaine me montre dans les nuages une ligne noire dentelée, c'est la terre, les sommets de *Molakai*, une des îles Hawaï,... l'archipel perdu dans les immensités bleues. Nous serons au port vers midi, il fait un temps superbe. J'ai déjà abandonné les vêtements d'hiver; malgré la forte brise qui souffle du Nord, la température est celle d'une de nos belles matinées de juin.

Mon voyage est fini. Paris, — New-York, — San-Francisco, — Honolulu, depuis vingt-quatre 24 heures je suis en route, avec plusieurs arrêts d'une journée, et, merveille de confortable, trois fois seulement j'ai changé de lit.

II.

LE PASSÉ D'HAWAÏ-NEI.

Formation de l'Archipel, origine de la population. — La civilisation indigène avant l'arrivée des Européens. — Découverte des Iles, le capitaine Cook. — Kamehameha I, fondateur du royaume d'Hawaï.

Dans le Grand Pacifique tout est mystère, les profondeurs insondées, l'origine des terres et des peuples. D'où viennent ces milliers d'îles ?... D'où viennent ces millions d'habitants ?...

Des histoires baroques, perdues dans des légendes obscures, racontent cataclysmes terrestres, migrations de races, sans qu'il soit possible de rattacher scientifiquement ces fables aux faits déjà connus et prouvés. Le groupe des *Iles Hawaï,* celui que les Anglais appellent *les Sandwich,* paraît fournir les meilleurs arguments à la théorie des formations volcaniques isolées : dans les âges préhistoriques une série de gigantesques

éruptions ont élevé, au milieu des immensités de l'Océan, des masses assez solides pour résister à l'action du flot, plus tard des coraux se sont accumulés enserrant la base première où les siècles ont deposé une couche de terre. Les huit îles qui constituent l'Archipel sont placées presque régulièrement sur une ligne se dirigeant du Nord au Sud, il semble que les forces volcaniques ont suivi la même voie, l'île de *Kaüai,* la plus au Nord, est la plus ancienne, et l'île d'Hawaï, la plus grande, celle qui a donné son nom au groupe entier, possède encore aujourd'hui un volcan en constante activité, *le* « *Kilauea* », le plus grand des 360 volcans du globe.

Le climat des Iles est beaucoup moins chaud, plus sec et plus agréable que celui des autres pays placés sous la même latitude, sa température est égale toute l'année, dépassant rarement 30° cent. et rafraîchie par une forte brise qui souffle presque toujours du Nord.

Sur cet Archipel formé par un accident de la nature, éloigné de 200,000 milles de toute autre terre habitée, comment est né un peuple?... Ce problème a préoccupé nombre de savants ethno-

logistes de tous pays [1]. On a cherché dans la tradition, dans la langue, dans les affinités de race et on est arrivé à cette conclusion : les Hawaïens appartiennent à la grande famille appelée « race Polynésienne » qui peuple la Nouvelle-Zélande, tous les groupes du Pacifique, et serait originaire du sud-ouest de l'Asie. Une île, « Savaï » de l'Archipel de Samoa, paraît avoir été le point de départ de la dispersion de la race Polynésienne à une époque impossible à déterminer, et probablement les premiers occupants du groupe hawaïen furent des naufragés perdus dans l'Océan et entraînés par des vents du Sud qui, dans ces parages, soufflent souvent en tempête. Il y a peu de temps, en 1832, une barque de pêche montée par quatre Japonais vint échouer sur l'*Ile d'Oahu*.

Les historiens indigènes se sont attachés à prouver que leurs ancêtres restèrent en communication avec les autres groupes du Pacifique et affirment que les sorciers vinrent de Tahiti, ce qui est possible, le mot *Kahiki* ou *Tahiti*

1. En 1866, M. de Quatrefages a publié, sur la Polynésie, un grand ouvrage qui fait autorité en la matière.

signifiant en langue canaque tous pays étrangers, les pays du mystérieux, de la magie, de la merveille qu'on ne peut comprendre, habités par des êtres surnaturels.

Et les siècles passent sans laisser d'autres empreintes que des os humains trouvés sous les lits de coraux et les coulées de lave. La population s'étend sur toutes les îles, occupant les vallées où l'eau est plus abondante, l'ombre plus épaisse, la terre moins dure. Des liens de sentiment et d'intérêt attachent les uns aux autres des groupes qui forment des tribus, et sur la sauvagerie vient se greffer un état social primitif suivant les mêmes données logiques retrouvées à l'origine des peuples dans tous les pays et à toutes les époques.

Les plus vigoureux s'imposent comme classe noble « *Alii* » [1], d'où sortent les rois et les chefs de tous ordres. Mieux nourris, moins fatigués, en rapports constants avec les sorciers, habitués à juger et à se faire obéir, ils sont incontestablement supérieurs et il est facile, même

1. La noblesse se transmet, en Hawaï, par la mère.

encore aujourd'hui, de distinguer leurs descendants. Les plus intelligents fondent la classe sacerdotale, ils deviennent *Kahunas* (sorciers), prêtres, médecins, ils étudient les astres, les mouvements de la mer, les propriétés des simples, se transmettant leurs connaissances de père en fils. Le reste de la population forme la classe laborieuse, *Makaainana*, admiratrice respectueuse de la force et de la science, disposée à croire que les chefs descendent des dieux au milieu des éclairs et des tonnerres, que l'aristocratie est faite pour commander et eux pour obéir. Les sorciers, un peu par conviction peut-être, entretiennent ces idées dont ils tirent profit. Les chefs et les prêtres inventent le *tabu*, la loi. Faite par les possesseurs du pouvoir, elle est une longue suite de défenses, d'interdictions sacrées renforcées par cette mesure répressive, toujours la même : la mort.

Autour de ce triple pivot : le chef, le sorcier et le « *tabu* », — le guerrier, le prêtre et la loi — se déroule toute l'histoire de l'ancien Hawaï. Les habitants d'une même vallée obéissent aux mêmes chefs. Les chefs établissent entre eux des degrés

et leur rivalité est la cause de toutes les luttes, de toutes les haines, de ces batailles héroïques, de la disparition de tribus entières et de l'asservissement de plusieurs vallées, parfois d'une île, à un chef suprême, à un roi.

Le chef a sa cour, ses hommes d'armes et ses serviteurs, il est le propriétaire de la terre, de ses sujets et de leur travail, édictant tel impôt qui lui convient, selon ses désirs et ses goûts. A son ordre on dépose à ses pieds des légumes, des fruits et des poissons, la noix du *kukui* qui sert à l'éclairage, des étoffes faites d'écorce d'arbre, des filets, des calebasses, et de petites plumes rouges et jaunes dont on fabrique les manteaux insignes du pouvoir. Le peuple se trouve en somme dans la situation du fermier ; le montant du fermage est laissé au caprice du propriétaire, mais le chef le défend, le dirige à la guerre, rend la justice, et la révolution fort rare n'a jamais pour objet que le remplacement d'un maître par un autre.

Le Canaque est par tempérament soumis à l'influence du sorcier et du prêtre, il est disposé à adorer. Pour lui, la terre, les airs et la mer sont remplis d'êtres invisibles, « *Akuas* », et les

forces de la nature, celles qu'il ne peut comprendre et dont il a peur, sont des individualités ayant une existence propre : le volcan, le tonnerre, les tremblements de terre, les tourbillons de vent, les météores et par-dessus tout les maladies, sont l'œuvre d'esprits malfaisants. Certains dieux ont un domicile fixe, d'autres s'occupent de faits spéciaux, d'autres d'un individu en particulier. Avec le temps les divinités se multiplient, chaque montagne, chaque ruisseau, chaque caverne, chaque rocher de forme bizarre a son dieu ou sa déesse, chaque mort même devient une divinité [1]. Parmi les plus puissantes et les plus redoutées, *Pélé*, la déesse des volcans, et sa nombreuse famille de frères et de sœurs; *Maui*, célèbre dans toutes les îles de la Polynésie par ses exploits, il fournit le feu aux hommes, tire des îles du fond de la mer, enchaîne le soleil et le force à marcher plus lentement.

Le Canaque ne peut concevoir tout d'abord une puissance universelle et souveraine, un Dieu unique, mais il en a comme le sentiment, car nul

1. Un fait extraordinaire, on ne retrouve à aucune époque le culte du soleil, de la lune ou des étoiles.

peuple n'accepte avec plus d'enthousiasme les enseignements chrétiens, qui sont comme la synthèse de ses croyances anciennes. L'Hawaïen ne se contente pas d'individualiser les dieux, il les personnifie aussi en des idoles faites de bois ou de pierre et hideuses pour inspirer la terreur[1]; il en conserve un grand nombre dans sa hutte comme ses dieux lares, tandis que les principales sont enfermées, sous la garde des prêtres, dans des temples (heiau), d'immenses enceintes sacrées contenant des autels, une hutte royale, celle pour les prêtres, et un lieu d'asile pour ceux qui veulent échapper à la colère d'un chef ou à la vengeance d'un ennemi. C'est là que se font, dans de grandes circonstances, les sacrifices humains dont les victimes, choisies parmi les prisonniers de guerre ou les condamnés à mort, ne peuvent jamais être des femmes.

Comme dans toutes les populations primitives où la force physique est chose si importante, la

1. Il existe encore dans une vallée des environs d'Honolulu, une grosse pierre creuse ayant une vague forme de requin, surnommée *Kaipu*. Certains indigènes viennent encore aujourd'hui la remplir de racines d'ava, « pour se rendre le dieu favorable », disent-ils.

femme n'est pas l'égale de l'homme. Elle ne peut s'asseoir avec lui pour manger, ni prendre place dans la même pirogue. Il est cependant un puissant corrèctif imposé par le respect du sang noble, la femme peut être chef par droit de naissance et jouir à ce titre de tous les privilèges.

Dans cette période obscure de l'histoire hawaïenne tout semblerait stationnaire ; on constate cependant cette loi fatale du progrès qui avance lentement par insensibles degrés ; on peut, en classant les vieilles légendes par ordre d'ancienneté, reconstituer dans ses grandes lignes la marche suivie dans son développement par la civilisation indigène. Peu à peu les huttes sont mieux construites[1], les idoles plus travaillées, les instruments de pêche plus finis, le *tabu* plus

1. L'habitation canaque confortable se composait d'environ 6 huttes : 1° la chapelle contenant les Idoles ; 2° le *mua*, la salle à manger des hommes ; 3° le *hale noa*, la chambre à coucher commune à toute la famille ; 4° le *hale aina*, la salle à manger des femmes ; 5° le *hale kua*, l'atelier pour fabriquer les étoffes (tapa) ; 6° le *hale pea*, lieu où les femmes se mettaient en retraite pendant certaines périodes.

compliqué, les superstitions plus nombreuses; le Canaque a un calendrier basé sur les phases de la lune, fête le premier jour de l'année, interdit la pêche de certains poissons pendant le frai, avec accompagnement de longues cérémonies religieuses conformes à un rituel établi par la tradition. En étudiant ces fêtes les chercheurs trouveraient peut-être des analogies avec les souvenirs païens des Grecs et des Romains; la consécration d'un nouveau temple comporte: une période de repos, la purification du lieu, des chants, des danses, des illuminations, le transport des idoles en une longue procession, des offrandes de fruits, luttes, courses à pied, balançoires, jeux organisés pour le peuple.

La mort est aussi suivie de fêtes parfois longues et solennelles lorsqu'on célèbre les funérailles d'un chef ou d'un prêtre. On place les corps pliés dans la position d'un homme assis, au fond d'une caverne ou dans une fosse, près de lui des calebasses d'eau et de nourriture, on chante, on danse, on boit; le lendemain, tous ceux qui ont assisté à l'enterrement viennent ensemble se baigner dans un ruisseau, puis s'asseoir en une longue file à la porte de la demeure

du mort, le prêtre prononce quelques invocations dans la forme d'une litanie à laquelle répondent les assistants et les arrose d'eau bénite pour compléter leur purification.

On retrouve en Hawaï, à toutes les époques, certaines notions des vérités premières : l'origine commune à tous les hommes dont le père est *Kane ;* la théorie de l'immortalité de l'âme, d'une autre vie où on reçoit récompense et châtiment,... les morts heureux sont transportés au delà des nuages ou de l'Océan, dans une île merveilleuse, pleine de cocotiers, de fruits, d'ombre et d'eau fraîche; ceux que persécute la divinité tombent par quelque gigantesque trou dans des régions inférieures, froides et noires, où les bêtes immondes servent de nourriture, où la vie est misérable, où, pendant la nuit, règnent en maîtres les mauvais génies (Akuas).

La naissance du peuple Hawaïen, son premier état social, ses connaissances et ses superstitions pourraient aussi bien s'appliquer à la formation de tous les peuples isolés, incapables de profiter des expériences et des enseignements d'un peuple voisin, mais il est juste de remarquer que malgré les luttes acharnées, les sacrifices hu-

mains[1], certaines coutumes qui nous semblent cruelles, la caractéristique du Canaque n'est pas, comme on pourrait le croire, la brutalité ; c'est au contraire, sous une enveloppe barbare, un fort penchant pour le mystérieux, une remarquable douceur de voix, de gestes et de mouvements, une générosité sans ostentation, un grand désir de l'inconnu, et une aptitude spéciale à s'assimiler la civilisation étrangère avec un développement extraordinaire de tous les sentiments[2]. Les chants, la tradition, et les vieux souvenirs du passé sont là pour défendre le peuple d'Hawaï. Au premier âge, lorsqu'il vivait tout près de la nature, que l'étranger ne lui avait pas encore apporté ses vices, il avait le germe de toutes les idées innées, le beau, le grand, le juste avec des raffinements de tendresse qui étonnent ; comme les héros de l'antiquité, le guerrier le plus brave et le plus farouche possède dans un coin de son cœur les principes de l'honneur vrai, le respect de la foi

1. Il paraît prouvé que les Hawaïens n'ont jamais été anthropophages.

2. Jamais il n'y a eu un exemple d'une femme blanche insultée par un indigène.

jurée, le dévouement jusqu'à la mort, une passion faite de beaux rêves, de fleurs et de poésie, ou des traits aimés devant lesquels se fond son ardeur sauvage.

Il existe en Hawaï des légendes charmantes qui peignent merveilleusement l'état d'âme de l'homme primitif, de petits faits de la vie formant de longues aventures ; on retrouve la mise en jeu de toutes les plus belles passions, des traits d'une délicatesse difficile à apprécier de nos jours et aussi d'idéales peintures des plus belles amours, celles qu'une déesse inspire, qu'une autre déesse protège, nées du cœur dans des âmes vierges, celles uniques, complètes, sans limite, que chacun de nous dans ses rêves de vingt ans a pu concevoir comme existant dans un autre Univers.

La découverte de l'Archipel d'Hawaï par les Européens paraît être due aux navigateurs espagnols du XVIe siècle. En 1527, un bâtiment de Fernand Cortez vint échouer sur une des îles, et la tradition raconte que le capitaine et sa sœur survécurent au naufrage et, mariés à des indi-

gènes, donnèrent naissance à plusieurs familles de chefs. En 1555, Don Juan Gaetano relata sur ses cartes un groupe d'îles, le groupe d'Hawaï. Mais, comme sur tant d'autres points du globe, les Anglais furent les premiers à mettre en lumière cette découverte et à en tirer profit. Le 17 janvier 1778, le capitaine J. Cook aborda l'île de Kauai et entra en relations avec les indigènes [1].

Le récit de cet événement nous a été conservé par la tradition canaque et le journal de voyage du capitaine Cook qui se contrôlent mutuellement. Il paraît certain que l'accueil fait aux étrangers fut enthousiaste, les prêtres déclarèrent le chef blanc un ancien dieu *Lono,* de retour d'un grand voyage, et la population entière se prosterna devant lui, porta des offrandes de nourriture, de fruits, les chefs vinrent à bord en grande pompe offrir leurs ser-

1. Le capitaine Cook donna au groupe le nom d'Iles Sandwich, en l'honneur du comte de Sandwich, qui était à cette époque premier lord de l'Amirauté, mais l'archipel est resté pour les indigènes « l'archipel d'Hawaï », c'est le nom officiel adopté dans le pays et aussi par la plupart des géographies modernes.

vices, et nulle part dans le Pacifique la « Résolution » et le « Discovery » ne furent reçus avec plus d'honneurs. Le capitaine Cook visita les divers points des îles où il était possible d'aborder, et tout porte à penser que lui-même, et surtout ses équipages, abusèrent des dispositions hospitalières témoignées par les indigènes, se conduisant comme des maîtres en pays conquis, levant des contributions trop lourdes pour les populations, n'ayant pas le respect voulu pour les chefs et les prêtres, enfin (le fait a été prouvé par les conséquences, l'apparition aux îles de maladies inconnues) abusant des femmes de tous rangs venues à bord.

Des écrivains anglais ont cherché à défendre la mémoire de leurs compatriotes, alors que certainement l'honneur du pays ne peut se trouver engagé. Il serait difficile d'exiger des hardis aventuriers du XVIIIe siècle habitués au contact de sauvages, à risquer chaque jour leur vie, une rare modération dans leurs exigences, le tact du diplomate et la moralité du clergyman.

Le capitaine Cook fut certainement imprudent ; voulant se procurer du bois de chauffage, il fit démolir un temple élevé à proximité de la mer

et transporter à bord non seulement les matériaux, mais même les idoles. Des disputes s'élevèrent au sujet d'échanges entre matelots et indigènes, des rixes s'ensuivirent, et il était facile de voir que les intentions de la population de l'Archipel avaient cessé d'être pacifiques. Le dimanche 14 février le capitaine Cook, avec un lieutenant et quelques hommes, descendit à terre dans la baie de *Kealakekua,* île d'Hawaï, pour s'emparer d'un chef de ce district; plusieurs coups de feu furent échangés entre les embarcations et les indigènes, et lorsque Cook eut débarqué, il fut entouré par une foule furieuse. Après avoir essayé de résister, la petite troupe succomba sous le nombre et laissa plusieurs morts, parmi eux leur capitaine tué d'un coup de lance.

L'impression causée par la mort du capitaine Cook fut très grande en Europe; les habitants de l'Archipel Hawaïen acquirent une réputation de cruauté et de sauvagerie qu'ils étaient bien loin de mériter et les navigateurs évitèrent pendant plusieurs années d'approcher ces côtes inhospitalières. Puis peu à peu les bâtiments, faisant le commerce des fourrures entre le nord du nouveau continent et la Chine, prirent l'habitude

de faire escale aux îles Hawaï, où ils complétaient leur chargement avec du bois de sandal échangé contre des étoffes, des verroteries et des armes. De cette époque date le premier établissement des Européens en Hawaï et l'apparition, dans les luttes de tribus à tribus, de *Kamehameha,* le fondateur de l'unité hawaïenne, qui par sa haute intelligence, son esprit d'organisation, sa vie glorieuse, mérita le surnom, un peu prétentieux peut-être, de « Napoléon du Pacifique ».

Kamehameha était un chef de la grande île, le type parfait de la race hawaïenne, de haute taille, très vigoureux, de belle prestance, imbu des principes d'autorité dans lesquels il avait été élevé, mais ayant aussi l'esprit ouvert à tous les progrès pouvant servir son ambition et augmenter sa puissance. Il sut par ses bons procédés se concilier l'amitié de deux matelots appartenant à l'équipage d'un voilier américain et faits prisonniers, Isaac Davis et John Young; il les nomma ses lieutenants et, avec leur aide,

après une longue série de luttes, arriva à se faire proclamer *Moi* (roi) de l'île entière. Kamehameha conçut alors le plan de réunir sous ses lois tout l'Archipel ; il se procura des armes à feu, fit construire de grandes pirogues de guerre, prit à son service une douzaine de blancs établis dans son royaume, et appela autour de lui tous ses chefs et leurs guerriers ; son autorité consacrée par le succès était telle qu'il put empêcher entre eux jalousie et conflits, leur imposer une discipline sévère, les exercer à suivre aveuglément ses ordres. — On en était arrivé à cette période fatale du progrès où tous les éléments d'un même pays doivent cesser de lutter entre eux pour se soumettre à un même pouvoir, à une même loi.

Kamehameha, après s'être facilement emparé des îles Maui, de Molokaï et de Lanaï, partit à la conquête de l'île d'Oahu, où s'élève aujourd'hui la ville d'Honolulu. Cette campagne fameuse a inspiré tous les poètes, tous les bardes hawaïens, c'était le plus grand des coups de force qui eût jamais été tenté, et voici comment le raconte un historien indigène :

Cette année-là, en 1795, régnait Kalanikupule. Oahu formait un royaume privilégié : le vent du Nord y soufflait frais, les fruits de toutes sortes étaient en abondance, la pêche facile, la vie joyeuse. Bien souvent de grands bateaux, avec de grandes voiles, venant de pays inconnus, apportaient du fer, si utile pour les lances, les flèches et les hameçons, et ces colliers de perles brillantes si jolis sur la peau. Les jeunes gens savaient mieux chanter et les jeunes filles danser plus gracieusement que dans les îles voisines, on possédait aussi plus de fleurs, les guirlandes de fête étaient en toutes saisons de toutes couleurs; enfin... on avait toujours pu donner aux idoles vénérées d'assez belles offrandes pour éviter peste et famine.

Hélas !... un matin on entendit résonner le grand cri de guerre, qui se répercutant de rochers en rochers se répandit dans toute l'île ; les hommes sortirent à la hâte de leur hutte et brandissant leurs armes se dirigèrent vers la mer, suivis des femmes et des enfants portant la nourriture... Près du grand bois de cocotiers, au pied de la montagne qui s'avance sur les récifs, à la première lueur du jour, on avait vu une

masse noire, des centaines de doubles pirogues montées par les guerriers de la grande île. Sur la première, debout, à l'avant, la lance à la main, Kamehameha reconnaissable à sa haute taille, à son attitude fière, à son manteau de plumes et à son immense *kahili*. — Ce fut pour Oahu le premier des jours noirs... Kalanikupule et ses guerriers résistèrent, ne cédant que pied à pied devant l'envahisseur; il y eut des batailles terribles d'exploits, de force et de courage, mais un soir battus par le nombre, les guerriers d'Oahu décidèrent de passer la montagne pour recommencer la lutte de l'autre côté; les vainqueurs les poursuivirent et changèrent la retraite en une fuite. Tout le long de la vallée de *Nuanu* ce fut un massacre, l'armée de la grande île triomphait et lorsqu'après une poursuite acharnée elle arriva au *Pali*, elle précipita dans le vide les survivants d'Oahu. Le lendemain, du plus haut sommet, Kamehameha le Grand se proclama lui-même souverain de toutes les îles.

L'île de Kauaï seule restait indépendante; quelques années après, à la mort de son roi, elle se soumit sans lutte, tant était grande la puis-

sance et universelle la gloire du souverain de l'Archipel.

Le royaume d'Hawaï était territorialement constitué, le progrès se fit sentir, et il n'est pas surprenant que, même encore aujourd'hui, les plus intelligents Canaques conservent une admiration respectueuse pour la mémoire de ce grand chef, qui, après avoir déposé son épée, sut si remarquablement organiser ses conquêtes.

L'ancien état de choses fut, au point de vue politique, radicalement modifié. Kamehameha s'efforça de centraliser tous les pouvoirs entre ses mains : il se déclara propriétaire, par droit de conquête, de toutes les terres du pays, les divisa entre ses partisans selon leur rang et leurs hauts faits de guerre, à charge par eux d'assurer le service militaire et de payer l'impôt; il supprima l'ancien système des vassaux, morcela les propriétés, garda à sa cour les chefs les plus ambitieux et les plus remuants; établit une police, un système d'espionnage; plaça dans chaque île un représentant du pouvoir royal sous le nom de gouverneur, choisit ces hauts dignitaires parmi les plus dignes et nomma l'ancien matelot John Young, gouverneur d'Hawaï. Enfin il organisa

un conseil privé composé des plus grands chefs, et créa la charge de grand trésorier, le ministre des finances de nos pays. Kamehameha fit aussi tous ses efforts pour encourager l'agriculture et l'industrie, dans le but de réparer les désastres qu'avaient causés de longues guerres, et prit des mesures énergiques pour supprimer le brigandage, les assassins et les voleurs.

Aussi longtemps qu'il vécut il soutint de son autorité l'ancienne loi du cruel tabu, comme un précieux moyen de gouvernement, il s'entoura d'un appareil royal pour en imposer à son peuple, constitua une cour et imposa une étiquette compliquée, strictement observée.

Kamehameha sut choisir ses conseillers parmi les plus respectables étrangers et se garer des aventuriers ; mais, en se plaçant strictement au point de vue de l'intérêt du peuple hawaïen, et, en considérant l'état d'infériorité dans lequel l'a mis l'invasion étrangère, on peut se demander si le fondateur du royaume ne fut pas un peu imprudent, n'ouvrît pas trop larges les portes du pays à ceux qui venaient pour l'exploiter. On dirait aujourd'hui que la politique de Kamehameha n'était pas assez nationale, qu'en accueillant trop

facilement l'étranger il donnait un exemple, exagéré encore par ses successeurs, et travaillait ainsi pour la civilisation, sans voir qu'elle s'établirait sur les ruines de son peuple.

Sous le règne de Kamehameha, le célèbre navigateur *Vancouver* fit plusieurs voyages aux îles Hawaï dont il fut un bienfaiteur ; c'est lui qui importa le premier des bêtes à cornes, des moutons[1], servit d'arbitre entre les chefs ennemis, fit mettre sur le chantier le premier bâtiment construit aux îles et donna au roi des conseils désintéressés sur la façon de traiter avec les étrangers, d'administrer son royaume et de discipliner ses troupes. Le commerce se développa rapidement, les indigènes exploitèrent les bois de sandal[2] qu'ils échangeaient contre des pacotilles venant d'Europe.

Le roi résidait ordinairement avec sa cour à Kaïlua, sur la grande île, mais déjà Honolulu, le meilleur port de l'Archipel, prenait de l'importance. Il est cependant difficile de reconnaître,

1. Ce n'est que dix ans plus tard que fut importé le cheval.
2. Le bois de sandal n'existe pour ainsi dire plus aujourd'hui aux îles Hawaï.

dans une description du temps, la capitale, la grande ville telle qu'elle est aujourd'hui :

« Le village d'Honolulu consiste en un certain « nombre de huttes abritées par un bois de « cocotiers; la maison du roi entourée d'une pa- « lissade s'élève sur la plage, non loin des ma- « gasins contenant les objets d'importation « étrangère, le trésor royal; sous des hangars « faits de branches entrelacées repose, sur le « sable, la flotte de guerre, de grandes et larges « pirogues doubles et quelques canots pontés. « Tout près, le fort dont les indigènes sont si « fiers, une enceinte de murs épais défendue « par 40 petits canons; un seul voilier est à « l'ancre, c'est lui qui sert de trait d'union entre « les îles, et partout sur la plage, couchés au « soleil, des groupes de Canaques, hommes et « femmes, vêtus seulement d'un pagne, et une « bande d'enfants nageant à fleur d'eau comme « autant de poissons noirs. »

Le 8 mai 1819, Kamehameha, âgé de quatre-vingt-deux ans, mourut dans toute sa gloire, laissant un royaume prospère et plusieurs descendants. Il avait fait connaître ses dernières

volontés : son fils *Liholiko* devait lui succéder, la plus intelligente de ses favorites, *Kaahumanu*, partagerait le fardeau royal. Jusqu'à son dernier soupir Kamehameha donna des preuves de sa supériorité sur son peuple et sur son époque : il refusa les sacrifices humains qu'on voulait faire pour demander aux dieux de prolonger ses jours, et ses dernières paroles furent des conseils à son fils et aux chefs qui l'entouraient.

III.

L'HAWAÏ MODERNE[1].

Kamehameha II, les missionnaires américains. — Kamehameha III, difficultés avec les puissances étrangères. — Kamehameha IV, traité de 1857 avec la France. — Kamehameha V, M. de Varigny, éruption de Mauna-Loa. — Lunalilo. — Avènement de Kalakaua.

Je ne me dissimule pas que l'histoire des Iles Hawaï est pour nous, Français, d'un intérêt secondaire, et n'a aucune chance de figurer sur les programmes scolaires, malgré leur largeur; mais je crois devoir résumer en quelques pages la vie politique du Royaume depuis sa naissance,... une vue sur le passé permet de mieux comprendre le présent.

1. Ce chapitre est en partie extrait d'un très intéressant ouvrage récemment publié sous les auspices du bureau d'éducation du royaume d'Hawaï, par W.-D. Alexander, et intitulé « Brief Hystory of the Hawaïan people ».

Kamehameha II. 1819-1824.

L'Hawaï moderne date de l'année 1820. — Pour la première fois un baleinier vint hiverner à Honolulu ; ce port fut dès lors le rendez-vous de tous les bâtiments armés pour la grande pêche du Pacifique et se transforma en un centre commercial d'importation et d'exportation. Cette même année arrivèrent de Boston (États-Unis), en passant par le cap Horn, les premiers missionnaires protestants chargés d'enseigner aux Canaques la Bible et les principes de la civilisation anglo-saxonne. Le moment était fort opportun, Hawaï se trouvait dans cette situation très extraordinaire d'un pays sans religion et sans culte. Liholiho avait succédé à son père, sous le nom de Kamehameha II, et sur l'avis de la régente Kaahumanu avait aboli le « Tabu ». Le peuple s'était empressé de démolir les temples, les prêtres s'étaient enfuis sur les montagnes et la génération nouvelle était prête à accueillir toute croyance qui ne serait pas l'idolâtrie. Le terrain était donc bien préparé et les missionnaires furent reçus avec joie. Ils se

mirent avec ardeur à apprendre la langue du pays, ouvrirent des écoles, des églises, cherchèrent à instruire l'indigène, à lui inculquer la foi chrétienne, à élever son esprit, à modifier ses mœurs.

J'ai lu dans un « Manuel du parfait jardinier », qu'en choisissant judicieusement, selon les cas, la greffe en fente, en couronne, en flûte ou en sifflet, on pouvait faire porter à un arbre des fruits de toutes espèces. Ce système, possible peut-être en arboriculture, ne me paraît pas applicable dans l'art de civiliser les pays neufs. Les mœurs et les coutumes d'un peuple ne dépendent pas seulement de son génie, elles ont le plus souvent leur raison d'être, née d'une situation géographique, du climat, des ressources du pays et de cent autres motifs secondaires qui tiennent au sol lui-même. La civilisation européenne, pour pouvoir vivre dans le Pacifique côte à côte avec l'indigène, devait faire des concessions, le nouveau se mêler à l'ancien.

C'est ce que les missionnaires protestants, qui ont joué un si grand rôle en Hawaï, n'ont pas compris. Le système employé a été diversement apprécié et sans vouloir le moins du

monde attaquer leurs intentions, certainement excellentes, je crois pouvoir dire que les résultats ont été désastreux pour l'indigène. Ils ne se contentèrent pas d'enseigner les principes de la Bible, ils voulurent changer immédiatement les institutions, les habitudes, détruire le passé ; mais ils ne bâtissaient pas sur le neuf, se trouvaient en présence d'une race vieille de plusieurs siècles et la transformation qu'ils voulaient obtenir ne pouvait être ni immédiate, ni radicale. Eux, les plus forts, ont arraché l'arbre pour en planter un nouveau... j'ignore s'ils en avaient réellement le droit.

La conduite du nouveau Roi forme un constraste frappant avec celle de son père ; méprisant les vieux conseillers, il s'entoure des étrangers les moins respectables, passant son temps en plaisirs et en débauches, se transportant à grand fracas d'un point à un autre de son royaume avec sa cour, ruinant le pays, épuisant le trésor royal. Les chefs, suivant son exemple, pressurent le peuple, exigent des impôts trop lourds et monopolisent le commerce avec l'étranger.

Les produits manufacturés d'Europe et d'Amérique commencent à pénétrer en Hawaï ; certains chefs ont des meubles luxueux, achetés à des prix fabuleux, — une glace encadrée, d'un mètre carré et d'une valeur de 200 francs, se vend à Honolulu 5,000 francs, le prix d'un chargement de bois de sandal. — Les missionnaires installent une petite imprimerie, distribuent des vêtements et enseignent l'usage de quelques instruments de cuisine, mais les anciennes habitudes dominent encore. Lorsque Liholiho donne une audience, son costume consiste en un pagne, un manteau de soie verte attaché sur l'épaule gauche, un collier de graines de couleur autour du cou, et une guirlande de plumes jaunes sur la tête.

En 1823, pour la dernière fois, on fêta l'anniversaire du règne par de grandes cérémonies toutes empruntées au passé. Le dernier jour on organisa un grand cortège où les femmes, le frère et la sœur du roi se montrèrent entourés de toute la pompe royale. Kamamalu, la reine favorite, était assise sur une baleinière placée sur des lances et portée par soixante guerriers, le bateau et l'estrade étaient couverts de riches

étoffes voyantes, de fabrication étrangère et indigène ; les porteurs, habillés d'un manteau de plumes jaunes et rouges et de casques, formaient un groupe compacte marchant en cadence. La reine avait un « pau » (robe indigène) de soie écarlate et une couronne de plumes ; derrière elle, un chef habillé d'un pagne rouge, tenait à la main une ombrelle de même couleur. Un groupe de hauts dignitaires portait des kahilis, d'immenses plumets rouges de 30 pieds de haut ; une des veuves de Kamehameha I avait 72 yards d'étoffe orange et rouge roulés autour de son corps et formant un large coussin où reposaient horizontalement ses bras. De loin en loin sur la route, étaient placés des groupes de plusieurs centaines de danseuses et des chœurs qui chantaient les louanges des chefs. Le roi, presque nu, sur un cheval sans selle, suivi de toute sa cour, cavalcadait le long de ce brillant cortège.

Peu de mois après Liholiho, emmenant avec lui sa femme favorite Kamamalu[1] et plusieurs

1. Kamamalu était aussi fille de Kamehameha et par conséquent demi-sœur de Liholiho.

grands chefs, partit pour l'Angleterre où il débarqua le 22 mai 1824. Il fut reçu avec honneur, comblé d'attentions et cette première visite d'un Roi canaque en Europe fit, à cette époque, grand bruit. Les récits du temps sont bien curieux à lire, l'impression générale fut que les indigènes du Pacifique étaient déjà civilisés, avaient l'esprit ouvert, les manières distinguées et surtout une grande dignité. Malheureusement, ce voyage se termina dans le deuil. Une épidémie de rougeole éclata dans la petite colonie hawaïenne, déjà très éprouvée par le changement de climat, et au mois de juillet le Roi et la Reine d'Hawaï moururent à Londres.

Kamehameha III, 1825-1854.

La nouvelle de ce triste événement ne parvint en Hawaï que trois mois après, et c'est seulement à l'arrivée à Honolulu de la frégate « la Blonde », commandée par lord Byron, et ramenant dans leurs États les corps des souverains, que fut proclamé Roi, sous le nom de Kamehameha III, un autre fils de Kamehameha I, le

jeune prince Kanikeaouli (26 juin 1825) ; et la régence resta confiée à Kahumanu.

Le règne de Kamehameha III dura 29 ans, et a été appelé : le règne des missionnaires américains. Ils furent en effet à cette époque tout-puissants et c'est à eux qu'on doit les changements qui se produisirent dans le pays : le développement de la religion chrétienne, de l'instruction, du commerce, de l'organisation administrative ; le partage des terres et le règlement à l'amiable des difficultés entre chefs. Leur influence ne fut pas aussi heureuse dans les questions de politique étrangère, car, sous le règne de Kamehameha III, les États-Unis, l'Angleterre et la France eurent avec le royaume d'Hawaï des difficultés qui plusieurs fois entraînèrent de sérieux conflits.

En 1827, les premiers prêtres catholiques, des membres de la congrégation française de Picpus, arrivèrent aux Iles. La régente refusa d'abord de les recevoir, puis de les laisser prêcher et publia une ordonnance royale défendant à ses sujets d'adhérer à la nouvelle religion[1]

1. La religion catholique étant, disait l'ordonnance royale, le retour à l'idolâtrie.

sous peine d'être condamné aux travaux forcés. On employa une persécution systématique contre les catholiques qui furent même, en grand nombre, victimes des pires violences et, au mois de décembre 1831, les prêtres français furent expulsés du royaume. Les sociétés protestantes de Boston continuaient cependant à envoyer des missionnaires et leurs familles, apportant avec eux cette merveilleuse ardeur de colonisation et cet esprit d'entreprise qui a fait des États-Unis la plus grande puissance d'avenir. Le but était de transformer les Canaques en de parfaits Anglo-Saxons, des membres de l'Église de la Nouvelle-Angleterre. On établit des écoles industrielles pour les enfants indigènes, on fit le recensement de la population, on publia des journaux, on édicta des lois punissant de peines graves la prostitution, l'ivrognerie, la vente de liqueurs et jusqu'à l'importation d'alcools, la danse et la non-observation du dimanche.

En 1832, la régente mourut et Kamehameha III, prenant pour lui-même l'exercice du pouvoir, confia à un membre de la mission protestante les fonctions officielles de premier ministre.

En 1839, « l'Artémise » frégate française de 60 canons, arriva à Honolulu ; le commandant Laplace était chargé : de protester contre la persécution dont étaient victimes les Français, d'imposer une convention par laquelle nos compatriotes devaient jouir en Hawaï du traitement de la nation la plus favorisée, d'exiger, en garantie, une somme de 100,000 francs[1] et de revendiquer certains privilèges en matière de justice et de droits de douane. Cette même année fut faite la 1re constitution hawaïenne, proclamée le 8 octobre 1840, accordant à tous, indigènes et étrangers, la protection des mêmes lois, l'égalité de l'impôt, la liberté des cultes et établissant un parlement.

1843 fut pour Hawaï l'année terrible. A la suite de nombreuses difficultés entre le consul anglais et le gouvernement hawaïen, Lord George Paulet, commandant le Carysford, arbora (25 février) le pavillon anglais sur les Iles ; et on put croire que c'en était fait de l'indépendance du Royau-

1. Cette somme de 100,000 francs fut plus tard restituée au gouvernement hawaïen, sans que le sceau de la caisse contenant cette somme eût été brisé.

me. Mais l'Amiral Thomas, commandant en chef des forces britanniques dans le Pacifique, arriva à Honolulu peu de temps après et signa avec le Roi une convention par laquelle le drapeau anglais était retiré et l'indépendance et la souveraineté des Iles reconnues. Le 28 novembre de la même année, la France et l'Angleterre signaient une déclaration reconnaissant l'indépendance de l'Archipel et s'engageant réciproquement à la respecter. — Du 28 novembre 1843 date l'admission des Iles parmi les États constitués, sous le patronage de la France et de l'Angleterre, et l'anniversaire de ce jour mémorable est, même encore aujourd'hui, célébré par une fête nationale.

En 1846, deux traités identiques réglèrent les relations de la France et de l'Angleterre avec le Royaume d'Hawaï.

En 1847, fut adopté par les chambres le recueil de lois, formant les différents codes et reproduisant les dispositions principales de la législation anglaise, modifiée sur quelques points, conformément aux principes de la législation américaine. La question si importante de la propriété du sol fut définitivement réglée

par une commission présidée par le docteur Judd[1]. Un tiers devint la part du souverain, un autre celle des chefs et le troisième celle du peuple; chacun restant propriétaire du coin de terre qu'il habitait et cultivait. Le Roi donnant un exemple, bientôt suivi par les chefs, abandonna la moitié du domaine de la couronne à l'État. A cette époque le gouvernement hawaïen paya ses dettes et pendant tout le règne de Kamehameha III ne dépensa jamais plus que ses revenus. — La situation intérieure était très satisfaisante, mais les difficultés avec les pays amis augmentaient tous les jours, les autorités havaïennes cherchant à échapper aux obligations que leur imposaient les traités de 1846. La situation devint extrêmement tendue et l'agent français fut obligé de rompre les relations qu'il entretenait avec le gouvernement auprès duquel il était accrédité et de faire appel aux forces navales.

Au mois de juillet 1847, l'Amiral de Tromelin arriva aux Iles à bord de « la Poursuivante », démantela le fort d'Honolulu et, à titre de répa-

1. Le Dr Judd était arrivé aux Iles, en 1828, avec les missionnaires américains, et a toute sa vie joué un rôle important dans la politique hawaïenne.

ration des injures faites au pavillon français, s'empara du Yacht royal qu'il emmena à Tahiti.

Le docteur Judd partit alors pour la France avec le titre de commissaire spécial, emmenant avec lui deux jeunes princes, l'héritier du trône et son frère; ils furent reçus avec la plus grande cordialité, mais aucune négociation ne put aboutir.

En 1852, le Roi, sur les conseils du juge Lee, octroya à son peuple une seconde constitution beaucoup plus libérale que la précédente, établissant un parlement composé de deux chambres, organisant les tribunaux; cette même année pour la première fois un vapeur entreprit le service postal entre les Iles.

En 1854 mourut Kamehameha III.

Sous ce règne, ce qu'il est convenu d'appeler le progrès avait certainement fait de grands pas, le nouveau royaume océanien s'habillait à l'européenne, perdait sa couleur, adoptait, un peu par insouciance, un peu par esprit d'imitation, les habitudes étrangères qu'on lui imposait; mais il était déjà possible de constater les ravages que produisaient parmi les indigènes les mœurs nouvelles. D'après un recensement fait en décembre 1853, le total de la population est

de 73,000 habitants environ, chiffre indiquant une perte de 11,000 habitants en trois ans. — Il est juste de remarquer qu'une terrible épidémie de petite vérole fit à cette époque près de 3,000 victimes.

Kamehameha IV. 1855-1863.

Le trône d'Hawaï ne paraît pas porter bonheur à ceux qui l'occupent. A l'exception du fondateur de la dynastie, tous les souverains sont morts jeunes. — A Kamehameha III succéda son neveu et fils adoptif le prince Alexandre Liholiho, un jeune homme de 21 ans qui ne règna que huit années. Il épousa une petite fille du matelot John Young, princesse par ses ancêtres maternels, et connue sous le nom de « la bonne Reine Emma ». C'était une jolie femme, distinguée, intelligente et d'un grand caractère ; elle vécut dignement entourée du respect de tout son peuple et a transmis son nom à la postérité par la fondation de plusieurs œuvres de charité et de l'hôpital d'Honolulu.

De cette époque datent les premiers grands

travaux publics dans la capitale du Royaume : le port fut creusé ; l'ancien fort qui commandait la plage fut démoli et sur son emplacement on éleva des quais, de grands entrepôts pour la douane ; on contruisit une prison monumentale, un château d'eau et un bon système de canalisation. Alors aussi furent faits les premiers essais de culture du riz devenue plus tard une des plus grandes richesses des Iles.

Le fait principal du règne de Kamehameha IV est d'ordre diplomatique et fort important au point de vue français. Le 29 octobre 1857, fut signé, à Honolulu, entre les plénipotentiaires français et hawaïens, le traité qui règle encore aujourd'hui les relations entre les deux pays et constitue la base de leur régime conventionnel. Les négociations furent longues et difficiles ; le gouvernement hawaïen, attachant peu de prix à la clause de réciprocité, il la déclarait illusoire en raison du petit nombre de citoyens hawaïens qui pourraient jamais résider en France, et ne se décida à conclure que sous la pression des événements. Cependant cet instrument diplomatique doit être considéré comme œuvre de sagesse, car, depuis cette époque,

malgré les souvenirs des discussions et des luttes du temps passé, aucune difficulté ne s'est produite, les deux pays vivent sur le pied d'une entente parfaite et d'une solide amitié.

Kamehameha V. 1863-1872.

Le Roi était mort sans héritier, son frère aîné, le prince Lot Kamehameha lui succéda sous le nom de Kamehameha V. Le nouveau souverain était un homme autoritaire, d'un caractère énergique et, malgré son éducation moderne, resté foncièrement canaque et très patriote. Il avait appris par la pratique son métier de Roi, comme ministre de l'intérieur de son frère. Il pensa que son peuple n'était pas encore assez avancé pour avoir un complet usage de toutes les libertés et que la constitution si libérale de Kamehameha III était faite seulement au profit des étrangers; il résolut donc de s'affranchir de toute influence et n'ayant pu faire accepter ses vues par une assemblée constituante, il déclara la constitution de 1852

abolie et en promulgua une nouvelle, évidemment faite dans un esprit de réaction. Les fonctions de Vice-Roi étaient abolies ; le droit de vote accordé seulement à ceux sachant lire et écrire et possédant un certain revenu ; les nobles et les représentants devaient siéger en une même assemblée.

Dans ces circonstances difficiles, le conseiller et l'exécuteur des volontés du Roi fut un Français, M. C. de Varigny[1]. De chancelier du Consulat de France il passa Ministre des Finances de S. M. Hawaïenne et joua sous le règne de Kamehameha V un rôle important dans la politique active et l'administration du pays. M. de Varigny, pendant tout le temps qu'il fut aux affaires, d'abord comme ministre des Finances, plus tard comme ministre des Affaires Étrangères, ne cessa de lutter dans l'intérêt des indigènes contre les prétentions d'un parti étranger voulant gouverner à son profit, et agit avec un tel tact, une si profonde connaissance du

1. M. de Varigny, rentré en France, après un séjour de 14 ans en Hawaï, est aujourd'hui connu comme un écrivain de talent, collaborateur assidu de la *Revue des Deux-Mondes* et auteur de plusieurs ouvrages sur l'Amérique et l'Océanie.

sujet, qu'il eut le talent d'endormir les haines nées de la faveur dont il jouissait auprès du Roi. — Notre compatriote a laissé aux Iles des souvenirs très agréables aux Français qui sont venus après lui.

Ce que l'opposition appelait le coup de force du Roi réussit mieux qu'il n'était possible au Cabinet de l'espérer, les indigènes avaient compris les intentions de la cour et à la première réunion des chambres la majorité gouvernementale fut considérable ; à Honolulu même, centre de l'opposition, les candidats du gouvernement furent élus. Le succès était dû en grande partie à la prospérité générale qui commença à cette époque et n'a jamais cessé depuis.

« Les mesures prises pour développer les « ressources agricoles du Royaume, dit M. de « Varigny [1], avaient produit les meilleurs résul- « tats. L'industrie sucrière était florissante. « L'augmentation moindre sur les autres pro- « duits constatait cependant sur tous des pro- « grès considérables. Il était impossible, même « aux esprits les plus prévenus et les plus hos-

1. *Quatorze ans aux îles Sandwich*, par C. de Varigny.

« tiles, de nier l'évidence. Partout l'impulsion « était donnée. Les bras manquaient au travail « et non le travail aux bras. Les indigènes « assurés de la vente de leurs produits défri- « chaient leurs champs et jouissaient d'un bien- « être jusqu'alors inconnu pour eux. Des maisons « confortables, propres et saines, remplaçaient « partout leurs huttes de bambous et de feuilles, « leur bétail augmentait de prix, leurs terres « de valeur, ils avaient vingt manières de « gagner de l'argent alors qu'autrefois ils ne « pouvaient se le procurer qu'à la condition de « s'expatrier et de risquer leur santé et leur vie « à bord des baleiniers étrangers. »

On jugea donc nécessaire d'attirer aux Iles des immigrants, pour le travail des plantations de cannes à sucre, et, dès lors, arrivèrent en Hawaï des Chinois et des Japonais. C'était ouvrir la porte à un danger que personne ne paraît avoir compris à cette époque : la population indigène continuait à diminuer, la lèpre, cette terrible maladie qui décime aujourd'hui le Royaume, commençait à faire des ravages et le nombre toujours croissant des immigrants devait un jour, dans un aussi petit pays, constituer un

danger, ou au moins porter un préjudice grave au travail national.

En 1868 eurent lieu les plus fortes éruptions volcaniques dont la tradition hawaïenne ait conservé le souvenir. Sur la grande Ile (Ile d'Hawaï), après une longue série de tremblements de terre qui détruisirent presque tous les édifices construits en pierre, du massif montagneux de Mauna-Loa s'échappèrent des coulées de lave en fusion, d'immenses vagues de feu, de quarante à cinquante pieds de haut, se dirigeant vers la mer, détruisant tout sur leur passage et ravageant des districts entiers. Le fameux tremblement de terre du Pérou, du 15 août 1868, se ressentit jusqu'en Hawaï[1].

Kamehameha V mourut subitement, à l'âge de 43 ans, le 11 novembre 1872, jour anniversaire de sa naissance ; il n'avait jamais été marié et avec lui s'éteignait la dynastie des Kamehameha.

Sous ce règne, les travaux publics et l'em-

1. La constatation de ce fait a été considérée comme un argument pour cette théorie d'après laquelle tous les volcans du globe seraient les exutoires d'un même foyer.

bellissement de la capitale furent poussés avec activité ; un phare fut élevé à l'entrée du port, on construisit l'hôtel des Postes, le Palais du gouvernement et l'Hawaïan Hôtel.

Lunalilo. 1873-1874.

La constitution de 1864 avait prévu le cas où le Souverain ne laisserait pas d'héritier direct et n'aurait pas désigné de successeur ; les chambres devaient, dans ces circonstances, choisir un roi parmi les descendants des anciens chefs. — Plusieurs candidats briguaient la succession de Kamehameha V, parmi eux deux jeunes nobles, les princes William Lunalilo et David Kalakaua, et la Reine Emma, veuve de Kamehameha IV. Lunalilo fut bientôt désigné par l'opinion publique comme le candidat favori. Il était populaire auprès des indigènes par son caractère aimable et gai, son amour du plaisir, sa grande fortune et son inépuisable générosité, et apprécié des étrangers en raison des opinions libérales et surtout très américaines qu'il avait toujours témoignées. Les chambres se conformant au

vœu général élurent Lunalilo Roi d'Hawaï (8 janvier 1873).

Le nouveau souverain, pendant son court règne de treize mois, témoigna des meilleures intentions, mais sa politique ne fut pas heureuse, son cabinet composé des chefs du parti américain eut à lutter contre des circonstances défavorables : il voulut exécuter strictement la loi relative à la transportation des lépreux au Lazaret de Molokai, loi très impopulaire parmi les indigènes et il ouvrit des négociations, en vue d'obtenir des États-Unis un traitement de faveur pour les importations de provenance d'Hawaï, offrant en compensation au gouvernement fédéral, pour y établir un dépôt de charbon et une station navale, la jouissance du port formé par l'embouchure de « Pearl River ».

L'opinion publique était contraire à tout ce qui ressemblait à une cession de territoire, à l'abandon des droits de souveraineté sur une partie quelconque du domaine Hawaïen et l'opposition se manifesta avec tant de violence, que sur la demande du Roi le gouvernement fut obligé de rompre les négociations. Le méconten-

tement était général et les centres politiques de l'Archipel s'agitaient. Les troupes profitèrent de cet état de choses pour se mutiner. Le gouvernement paraissait avoir perdu toute autorité lorsque le Roi, malade déjà depuis plusieurs mois, mourut, laissant les affaires de son royaume assez embrouillées. C'était, à dire vrai, sous divers prétextes, toujours cette même lutte de race entre l'indigène et l'étranger, et on pouvait craindre, dans le cas où les événements viendraient à se précipiter, une intervention étrangère qui n'eût pas été sans danger pour l'indépendance hawaïenne.

Lunalilo mort, le prince David Kalakaua et la Reine Emma, ses deux compétiteurs au trône, étaient de nouveau en présence, ayant l'un et l'autre de chauds partisans. La Reine Emma était le candidat soutenu par la masse des indigènes, par le parti qu'on aurait pu appeler « vieux canaque ». Kalakaua avait pour lui les étrangers, les planteurs de sucre, et la partie la plus intelligente et la plus instruite de la population hawaïenne. Le gouvernement venait de faire les élections et, assuré d'une grosse ma-

jorité, témoigna beaucoup d'énergie. Il convoqua immédiatement les chambres qui se réunirent le 12 février, neuf jours seulement après la mort du Roi Lunalilo, David Kalakaua fut sans discussion élu Roi d'Hawaï, par 39 voix sur 45 votants.

Le palais de justice où avait lieu le vote était entouré d'une foule énorme, d'une populace bruyante ; lorsque le résultat fut connu, les partisans de la Reine Emma, déçus dans leurs espérances, voulurent tenter une révolution, ils envahirent l'assemblée, assaillirent les représentants et infligèrent à beaucoup de graves blessures. Le gouvernement ne disposait pas de forces suffisantes et la situation était certainement assez grave pour comporter des mesures extrêmes ; il réclama l'aide des agents diplomatiques étrangers et les commandants des bâtiments de guerre anglais et américains, en ce moment dans le port d'Honolulu, furent chargés de rétablir l'ordre. Les émeutiers se dispersèrent alors sans qu'on eût besoin de recourir à la violence et pendant huit jours les équipages étrangers occupèrent le local où se réunissaient les chambres, le palais du Roi, le palais du gou-

vernement et les casernes. Les coupables furent arrêtés, mis en jugement, l'émotion se calma. Le 13 février 1874, à midi, Kalakaua prêtait serment à la constitution et était proclamé Roi d'Hawaï.

IV.

HONOLULU.

La ville. — La population, prospérité et luxe. — Le quartier des affaires et les monuments. — La ville chinoise. La mission française. — Waikiki. — Le Pali.

L'archipel d'Hawaï se compose de huit îles et Honolulu, la capitale du royaume, est située dans l'île d'Oahu, un ovale de 144,000 hectares formé par une chaîne de cratères éteints, entourée d'une plaine étroite. Lorsqu'on arrive de Californie, le paquebot contourne une extrémité de l'île, *Diamond Head* — le cap du diamant —. Le panorama est vraiment beau : c'est d'abord la plage de Waikiki avec ses villas, son parc et ses cocotiers centenaires, puis au pied d'un cône tronqué, — *Punchbowl Hill,* — l'orifice d'un ancien volcan, la ville perdue dans les arbres, dominée par quelques monuments et quatre ou

cinq clochers. La teinte générale est verte, resplendissante, toute l'année, sous un ciel bleu et un soleil d'été. Au fond, les montagnes et des renfoncements formant vallées; une plus grande, *Nuanu*, s'élève graduellement jusqu'à une brèche, le seul chemin praticable pour se rendre de l'autre côté de l'île. Oahu est enveloppé d'une ceinture de récifs de corail dans lesquels une coupure fait chenal et permet l'accès du port, où les plus grands paquebots peuvent aller à quai, le long de larges « wharfs », adossés aux bâtiments de la Douane.

Honolulu est non seulement la capitale, mais la seule ville du royaume, le port mettant les huit îles en relation avec le reste du monde. Le Gouvernement, le commerce, la vie sociale, sont concentrés là, le reste du pays est couvert de plantations de cannes à sucre ou de riz, de pâturages, de friches et de bois. Honolulu résume donc toute la civilisation, toute la richesse toute la prospérité de l'Archipel. L'ensemble est moderne, neuf et cache son caractère spécial sous une apparence américaine : près du quai, une agglomération d'entrepôts, quatre ou cinq rues commerçantes où les boutiques, les bureaux se

serrent autour des banques, de la poste[1], et de la maison de police. — De la ville partent de longues avenues parallèles à la mer où se dirigeant vers la montagne, et bordées de jardins qui cachent sous leurs fleurs et leurs plantes grimpantes les résidences privées, des chalets de bois aux formes bizarres, le plus souvent un seul étage, entourés de larges vérandas, le genre d'installation le plus approprié aux pays tropicaux. De grands arbres débordent sur la rue, une végétation puissante couvre les barrières, les pelouses sont d'un vert riche, et les maisons très éloignées les unes des autres semblent autant de cabanes rustiques semées dans un parc immense.

La population, de 23,000 habitants environ, est très mêlée : 11,000 indigènes et demi-blancs ; 5,000 Chinois et Japonais ; 2,500 Portugais des Açores et de Madère, venus en Hawaï pour travailler dans les plantations et dont les contrats sont expirés ; 4,500 étrangers de toutes nationa-

1. Le mouvement annuel de la poste d'Honolulu est de plus d'un million cinq cent mille lettres.

lités, Anglais, Allemands, Français, Norwégiens et surtout Américains. Tout ce monde vit très bien, très confortablement, sans qu'il existe un seul pauvre.

Bien que le royaume d'Hawaï ait un très petit territoire et seulement une population de 90,000 habitants, il possède tous les organes nécessaires à un Etat civilisé : un parlement, des ministères, un corps judiciaire, une administration complète, services financiers, douanes, postes, police, travaux publics, et jusqu'à des cantonniers décalqués sur ceux de France. Tout cela est naturellement réduit, preportionné à la population, — pour ne citer qu'un exemple, le département des affaires étrangères se compose d'un ministre, d'un secrétaire général, de deux employés et d'un garçon de bureau, — mais rien ne manque et le nombre total des fonctionnaires est relativement élevé. Honolulu est de plus le centre d'un grand commerce d'importation et surtout d'exportation. On expédie des matières premières : du sucre, du riz, du café, des fruits, principalement des bananes ; on reçoit toutes les denrées de consommation et les produits fabriqués. Les maisons de commerce, les agences de

plantations sont donc nombreuses. A la fois, centre du Gouvernement, du commerce hawaïen et seul port, la capitale est très vivante et peut occuper beaucoup de monde.

Les indigènes se contentent de peu, aussi fournissent-ils une très petite somme de travail. Ceux instruits — et le nombre en est assez grand, — sont fonctionnaires de tous grades, de ministre à cantonnier inclus ; ils ont une facilité spéciale pour discourir, un grand amour pour la discussion, beaucoup sont avocats ou clergymen. Les autres apprécient peu les occupations nécessitant l'assiduité, cependant ils sont cochers de fiacre, de tramway ou de voiture de transport, matelots à bord des vapeurs et voiliers faisant le service entre les îles, chargent et déchargent les bateaux ; rarement ils ont un métier. Le Canaque n'a aucune disposition pour le commerce, il est trop généreux et trop poète, pas du tout *business-man*, et à un très petit nombre on peut confier un poste entraînant une grosse responsabilité, il est léger, enfant, subit facilement les influences, les entraînements du plaisir. — Beaucoup ne font rien, ils ont une petite maison et un cheval, un bout de

terre loué à des Chinois pour cultiver le « *taro* », ils vont à la pêche, se promènent, se visitent les uns les autres ou restent chez eux à jouer de la guitare, à chanter et à tresser des couronnes de fleurs.

Les Japonais, et surtout les Chinois, sont infiniment plus industrieux ; ceux qui résident á Honolulu sont domestiques, blanchisseurs, jardiniers, ouvriers, petits marchands, c'est pour eux le paradis ; on ne les tourmente pas, ils gagnent des salaires plus élevés que partout ailleurs — le plus mauvais des cuisiniers ne se paye pas moins de 125 francs par mois — et ils peuvent trouver à bon compte ces grosses pièces d'or de 20 dollars, qui, au Japon comme en Chine, représentent une fortune.

Le Portugais fait les travaux les plus pénibles ; il est terrassier, tailleur de pierre, homme de peine, il constitue une population aussi arriérée et ignorante que prolifique. Les enfants portugais nés en Hawaï sont déjà très nombreux; jouissant d'un confortable inconnu à leurs ancêtres, allant à l'école, parlant anglais, ils seront, plus tard, un élément appelé à jouer un rôle important dans le pays.

Enfin, les 4,500 étrangers, pour ainsi dire les conquérants, sont ouvriers, travaillant pour leur compte ou dans une des grandes fonderies, une industrie nécessitée par les besoins locaux ; ils sont employés de commerce ou de banque, négociants, agents de plantation, entrepreneurs, avocats, médecins, garçons de bar, beaucoup occupent une situation élevée dans le gouvernement. Ils possèdent le capital et exploitent à gros bénéfices le travail des autres.

Au fur et à mesure que le pays se développe, la population étrangère augmente ; des Américains, des Anglais et des Allemands ont fait dans ces trente dernières années des fortunes considérables ; plusieurs anciens matelots, déserteurs de bateaux baleiniers, sont aujourd'hui cinq ou six fois millionnaires, résultat direct ou indirect des plantations des cannes à sucre. Ceux-là généralement quittent le pays, se retirent chez eux pour jouir de la fortune acquise, laissant des fils, des frères où des neveux pour continuer à travailler ce pays qui a été pour eux une mine d'or.

Si la vie matérielle, loyer, viande, légumes, est relativement bon marché, la cherté du luxe est plus grande qu'en tous autres pays : l'unité

monétaire est le dollar américain « 5 francs », il n'y a pas de monnaie divisionnaire inférieure à la pièce de 5 cents, soit 25 centimes ; le moindre objet importé se vend le double de sa valeur dans son pays d'origine, — un verre de bière coûte 1 fr. 25 cent.

La facilité de gagner de l'argent, la grosse rémunération du travail de l'homme, le long et large crédit, une des habitudes du pays, ont rendu la population d'Honolulu plus prodigue même que celle d'une ville du *Far-West;* le confortable et le luxe poussés à leurs extrêmes limites sont devenus un besoin. Un ménage d'ouvriers a une maison élégante, un joli jardin, un domestique chinois, une voiture qui sert à Madame pour mener le matin Monsieur à son chantier et aller le chercher le soir. En dehors des équipages particuliers, il y a quantité de fiacres très bien attelés et un statisticien prétendait que nulle part au monde la proportion de voitures par rapport à la population n'était aussi grande. Dans toutes les maisons l'eau est fournie par les réservoirs publics placés au pied des montagnes, non seulement dans les jardins et dans la cuisine, mais dans les chambres. Il

existe deux compagnies de téléphone très bien organisées, fonctionnant jour et nuit et auxquelles tous les habitants de la ville sont abonnés. Dans chaque rue, dans chaque avenue il y a un tramway. La ville et les environs sont éclairés à l'électricité, une nouvelle société s'est dernièrement établie qui fournit aux particuliers force et lumière. Pas une famille qui chaque matin ne reçoive un bloc de glace fabriqué par une des deux usines; tous les fournisseurs: bouchers, boulangers, épiciers, crémiers, prennent les commandes par le téléphone et les expédient immédiatement à domicile par une de leurs voitures.

Cette extravagance dans les dépenses a gagné toutes les parties de la population,... sauf les Chinois qui se contentent d'en bénéficier. Des Portugais venus il y à 7 ou 8 ans des Açores en Hawaï, comme immigrants, en haillons, avec toute leur fortune dans un mouchoir, ont des maisons très bien meublées, très bien décorées; et les femmes, le dimanche, s'habillent avec des robes garnies et des chapeaux à plumes. Un Français avait établi un manège de chevaux de bois dans la partie d'Honolulu plus particuliè-

rement habitée par les Canaques, il me disait faire chaque samedi soir de deux à trois cents francs de recette. Un montagnard de nos Pyrénées, arrivé aux îles avec un ours, m'a dit avoir gagné 800 francs en trois jours. Presque tout le monde dépense tout ce qu'il gagne ; les fortunes se sont surtout faites par l'augmentation de valeur des capitaux : des terrains aux environs de la ville se vendaient, il y a 20 ans, 5 francs l'acre, ils valent aujourd'hui 1,000 francs ; des landes autrefois incultes se louent aux Chinois pour la culture du riz jusqu'à 375 francs l'hectare. Les plantations de cannes à sucre ont donné, pendant plusieurs années, 50, 60, et même 100 0/0 de dividende.

La prospérité générale qui règne en Hawaï, les habitudes d'extrême confortable prises par les habitants ne sont pas sans danger, dans un pays dont toute la richesse repose sur une seule culture. Une crise commerciale aurait des conséquences plus graves que partout ailleurs et déjà le nouveau tarif douanier adopté aux États-Unis, très préjudiciable à l'exportation hawaïenne, fait craindre pour l'avenir. Mais aux pays neufs on ne songe pas au lendemain, on veut jouir ; —

c'est dans cette période rose que sont en ce moment les résidents d'Honolulu.

Fort-Street, — la rue du Fort — perpendiculaire à la mer, partant du quai et se dirigeant vers la montagne, est la grande artère commerciale. Elle longe les entrepôts et les bureaux de la Douane récemment agrandis. Dans ce bas de la ville on a construit les grands établissements industriels, des scieries mécaniques et des fonderies qui fabriquent et réparent les usines à sucre ; là sont aussi les dépôts de bois et de charbon et le grand marché couvert, une halle en fer et glaces, venue en morceaux de Liverpool par le cap Horn. « Fort-Street » est bordée de lourdes constructions de briques se composant d'un rez-de-chaussée et d'un ou deux étages, et renfermant de beaux magasins très bien fournis.

L'isolement des îles obligeant les négociants à faire de grands assortiments, on trouve chez eux tout ce qui existe dans les plus grandes villes des États-Unis et même les « articles de Paris » importés d'Allemagne et vendus des prix exorbitants en les décorant du nom de « produits fran-

çais ». Il y a des magasins de nouveautés, de quincaillerie, de papiers peints, des modistes, des chemisiers et des tailleurs, trois pharmaciens, quatre bijoutiers, trois photographes et deux glaciers. — Entre 10 heures et midi dans « Fort-Street » est le grand mouvement : « les business men » vont d'un bureau à l'autre et les femmes font leurs emplettes ; elles restent dans leur voiture, qu'elles conduisent elles-mêmes, le commis est obligé de sortir, de faire sa vente sur le trottoir. Tout le monde se connaît, on se salue, on s'arrête pour causer, les jeunes filles s'invitent à prendre des boissons glacées,... le matin c'est l'heure de la promenade. — Plusieurs rues coupent « Fort-Street » à angles droits ; là encore des magasins, mais un peu moins luxueux, et aussi des bureaux et des agences, groupés par spécialité.

Cette partie d'Honolulu, sauf le bureau de police, est la nuit entièrement inhabitée, comme toujours le quartier des affaires dans les villes anglo-américaines. En face d'une des principales banques, l'hôtel des Postes, un bâtiment massif orné d'une colonnade. Le service est régulièrement fait, mais aussi très simple, les distributions

à domicile étant inconnues. Celui qui ne veut pas faire queue au guichet pour avoir ses lettres est locataire d'une petite boîte, s'ouvrant pour l'administration dans l'intérieur, et, pour lui, sous la colonnade. On peut à toute heure avoir ainsi immédiatement sa correspondance. Au moment de l'arrivée des paquebots la foule est là, c'est une vraie foire aux nouvelles.

En tournant à droite et suivant « Hotel-Street », on passe une grande maison avec une porte largement ouverte surmontée du mot *Welcome* écrit en grosses lettres sur un transparent, c'est le club des jeunes gens, une institution de propagande protestante. En face, la Bibliothèque publique, très bien installée, où sont tous les journaux, toutes les revues anglaises et américaines, le « Monde Illustré », et aussi une belle collection d'ouvrages en anglais et en français qu'on peut lire sur place ou emporter à domicile. Près de la Bibliothèque, le « Club anglais », un grand bâtiment neuf destiné à servir de centre mondain, mais en réalité peu fréquenté. Un peu plus loin est « l'hôtel Hawaïen. »

Une des industries d'Honolulu est l'exploitation de l'étranger qui vient visiter « le volcan » ou,

l'hiver, chercher un climat chaud. Avec l'aide du gouvernement, on a établi un grand hôtel organisé à l'américaine : un directeur, un caissier, des commis, des maîtres d'hôtel et un personnel de domestiques chinois. C'est une construction de trois étages enveloppée de larges vérandas. En bas, le bar, les salles de billard et de jeu ; au premier, les salons et salles à manger, le coiffeur, le bureau, le fumoir, les appartements de luxe, sans oublier la fameuse chambre des mariés ; au second, les appartements ordinaires. L'hôtel est au centre d'un vaste jardin dans lequel se trouvent des cottages, formant autant d'installations pour familles. L'ensemble est bien, assez confortable, sauf la cuisine ; elle est américaine, c'est-à-dire parfaitement indigeste pour un estomac français. L' « Hawaïan Hotel » est un lieu de réunion aussi bien pour les résidents que pour les touristes, on y donne des bals, des concerts.

A une petite distance, au milieu de vastes pelouses est le palais du Roi, imposant monument de corail de belle apparence : trois étages surmontés d'un toit formant six pavillons. En face de la porte d'honneur, de l'autre côté d'une large avenue, le théâtre. A côté un palais neuf conte-

nant les ministères, les tribunaux, la salle des séances du Parlement.

Devant le palais, sur un piédestal, la statue de Kamehameha I, Kamehameha le Grand, comme on dit en Hawaï, dans son costume de guerre, peu vêtu, le manteau royal sur ses épaules, la tête ornée d'un gigantesque casque, tenant une lance à la main. — Cette statue a une histoire: On l'avait commandée à la maison Barbedienne de Paris et le voilier chargé de la transporter en Hawaï fit naufrage près du cap Horn. La cargaison fut vendue; un marchand de tabac chilien acheta pour quelques dollars le Kamehameha en bronze légèrement ébréché et le posa près de sa porte en guise d'enseigne, pour remplacer l'Indien qui figure devant tous les débits de tabac du Nouveau Monde. Les compagnies d'assurances payèrent et Barbedienne expédia un second exemplaire, celui- ci fut érigé à Honolulu et le premier, racheté par les soins d'un officieux, fait aujourd'hui l'ornement de la place d'un village de la grande Ile.

Derrière le palais du Roi est la caserne des Gardes, construite en forme de château fort, avec des semblants de tours crénelées ; elle contient le

logement des officiers et des soldats, une vaste cour et, luxe qu'ignorent nos troupiers, une énorme salle pour abriter les exercices de la pluie et surtout du soleil. En se dirigeant vers la montagne on trouve « l'hôpital de la Reine » possédant le plus beau des parcs d'Honolulu et une superbe avenue de grands palmiers. Au pied de « Punchebowl Hill «, est le quartier portugais remarquable par la quantité des enfants qui grouillent dans les rues.

L'autre côté d'Honolulu, à gauche de « Fort-Street », est occupé par la ville chinoise. Ici c'est la saleté et l'entassement, des ruelles étroites, des baraques en bois menaçant ruine, des échopes abritant tous les corps de métiers et de petits magasins, ceux qu'on trouve dans les pays neufs, bazars universels d'objets fabriqués pour l'exportation : des chapeaux, des bijoux, des chemises, des couteaux, de la parfumerie et des armes; c'est le grand marché où s'approvisionnent les indigènes, les Chinois, les Portugais, on y vend à peu près les mêmes objets que dans les rues voisines, un peu défraîchis, mais à des prix modestes.

Le Chinois est le juif du Pacifique et de l'extrême Orient, il achète les fonds de magasins en faillite, les cargaisons avariées, tout ce qui passe par les enchères. Il n'a pas de frais généraux, se contente d'un très petit bénéfice, ne dépense rien pour lui-même, ajoute à son industrie celle de logeur, de prêteur à la petite semaine, et fait fortune là où un blanc ne trouverait pas à vivre. Le Chinois a le génie du commerce et aussi de l'association, inventée en Chine des siècles avant qu'on y eût pensé en Europe; tous les cuisiniers, tous les domestiques d'Honolulu ont un intérêt dans un magasin, une action dans une plantation de riz; plusieurs ont fait de grosses fortunes, ont acheté des terres ou établi une grande maison important directement des Etats-Unis et de Hong-Kong.

Le Chinois ne s'est pas assimilé, à peine si les missionnaires protestants, malgré leur zèle, ont pu en convertir quelques centaines au christianisme; il est même à craindre que ceux-là ne jouent une comédie destinée à leur donner de beaux bénéfices. Il garde son costume, ses mœurs, ses habitudes, n'amène que très rarement avec lui sa famille et ne s'établit jamais

sans esprit de retour. A Honolulu la colonie chinoise a son club, ses grandes compagnies, ses sociétés secrètes, ses fêtes, ses temples et son théâtre. Elle a même une sorte d'organisation administrative, une justice qui, paraît-il, prononce des arrêts et les exécute.

On a suivi en Hawaï l'exemple des États-Unis, trouvant qu'il est impossible de lutter contre la concurrence chinoise, on a fait des lois pour la supprimer ; mais il n'est pas facile de se débarrasser des fils du Ciel, si on les met à la porte, ils rentrent par la fenêtre. Il y a tant de millions de malheureux en Chine ! On ne peut pas élever une barrière contre eux, ils envahissent lentement les pays voisins comme l'eau qui s'infiltre par des rainures.

La ville chinoise est bordée par un large ruisseau couvert de blanchisseries. De l'autre côté : le collège Saint-Louis, une institution catholique tenue par des Marianites, ceux qui possèdent le collège Stanislas, à Paris ; plus loin la gare du chemin de fer destiné à faire le tour de l'île, mais dont une section seulement est construite. La prison placée en face, sur une sorte de presqu'île, paraît bien large pour une

aussi petite capitale. Dans cette même direction hors de la ville est une grande école industrielle fondée par une princesse, morte aujourd'hui en lui laissant une fortune, et aussi l'hôpital des fous qui n'est peut-être pas à la hauteur des autres établissements du pays.

A l'extrémité de « Fort-Street » se trouve le quartier des églises. — Sans compter la chaire de l'armée du Salut établie au coin d'une rue, sur un tréteau, sept salles de réunions protestantes se font concurrence. La question religieuse est en Hawaï une de celles qui passionnent, des polémiques sans fin fournissent aux journaux des colonnes de copie. Chaque clergyman, chaque zélé même veut avoir trouvé dans la Bible quelque chose de nouveau, avec l'aide des mille ouvrages de controverse publiés aux Etats-Unis, il échafaude une théorie et se met en campagne ; j'ai assisté à une lutte homérique entre un partisan du baptême par immersion et un Monsieur qui voulait se reposer le samedi et non le dimanche. Ces apôtres modernes se réunissent seulement contre l'ennemi commun, les catholiques, qui ont élevé dans cette partie de « Fort-Street » une

grande cathédrale. — C'est là qu'il faut aller pour retrouver la France.

En 1827, deux missionnaires français de la congrégation de Picpus vinrent s'établir à Honolulu ; ils eurent des débuts difficiles, les missionnaires protestants de Boston, déjà aux îles depuis sept années, avaient su acquérir sur le Roi, la cour et les chefs une grande influence, et ne voyaient pas avec plaisir une concurrence pouvant être préjudiciable même à leurs affaires temporelles. Les missionnaires catholiques furent persécutés et cette persécution les aida à triompher de toutes les difficultés. Le gouvernement français intervint pour défendre ses nationaux, et obtint pour eux le traitement accordé aux Américains, c'est-à-dire la liberté des cultes.

Les missionnaires catholiques firent de rapides progrès, leur nombre augmenta et ils purent parcourir les districts les plus éloignés, ne se ménageant pas, vivant pauvrement de ce qu'ils trouvaient. Partout ils construisirent de petites chapelles et ouvrirent des écoles. Hommes du peuple, ils se mêlaient aux Canaques, les traitaient en égaux, en frères ; ils firent en très peu de

temps un nombre considérable de prosélytes. L'indigène trouvait le pasteur protestant trop semblable à ses anciens grands-prêtres, souvent plus hautains, plus exigeants que les chefs, il fut reconnaissant au prêtre catholique de ne jamais troquer sa soutane contre un uniforme officiel, de ne pas ouvrir des magasins, de ne pas construire de belles maisons.

Aujourd'hui, l'ancienne mission française d'Honolulu, devenue internationale et soutenue par l'œuvre de la propagation de la Foi, est florissante. Elle se compose d'un évêque et d'une vingtaine de religieux, possède dans toutes les îles : des églises, des presbytères, des écoles, quelques champs, et à Honolulu : une maison principale attenant à la cathédrale, un couvent tenu par 25 religieuses de l'ordre des Sacrés Cœurs de Picpus, et un grand collège reconnu comme le meilleur établissement d'éducation du royaume. C'est à la Mission où vont les commandants de nos bâtiments de guerre et tous les Français de passage, et s'ils regrettent de ne trouver à Honolulu aucun représentant de notre commerce et de notre industrie, ils constatent avec fierté que, même aux îles les plus

lointaines, la France s'honore en instruisant, aidant et consolant les plus faibles.

Dans les pays nouveaux, le port est en avance sur la campagne, c'est le point de départ, le centre, le point d'arrivée du commerce. A l'intérieur on trouve seulement la trace de l'effort utile, celui qui donne des bénéfices; l'ignorance du luxe; l'absence complète d'installation définitive; la hâte et le provisoire; l'argent semé pour récolter l'or. Les environs d'Honolulu échappent un peu à cette loi. Le pays est pittoresque, la végétation tropicale décorative et tous cherchent à s'établir loin, où les espaces sont plus larges, les voisins plus rares, où la brise du Nord souffle plus fort.

En s'éloignant de la ville, la route, par un angle droit, se dirige vers *Waikiki*, la plus belle plage d'Oahu, elle traverse d'anciens marais transformés par le « Céleste » industrieux en rizières, de grandes prairies d'un vert riche divisées en carrés par des filets d'eau. De loin en loin, une cabane construite avec de vieilles boîtes de fer-blanc,... la plaine s'élargit, la route s'éloigne de

la mer ; après un quart d'heure on atteint les premiers bouquets de cocotiers dont le vieil âge prouve que cette partie de l'île est depuis bien longtemps habitée. La plage, longue de plus de deux kilomètres, est bordée de maisons luxueuses, modernes, aux formes bizarres, certaines sont habitées toute l'année, d'autres servent de résidence d'été aux millionnaires. On prend là des bains de mer en toutes saisons et à toutes les heures du jour et de la nuit, une ceinture de récifs enveloppe l'île et tient à distance les requins qui pullulent dans les eaux de l'Archipel. Derrière les villas un bois d'algerobas percé de larges allées a transformé ces anciennes dunes en un beau parc, la promenade favorite des habitants d'Honolulu. — Le premier algeroba importé en Hawaï par un missionnaire français venant du Chili, existe encore dans la cour de la cathédrale et a été pour les îles une source d'inépuisables richesses ; c'est un arbre triste, mal tourné, à l'apparence pauvre, mais il croît vite et sans eau dans tous les terrains, jusqu'au bord de la mer, son bois est excellent pour brûler, il produit en abondance une fève très appréciée du bétail et des chevaux, enfin

sous son ombre légère l'herbe pousse dans les terres les plus arides.

La plage de Waikiki, son parc, ses villas, le cap du Diamant qui la domine ont inspiré tous les poètes indigènes et nombre de touristes américains. On ferait un volume des pièces de vers composés sur ce joli décor... Le charme de l'Océan sans horizon défini... le sable fin que bordent des jardins verts et feuillus... l'énorme montagne dominant de sa masse sombre... le rêve d'intense végétation coloré par un soleil toujours vainqueur dans un ciel toujours bleu.

— Comme le bois de Boulogne, le parc de Waikiki a son Longchamps, un bel hippodrome ouvert chaque année à l'époque des courses. Près de là, au pied de la montagne, nous retrouvons la France représentée par un ancien capitaine de cuirassiers; d'enragé clubman il est devenu éleveur d'autruches, important le premier en Hawaï cette industrie du cap de Bonne-Espérance. Que de fois dans sa ferme nous avons dîné joyeusement, parlant de notre bien-aimé pays, oubliant la distance qui nous en séparait...

La partie de la ville construite dans la plaine, entre les montagnes et la mer, est ce qu'on appelle dans nos sous-préfectures « le quartier neuf » ; autrefois Honolulu partant du port s'étendait le long de la vallée de « Nuanu », une coulée de terre entre deux contreforts de la chaîne de montagnes, c'est là qu'habitent encore les anciens résidents.

A deux kilomètres de la mer, après avoir passé le cimetière et le tombeau des Rois, un mausolée moderne construit en forme de temple entouré de parterres soigneusement entretenus, l'avenue devient une route montant en pente douce vers le *Pali*, la brèche qui donne accès de l'autre côté de l'île. Elle contourne les réservoirs fournissant l'eau à la ville et la force motrice à l'usine d'électricité, puis, se rétrécissant, elle longe un gros ruisseau qui court au milieu d'un enchevêtrement d'arbres et de plantes de toutes espèces ; à droite et à gauche les pentes se redressent et les rochers percent plus nombreux à travers les hautes herbes ; ici la nature est vierge de tout travail humain. A mesure qu'on monte, l'horizon s'ensauvage, l'arbre devient plus rare, le buisson domine, c'est le grand vide du pays inculte où

la plante est semée par le vent et le grain par l'oiseau.

.....Mon cheval marche lentement la tête basse et sous l'influence du milieu je songe au passé... C'est de ce sommet que Kamehameha le Grand se proclama lui-même souverain de toutes les îles,... les rochers que j'ai là sous mes yeux n'ont pas changé depuis,.... cette plante grimpante dont le tronc est si vieux était à la même place,.... ces palmiers étaient nés alors.

Mon cheval en s'arrêtant interrompt mes souvenirs, dans son intelligence de bête il sait qu'ici il a droit au repos. Je l'attache à une branche et monte un raidillon aboutissant au passage, au Pali comme on dit en Hawaï. Je tourne un rocher, tout à coup à mes pieds s'ouvre le gouffre, le tombeau des anciens guerriers d'Oahu. Quel spectacle !... Je m'adosse à un chambranle de cette porte de pierre. A gauche, la route que je viens de parcourir, la vallée de *Nuanu*, et plus loin Honolulu et la mer. A droite, une gigantesque muraille couverte de fougères et un sentier, taillé en lacets inégaux dans le roc vif, descendant dans la plaine ; à 1,200 pieds

plus bas, des champs de cannes à sucre, quelques huttes et encore la mer. Je suis sur la crête de cette chaîne de montagnes qui divise l'île dans toute sa longueur,... pas un nuage au ciel et malgré la grandeur et la beauté de ce double panorama, une sensation pénible me domine : de si haut la vue se porte au loin, partout l'Océan sans limite, jamais je n'avais eu à ce point conscience de la petitesse du coin de terre que nous habitons...

V.

UN SOUVERAIN CANAQUE ET CONSTITUTIONNEL.

Kalakaua, le traité avec les Etats-Unis. — Le couronnement. — Révolution pacifique. — La constitution de 1887. — Les impressions d'un souverain. — Tradition canaque et parlement moderne.

Si l'histoire contemporaine est, pour tous pays, difficile à faire, elle me paraît, pour Hawaï, impossible, car le théâtre est petit, chaque acteur joue un rôle en vedette et les questions de personne y dominent la marche des idées et des événements.

Sous le règne de Kalakaua tous les hommes de quelque importance résidant aux Iles ont participé, directement ou indirectement, à la marche des affaires publiques; ils ont pesé sur la politique gouvernementale de toute la force de leur influence et sont encore pour la plupart disposés à défendre leur théorie et leurs actes.

Parler des faits, en détail, serait plaider une cause et soulever une polémique ; il est donc nécessaire de traiter le sujet à côté, de regarder les plus petites choses, pour y chercher timidement la philosophie d'une situation curieuse, d'un état bizarre, compliqué de la plus profonde incertitude d'avenir.

Kalakaua et son temps ont été le trait d'union nécessaire entre un passé océanien, sa vieille histoire, ses longues légendes, ses siècles de sommeil et un présent ultra moderne avec ses exigences de vie, l'évolution rapide de ses idées, et les perfectionnements de tous ordres inventés par le grand peuple des États-Unis. Dans la construction du royaume hawaïen, tout a marché si vite qu'un mélange entre le présent et le passé n'a pas eu le temps de se former. Peu à peu les vieux matériaux s'absorberont dans les nouveaux, mais sous le règne de Kalakaua le moderne se superpose à l'ancien, sans le détruire, formant un assemblage de parties canaques et de parties européennes ; et le Souverain est le modèle le plus parfait de son époque : le type au double

caractère, — l'arbre greffé avant son premier fruit.

Le Roi élu était incontestablement supérieur à la grande majorité des indigènes. Grand, fort, très digne, d'un esprit ouvert et cultivé, il avait reçu une instruction assez complète, avait été avocat, directeur des postes et s'était mêlé à la vie nouvelle qui envahissait les Iles. Il lisait beaucoup, était très versé dans l'histoire ancienne de son royaume; Canaque par sentiment, il avait adopté les habitudes et beaucoup des idées étrangères. On lui a bien reproché un reste de superstition, un penchant trop prononcé pour les plaisirs défendus, une ambition peu proportionnée avec son trône, mais si on pense aux influences d'atavisme, à cette longue descendance dont il était le premier civilisé, on est tenté de le considérer comme un homme remarquable.

Porté au trône par le parti étranger, Kalakaua s'empressa de renouer les négociations commerciales avec les États-Unis abandonnées par son prédécesseur. Il se rendit lui-même en Amérique pour hâter la solution, et, en 1876 (15 août), fut signé, entre les gouvernements d'Honolulu et de

Washington, un traité de réciprocité contenant comme principales clauses: des réductions de droits de douane pour les objets de fabrication américaine importés en Hawaï, la cession temporaire de « Pearl Harbor » aux États-Unis et l'entrée en franchise sur le territoire de l'Union des sucres hawaïens.

Ce fut pour les Iles l'époque brillante. Le traité donna une impulsion nouvelle au commerce et à l'industrie locale, les planteurs firent des profits énormes, tous ceux qui étaient dans les affaires réussirent au delà de leurs espérances ; le bénéfice du travail était gros, facile, une fièvre d'activité s'empara de tous les résidents étrangers, et le mouvement moderne, avec ses principes démocratiques et sociaux, s'imposa avec une telle violence qu'il fit naître dans l'entourage du Souverain des désirs de réaction. Kalakaua se voyait débordé, il eut des velléités de résistance et crut de bonne politique de relever par des dehors brillants et pompeux le prestige royal qui allait s'affaiblissant. Il construisit un superbe palais moderne, qui coûta deux millions, et entreprit un voyage autour du monde. Il fut reçu avec honneur par toutes les cours où

on apprécia ses manières distinguées, son affabilité, sa largeur d'esprit; à son retour, il résolut de donner à son peuple une grande leçon de choses, et fit procéder avec toute la solennité possible à son couronnement.

Le 12 février 1883 eut lieu la cérémonie suivie de réjouissance et de fêtes; plusieurs pays étrangers, y compris la France, s'y firent représenter et envoyèrent pour la circonstance en rade d'Honolulu des bâtiments de guerre. — Jamais on n'a vu pareil spectacle en Hawaï, les jardins du palais sont transformés en une sorte de cirque où s'étagent des gradins ouverts au peuple, plus de 5,000 personnes sont présentes, les membres du corps diplomatique étranger, les états-majors des bâtiments de guerre, les hauts fonctionnaires du royaume, toutes les sociétés de tous genres y figurent à leurs rangs. Au centre est un pavillon, peint, doré, couvert d'écussons, d'oriflammes et de drapeaux, c'est là que se rend le cortège royal venant du Palais. En tête marche le Roi revêtu d'un superbe uniforme

blanc de feld-maréchal autrichien ; la Reine, en robe décolletée de satin blanc broché d'or, est constellée de pierreries, la traîne de son manteau de cour est portée par un page. Derrière la famille royale, le chancelier du Royaume, les ministres, le chambellan, les aides de camp et des dignitaires de la cour portant des coussins où sont étalés les décorations envoyées au Roi par les Gouverments étrangers, le sceptre, la main de justice, l'épée et les couronnes. Au milieu de tous ces insignes des royautés d'une autre partie du monde, figurent le casque de Kamehameha et son manteau de plumes, seuls représentants de la tradition indigène. Un chœur entonne, sur un air d'hymne protestant, des chants composés pour la circonstance, un clergyman anglais récite une prière. Puis au bruit du canon et du chant national, joué par plusieurs musiques, les couronnes passent de main en main et arrivent au Roi qui lui-même en place une sur sa tête et une autre sur la tête de la Reine. — Et la fête dure plusieurs jours : grand dîner au Palais, réception, bal, festin populaire, inauguration de la statue de Kamehameha I, et nombre de discours en canaque et

en anglais, célébrant la gloire du passé et la grandeur du présent.

Ces exagérations d'un luxe tout moderne, compliqué d'une étiquette minutieuse à laquelle avait présidé le Roi lui-même, ne furent pas un très heureux effet. Les indigènes ne retrouvaient pas dans ces cérémonies les fêtes du passé, celles qu'ils avaient entendu raconter dans leur enfance, et les étrangers ne voyaient sous cet appareil royal qu'une opposition à leurs rêves, à leurs projets de subordonner tout en Hawaï à la question commerciale. A partir du couronnement, le Roi entra en une lutte sourde avec ses grands électeurs. Il avait, à l'origine, fait tous ses efforts pour moderniser le pays, il en fut la première victime. La prospérité générale, les salaires élevés, les entreprises et le mouvement d'affaires créé par l'affluence des capitaux avaient attiré en Hawaï un grand nombre d'étrangers de toutes nationalités, mais surtout Américains; ils formèrent une armée de mécontents prêts à se soulever contre un régime aussi contraire à leur esprit démocratique et à leurs idées égali-

taires. Le Roi, dont le gouvernement était parfois un peu nerveux, fut mal conseillé, il voulut imposer aux chambres des dépenses exagérées, des projets de banque d'État, d'emprunt et autres, dangereux pour les intérêts du plus grand nombre et la prospérité du commerce presque entièrement aux mains des étrangers. Le mécontentement fut général dans le monde des affaires, et au mois de juillet 1887 éclata une révolution, dirigée par ceux-là même qui avaient fait monter Kalakaua sur le trône. Le mouvement fut heureusement pacifique ; sous la pression populaire le Roi fut obligé de céder, il renvoya son cabinet, le remplaça par les chefs du mouvement et accepta la constitution imposée le réduisant au rôle du monarque moderne selon la formule, qui règne et ne gouverne pas.

Quel joli sujet d'étude pour un de nos subtiles psychologues, cet état d'âme du Roi résigné. Avoir eu la vision d'une popularité conduisant au trône, avoir constaté le développement de richesse et de force de son pays, avoir été nourri des récits de l'ancien Hawaï, de ses chefs et de ses rois, avoir rêvé ce qu'avait rêvé avant lui le « Grand Kamehameha », une union de tous les

archipels de la Polynésie et le titre d'Empereur du Pacifique, et être obligé d'abdiquer ses prérogatives devant une centaine d'hommes en redingote, constitués en « ligue de réforme » et armés d'un papier !...

Malgré tout Kalakaua donna le plus bel exemple de dévouement qu'un souverain puisse donner à son peuple, il fut sincère, comprit l'impossibilité d'enrayer le mouvement, l'intérêt général en jeu, et se soumit de bonne grâce ; puis, s'identifiant immédiatement à une situation nouvelle, si pénible pour lui cependant, il devint le plus parfait des rois constitutionnels. — Il ouvrait les Chambres, et lisait les discours du trône ; il recevait en audience solennelle les représentants étrangers, présidait toutes les cérémonies, les poses de première pierre, les distributions de prix ; il allait à l'église, au théâtre et aux courses ; il ouvrait aimablement ses salons aux officiers de marine étrangers de passage ; connaissait son Gotha par le détail, et envoyait régulièrement des lettres autographes à ses cousins les autres souverains du monde, à l'occasion des naissances et des morts ; il dépensait large-

ment ses revenus, et même au delà, pour exercer une hospitalité royale, accueillir les étrangers, donner des fêtes au Palais et entretenir un peuple d'officieux. Quant aux affaires de l'État, il en laissa le soin aux chambres et à ses ministres. Il eut en un mot le grand mérite de se conformer à ses engagements, bien qu'ils lui eussent été imposés.

Cette constitution de 1887, faite un peu à la hâte par une collectivité anonyme, est une œuvre remarquable et contient de sages prescriptions qui pourraient être utilement adoptées par de plus grands et plus anciens pays. En se plaçant au point de vue du moderne progrès, à bien considérer l'état politique créé sous Kalakaua, on constate que la machine gouvernementale est parfaitement établie et fonctionne à merveille.

Je comprends cette boutade d'un Français de passage en Hawaï. « Quand on pense, me disait-« il, qu'à l'époque où nous inventions en France « le système parlementaire on était encore ici à « l'état sauvage et qu'aujourd'hui Honolulu est « en avance sur Paris, on se demande si le ni-« hilisme n'a pas du bon ».

La constitution hawaïenne, comme celle des États-Unis, est un document simple, clair et complet en 82 articles. Le premier déclare que Dieu a créé tous les hommes avec un certain nombre de droits inaliénables, parmi lesquels sont : la vie, la liberté, le droit d'acquérir, de posséder, de protéger son bien, de chercher et d'obtenir la sécurité et le bonheur. L'article II ajoute : tous les hommes sont libres de rendre leurs devoirs à Dieu, selon leur conscience.

Il est certain que ces affirmations solennelles — celle du droit de propriété, par exemple, — ne contiennent pas une vérité sans conteste, au moins pour un petit nombre d'écoles philosophiques modernes, mais elles ont l'avantage de poser une base solide et pratique sur laquelle peut s'élever une société bien ordonnée.

Tous les résidents du Royaume ont la liberté pleine et entière de parler, d'écrire et de publier leurs idées, à la condition de supporter les conséquences, prévues par la loi, que pourrait entraîner l'abus de cette liberté. Suivent l'énumération des droits du citoyen et, comme correctif, l'organisation judiciaire. Elle est calquée sur le

système anglo-américain, comporte, en matière civile, des délais, des complications et des frais exagérés, mais repose, en matière criminelle, sur le jury et un principe parfaitement juste et équitable : tout prévenu est considéré comme innocent, il n'a pas à se défendre, c'est l'accusation qui doit prouver sa culpabilité par témoins. — Au sommet des institutions, existe une « cour suprême », possédant des attributions à la fois judiciaires et politiques ; les conseillers sont inamovibles, leur nomination est entourée de toutes les garanties ; ils jugent en dernier ressort, donnent sur leur demande des conseils au Souverain, au gouvernement et aux chambres et sont chargés, le cas échéant, de décider de la validité des lois, selon qu'elles sont conformes, ou non, aux principes établis par la constitution.

Les chambres se composent de 24 nobles élus au suffrage restreint[1] et de 24 représentants

1. Pour être élu noble, il faut avoir 25 ans, 3 ans de résidence et posséder dans le pays un capital de 15,000 francs ou un revenu annuel de 3,000 francs. — Pour être électeur, il faut être âgé de 20 ans, savoir lire et posséder les mêmes conditions de résidence et de fortune.

élus au suffrage universel. Ils se réunissent une seule fois tous les deux ans en une même assemblée et sont chargés de voter le budget biennal et de discuter les projets de loi dus à l'initiative du gouvernement ou d'un membre. La procédure parlementaire est à peu près celle adoptée partout, mais la loi une fois votée est soumise à la signature du souverain qui possède le droit de « *veto* suspensif » et de renvoyer aux chambres les actes législatifs avec ses observations. Dans ce cas il y a lieu à une nouvelle discussion et la loi ne devient définitive qu'après avoir réuni une majorité des deux tiers.

En matière politique la constitution hawaïenne a créé une idée assez nouvelle de la responsabilité ministérielle (Art. 41).

Le Roi nomme trois ministres et l'« Attorney Général » (procureur général et ministre de la justice) qui forment le cabinet et restent aux affaires aussi longtemps que les chambres n'ont pas déclaré, par un vote spécial et d'une forme solennelle : « leur manque de confiance dans le gouvernement ». Les ministres sont alors obligés de se retirer et le Roi de leur désigner des successeurs. Le gouvernement battu dans une pro-

position de loi, ou mis en minorité dans une discussion générale, n'a jamais à poser la question de cabinet. Il joue le rôle du directeur d'une compagnie, discutant avec son conseil d'administration, mais obligé de se soumettre à ses ordres... jusqu'au jour où il est mis à la porte.

Des lois spéciales sont venues renforcer et compléter la constitution : une loi électorale, organisant un système de vote connu sous le nom « d'Australian balott », me paraît la perfection du genre[1] ; et une disposition très judicieuse, servant de remède contre la corruption parlementaire, interdit aux Nobles et aux Représentants de remplir une fonction publique, pendant la durée de leur mandat, même dans le cas où ils viendraient à s'en démettre. — Et cette constitution de 1887 n'est pas lettre morte, je l'ai vue scrupuleusement appliquée pendant plus de trois ans, par tous : souverain, gouvernement, haute cour de justice,

1. Dans la salle du vote, le président remet à l'électeur une liste imprimée des candidats. L'électeur entre immédiatement dans une sorte de cabine fermée où il doit marquer d'une croix ses candidats ; à sa sortie, il dépose cette liste dans l'urne.

chambres, supportant sans faiblir une tentative de révolution et un changement de règne.

Il n'existe pas, en Hawaï, de « carrière administrative », l'État choisit son personnel parmi les hommes compétents, sans prendre vis-à-vis d'eux aucun engagement quant à la durée de leur service. Selon le système anglais et américain, les fonctionnaires sont peu nombreux, presque tous directement responsables de leur travail vis-à-vis du Ministre... et aussi du public. Ils ont des appointements élevés : un juge à la cour, 25,000 francs par an; le juge de paix d'Honolulu, 15,000; un employé au ministère de l'Intérieur, 15,000; un maître d'école, de 6 à 8 mille francs; et le gardien de l'entrepôt de pétrole, 5,000 fr.

Kalakaua intime était, avant tout, l'homme aimable, désireux de plaire à ceux qui l'approchaient et sachant, sans rien perdre de sa dignité, se montrer gracieux aussi bien avec les étrangers qu'avec ses sujets. En dehors du Pa-

lais, où il avait son domicile officiel, il possédait plusieurs habitations : une sur la grande Ile, à Kailua (Ile d'Hawaï), le séjour préféré de Kamehameha I ; une autre aux environs de la capitale, près de la mer ; dans le port, un chalet construit sur pilotis, dont le Souverain avait fait un club pour ses amis ; enfin dans un coin retiré d'Honolulu, une maison où résidait presque toujours la Reine. C'est là, où quelques privilégiés seuls étaient admis, qu'il fallait voir Kalakaua pour le trouver vraiment lui-même.

Au fond d'un jardin assez mal entretenu, où la flore des tropiques pousse à toute sève en toute liberté, plusieurs chalets de bois ; dans l'un d'eux une grande pièce avec un établi, une petite forge, des instruments de toutes sortes, c'est l'atelier où le Roi travaille à ses inventions. Il pense avoir trouvé un perfectionnement pour l'éclairage électrique, confectionne des reliefs géographiques et entreprend cent choses, qu'il ne termine jamais, reconnaissant lui-même, en riant, qu'il est plutôt fait pour concevoir que pour exécuter. Au premier étage, sous une très large véranda, enveloppée de vignes vierges, le coin favori où il passe les heures chaudes, étendu à

l'ombre de palmiers géants. C'est là où il cause le plus volontiers.

Un jour, il me rappelait les souvenirs de son voyage autour du monde, sa période de gloire, les réceptions fastueuses du Roi de Siam, du Rajah de Johore, du Khédive d'Égypte, le luxe déployé devant lui avait frappé le côté canaque, le côté enfant de son caractère ; puis ses pérégrinations en Europe et aux États-Unis où partout il avait su bien voir et fait des remarques très justes. En Angleterre, les grands seigneurs et leurs châteaux, leur large existence, et par-dessus tout, le confortable solide et l'étiquette minutieuse de la Cour lui avaient beaucoup plu ; à Londres, il avait fait faire le mobilier de son palais, les livrées de sa maison et avait pris les règlements relatifs aux préséances et aux usages de cour. En Autriche et en Allemagne, il avait surtout admiré la partie militaire, les défilés et les manœuvres de troupe, les brillants uniformes et les casques à pointe qu'il avait adoptés pour sa garde, il avait visité les forts, les arsenaux et trouvé là à satisfaire ses goûts d'homme de guerre, comme il prétendait l'être.

Il lui arriva même à l'usine Krupp une aven-

ture assez curieuse. Comme il admirait de petits canons, très perfectionnés, on lui demanda s'il ne serait pas désireux d'en avoir ; habitué aux largesses de son pays, Kalakaua crut à un cadeau et répondit : « Mais oui, avec le plus grand plaisir. » Il choisit divers modèles et leurs accessoires et à son retour dans sa capitale, trouva le tout arrivé en parfait état, mais, hélas, aussi la facture et largement faite, comme pour un Roi... Kalakaua depuis ce jour a perdu ses illusions sur la générosité allemande.

En Italie, en Espagne, en Portugal, en France, dans les pays latins, le Roi s'était trouvé beaucoup plus à l'aise, plus chez lui; il avait, comme tous les étrangers, admiré Paris et pensé que rien au monde n'était plus beau. De fait, il aimait beaucoup notre pays et avait à ce sujet toute une théorie impliquant un véritable esprit d'observation.

Le Canaque, disait-il, a certainement beaucoup plus d'analogie avec le Latin qu'avec l'Anglo-Saxon. Au physique d'abord, les yeux sont noirs et brillants, le teint mat, les mouvements souples et gracieux, et chez la femme les os petits, les attaches fines. Au moral, la ressemblance est

plus grande encore : un penchant très prononcé pour le plaisir, la flânerie, les bijoux, les couleurs voyantes, la poésie, la musique, la danse, le spectacle ; le Canaque, comme le Latin, se contente du peu qu'il a, sans vouloir se donner du mal pour avoir plus ; avec cela il est fier, belliqueux et, quand les circonstances l'exigent, il témoigne, pour un moment, une grande vigueur, une indomptable énergie. — Et pour faire montre de ses auteurs, le Roi ajoutait gracieusement :

« Si je n'étais né Canaque, j'aurais voulu « naître Français, car c'est vous qui dans le « passé possédez le plus de gloire. De vous « d'ailleurs, je tiens mon nom. Je suis né au « moment où votre pays et le mien étaient en « désaccord et pour cette raison on m'appela « Kalakaua, ce mot en notre langue veut dire : « jour de guerre ».

Et comme le Roi restait silencieux, j'interrogeai :

— Votre Majesté ne me parle pas de son passage aux États-Unis... quelle a été son impression ?...

Kalakaua parut refléchir un moment.

— J'ai peur de blesser votre amour-propre d'Européen, dit le Roi... Un pays dont la traversée est de 7 jours en train express, qui s'appuie sur deux océans, où chaque citoyen a sa valeur, où la richesse est sans limite, c'est un géant avec lequel les grands comme les petits doivent compter... Vous et moi, continua le Roi avec un triste sourire, nous sommes le passé,... lui c'est l'avenir.

Ces observations sont peut-être banales, tout le monde a pu les faire ; mais je n'ai pas cru devoir résister au désir de rapporter, presque textuellement, cette conversation, pour répondre aux journaux qui, si injustement, ont représenté le dernier Roi d'Hawaï sous des couleurs peu flatteuses.

Hier j'ai assisté, dans une salle du Palais, à la réunion annuelle d'une société indigène portant un nom canaque, ayant des prétentions historiques et scientifiques, et un but nuageux, quelque chose comme une vente maçonnique. C'est une reconstitution du passé, les assises que

tenaient autrefois, à époques fixes, les prêtres et les sorciers. Une centaine d'hommes et de femmes habillés de blanc, avec une petite pèlerine jaune, arrivent en bon ordre sur deux rangs, les hommes portent un bâton à la main ; en tête le Président, Kalakaua, revêtu du même costume, mais se distinguant par un superbe chapeau blanc, à haute forme. Ils passent sous une arche en bois, élevée pour la circonstance au milieu de la pièce, et vont s'asseoir, en grand silence, comme dans une église.

Un moment après, une femme se lève : c'est, paraît-il, le trésorier de la société, elle lit un compte rendu financier ; puis, plusieurs Canaques prennent la parole et, si j'en crois les explications qui me sont données, parlent du mouvement de la terre, des astres, de certains phénomènes célestes. Les sociétaires paraissent prendre à la chose un intérêt médiocre. Lorsque les orateurs sont épuisés, le Roi-Président engage tous à être exacts aux réunions, à préparer des communications scientifiques en aussi grand nombre que possible, puis, sur un signe, les sociétaires se mettent en mouvement. — Les hommes placés sur deux rangs, de l'arche à la porte de la salle,

forment avec leurs bâtons entrecroisés comme une voûte, sous laquelle défilent le Président et toutes les femmes ; puis, deux à deux, en commençant par les plus rapprochés de l'arche, ils passent et vont former à leur tour la voûte sous laquelle passent leurs confrères. — Je me souviens avoir fait autrefois le même exercice sous la forme d'une figure de cotillon. Tout ce monde est grave, sérieux... peut-être est-ce une tradition religieuse.

Et ce matin changement de programme,... c'est l'ouverture du Parlement. La salle des séances, au rez-de-chaussée du Palais du gouvernement, est un vaste quadrilatère ; au fond, sur une estrade, le trône où se placent le Roi, en tenue de soirée, portant le grand cordon de ses ordres, et la Reine, en robe décolletée, entourés de leurs maisons civiles et militaires. Les souverains ont en face d'eux les nobles et les représentants, très corrects, en habit noir et cravate blanche ; à droite, les hauts dignitaires du royaume, à gauche, le corps diplomatique et consulaire étranger. Au fond de la salle, la foule s'écrase. L'évêque anglican dit une prière. Le

Roi déclare alors la session du parlement ouverte, et tenant à la main un grand carton de velours bleu, orné des armes du royaume, il lit d'une voix grave le discours du trône, d'abord en canaque, puis en anglais. C'est rédigé avec soin, précis, ne soulève aucune question politique, mais dit un mot de toutes les grosses affaires. J'examine les physionomies; autour de moi, je crois reconnaître, parmi les représentants, plusieurs acteurs de la veille, mais cette fois ils paraissent convaincus, ce n'est plus de la poésie rétrospective, l'intérêt commun est en jeu et sur ces faces bronzées aux yeux intelligents, on peut lire l'importance attachée aux fonctions de législateur. L'ensemble est bien dans la note voulue, à la fois très hawaïenne, très digne et très moderne. — Le Roi et la Reine quittent la salle, suivis de toute la cour et lorsque leurs Majestés montent dans leurs équipages de gala, pour rentrer au Palais, la garde, en grande tenue, présente les armes et la musique joue l'hymne national.

Demain il y aura séance ordinaire.

Les membres de l'Assemblée, à peu près en nombre égal indigènes et blancs, assis derrière

de petits bureaux forment un demi-cercle. Ils parlent debout de leurs places, s'adressant au Président, selon l'usage anglais. Tout est très calme, il y a peu de monde dans la partie réservée au public. Un interprète traduit en anglais les discours canaques, et en canaque, les discours anglais. Les Indigènes parlent longuement, se répètent et se servent du langage imagé cher à nos orateurs de 1830. On discute surtout des questions d'affaires et généralement d'une façon très courtoise. C'est un peu l'aspect d'une séance calme d'un conseil général. — Les passions sont-elles moins vives ou les sujets moins irritants?... Je n'ai vu en Europe que les chambres néerlandaises dont la tenue puisse se comparer à celle des chambres hawaïennes.

VI.

MORT DE KALAKAUA.

L'arrivée du « Charleston ». — Transport des dépouilles royales au Palais. — Iolani Palace. — La veillée du mort. — Les funérailles. — La nouvelle Reine et la Princesse héritière. — Hookupu. — Kalakaua et Rochefort.

Honolulu, 29 janvier 1891.

De grand matin je suis informé, par le téléphone, que le « Charleston » est en vue. C'est le bâtiment de guerre américain sur lequel le Roi a été faire un voyage en Californie. Je m'habille à la hâte, je ne veux perdre aucun détail de la réception qu'on prépare, depuis plusieurs semaines. On a chauffé l'enthousiasme de la population, érigé des arcs de triomphe; enfin, pour que ce charmant royaume n'ait rien à envier aux grands états du vieux Continent, on a même raconté que des Hawaïens mécontents se préparaient à jeter des bombes sur le passage du cor-

tége, et j'ai pris mes dispositions pour avoir la photographie du premier anarchiste canaque.

A 7 heures, second appel du téléphone. Cette fois c'est le coup de théâtre : « Le Charleston » porte le pavillon hawaïen en berne..... Pas de doute : Kalakaua est mort, et immédiatement me vint à l'esprit la soirée de la veille.

J'étais dans la montagne et nous causions du prochain retour du Roi, les jeunes filles racontaient les robes qu'elles avaient toutes prêtes pour le bal du Palais, quand une vieille femme assisse par terre, sur une natte, se mit à parler canaque, ou sembla troublé. Je demandai des explications, on me répondit, à voix hésitante, que le retour de Sa Majesté n'était pas certain : le volcan « le Kilauea » était devenu très actif, et des bancs de poissons rouges avaient envahi le port, signes précurseurs de la mort d'un grand chef. Et j'avais ri de cette superstition.

Je descends « Fort Street » la rue commerçante qui mène à la mer, déjà on ferme les boutiques, on tend des draperies noires, jamais je n'ai vu à Honolulu une pareille foule. La nouvelle s'est répandue en un instant et on a cessé tout travail,

les Canaques, les Chinois, les Japonais, les blancs se dirigent vers le port. Il y a répandu un véritable deuil, on parle bas, les figures sont tristes, et le soleil, qui toujours en ce pays règne en maître, se cache; il pleut du brouillard. J'arrive sur le quai au moment où le « Charleston » entre dans la passe. C'est un superbe croiseur en acier tout neuf qui porte le pavillon amiral. On a mis le bâtiment en deuil : l'étendard hawaïen est à mi-mât, les vergues en antenne, les cordages enveloppés de crêpe et la dunette tendue de noir.

Le Roi était parti le 25 novembre dernier, sur ce même « Charleston ». Je me souviens, il semblait tout ému lorsqu'il me donna une poignée de mains sur l'embarcadère. L'impression générale était d'ailleurs triste, beaucoup d'indigènes avaient les larmes aux yeux; ces voyages ne réussissent pas aux souverains d'Hawaï. Puis nous apprîmes qu'il avait été reçu à San-Franscisco avec enthousiasme; l'Amérique, ce pays démocratique, était fier de posséder un Roi, le seul Roi qu'elle ait jamais vu sur son territoire; et, chose curieuse, ce n'était pas tant le gouverne-

ment, obligé aux courtoisies internationales, mais le peuple lui-même qui lui faisait fête. Kalakaua avait été invité par toutes les associations, tous les cercles, tous les théâtres, tous les entrepreneurs de plaisirs publics, qui ne manquaient jamais d'annoncer sur leurs affiches la présence du souverain des îles Hawaï. Puis la Californie du Sud avait voulu sa part de cette « great attraction », de cette monumentale réclame, et un milliardaire avait mis son train spécial à la disposition de Sa Majesté. Partout, sur la route, des comités s'étaient formés et le voyage royal avait fourni à la légion des reporters qui le suivaient des colonnes de copie pour tous les journaux du Nouveau-Monde. Kalakaua était un haut dignitaire de la Franc-Maçonnerie et tous ses frères maçons lui faisaient cortége criant « Vive le Roi ».

Malheureusement les banquets étaient trop nombreux, le champagne trop sec, la température trop froide et Kalakaua, auquel il manquait le soleil et les longs repos du hamac, tomba malade. Il voulut résister et continuer quelques jours encore són existence de bête curieuse. Le 16 janvier il fut obligé de s'aliter, une ancienne maladie de reins était tout à coup entrée dans une

période mortelle, et cinq jours après, il rendait le dernier soupir, dans une chambre du « Palace Hotel » de San Franscisco, entouré des Hawaïens résidant en Californie. On fit au Roi de belles funérailles, le 21 janvier, et, le même jour, l'amiral Brown recevait du Président des États-Unis l'ordre de rapporter le corps du Roi dans ses États.

J'admire comme tout se passe bien et correctement dans ce minuscule royaume ; c'est une réduction au centième d'un état parfaitement organisé. Le premier moment de stupeur passé, on a agi : le cabinet a convoqué, pour midi, le conseil privé, qui a proclamé la nouvelle Reine, puis s'est transporté auprès de la princesse régente, sœur du Roi, pour lui notifier son avènement au trône, sous le nom de Liliuokalani. La Reine a prié les ministres de conserver leur portefeuille jusqu'après les funérailles.

A une heure, le marshal du Royaume, « le préfet de police, » faisant fonction de héraut, est allé, à cheval, entouré d'une nombreuse et brillante escorte et précédé de trompettes, devant le palais du Gouvernement, puis devant les légations de

France, des Etats-Unis, de Portugal, d'Angleterre et du Japon, lire une proclamation annonçant l'accession de la nouvelle Reine au trône d'Hawaï.

Dans les rues, on vend des journaux de San-Francisco racontant les derniers moments du Roi, et une édition spéciale d'un journal du soir d'Honolulu, qui donne le compte rendu du voyage, préparé à bord par un reporter..... amené par l'Amiral!!

On dit que le corps du roi sera transporté au Palais à 5 heures. Je me promène à travers la ville pour recueillir les impressions. Les regrets exprimés sont réels ; les Canaques ont toujours au fond du cœur respect et affection pour leur souverain, et les étrangers ne pensent plus qu'aux qualités du défunt; il était très moderne, libéral, généreux, avait la main largement ouverte, accueillait aimablement tout le monde au palais; puis on a des craintes pour l'avenir, la nouvelle Reine passe pour avoir des amis dans le vieux parti indigène, elle n'a pas d'enfants, mais seulement une jeune nièce, composant à elle seule toute la descendance royale.

Vers 4 heures, la foule se porte vers la mer,

couverte d'embarcations amenant à terre les équipages des deux bâtiments de guerre américains, « Le Charleston » et « Le Mohican », et de l'anglais « Le Nymph ». Une large chaloupe tendue de noir sert de corbillard. Les étrangers dominent, les indigènes sont groupés autour du palais. On forme le cortége qui accompagne le cercueil royal. En tête, la musique de l'Amiral, jouant une marche funèbre, et les équipages américains et anglais qui précèdent un corbillard tout en glaces et couvert de dorures, traîné par quatre chevaux noirs, puis viennent les Ministres du Roi, l'agent diplomatique des Etats-Unis, l'Amiral et son état-major.

Le convoi funèbre traverse le quartier commerçant, les boutiques sont fermées, les étages supérieurs, comme les trottoirs, sont encombrés de curieux. Lorsqu'on arrive sur la place du Palais, le spectacle est véritablement imposant. Des masses de Canaques criant et gémissant, la musique du Roi, sa garde, sa maison sont rangées sur le terre-plein, devant le grand escalier décoré de torches et de tentures de deuil, sous la véranda du premier étage est la Reine Kapiolani, entourée de ses femmes.

A ce moment, sur le brouillard qui couvre la montagne, faisant fond de tableau, s'élève un superbe arc-en-ciel, réellement extraordinaire de netteté et d'éclat, qui vient encadrer le Palais, pour disparaître lorsque le cercueil passe la porte.— Le même fait se serait produit à tous les enterrements des grands chefs. Impossible de vérifier l'authenticité de la légende, mais je comprends très bien que la coïncidence bizarre d'aujourd'hui fasse une grande impression sur les indigènes superstitieux, et je ne serais pas surpris si cet arc-en-ciel reculait, d'au moins une génération, le triomphe des esprits forts.

30 janvier.

La soirée d'hier et la nuit ont été calmes. Heureux pays : un chef d'État succède à un autre sans la moindre protestation !... La vraie douleur de tout un peuple pour son souverain mort est un spectacle grandiose, qui étonne un Français toujours un peu sceptique, mais l'impressionne aussi, c'est pour lui l'histoire du passé.

Aujourd'hui, le Palais appartient au peuple,

admis à défiler devant les dépouilles royales, exposées dans la salle du trône. J'ai passé là une partie de ma journée, pour ne perdre aucun détail et pour faire causer quelques vieux descendants des anciens chefs qui ont assisté aux funérailles de plusieurs Kamehameha et savent les coutumes du vieil Hawaï.

Dans ce passé déjà lointain, la mort d'un grand chef était le plus gros des événements; pendant dix jours on considérait le district tout entier comme souillé et l'héritier devait s'éloigner. Les sorciers entreprenaient de venger celui qui avait été certainement victime de quelque esprit malfaisant, et faisaient des sacrifices humains pour que le grand chef pût entrer dans l'autre monde avec une suite digne de son rang.....

Iolani palace, — le Palais de l'oiseau du ciel, — un grand bâtiment carré, en pierre et corail, se compose d'un très haut soubassement et de deux étages, dont les ouvertures donnent sur des vérandas circulaires. Le monument est isolé au milieu de vastes pelouses, presque nues, qu'une ancienne superstition (on

retrouve la superstition partout ici) ne permet pas de garnir d'arbres. C'est une construction moderne, terminée il y a quelques années seulement. L'impression est celle que donnerait un énorme casino tout neuf, bâti au milieu d'un parc nouvellement planté.

On arrive par une large allée couverte de sable noir, de la lave écrasée, l'escalier est gardé par des soldats; à la porte d'entrée deux Canaques, vêtus de noir, les épaules recouvertes de petites pèlerines faites de plumes jaunes, tiennent à la main un gigantesque kahili.

Le kahili, l'insigne de la royauté, se compose d'un bâton de deux ou trois mètres, généralement en bois précieux, portant un très gros plumet artistement monté, noir, blanc ou jaune. La noblesse en Hawaï est fière et respectée, il faut avoir le sang noble pour être porteur de kahili. J'examine les Canaques qui sont de chaque côté de la porte, ce sont de beaux spécimens, très bronzés, malheureusement ils sont habillés de redingotes et de pantalons noirs d'une coupe très passée et coiffés de tuyaux de poêle, véritables accessoires de théâtre.

Le hall est vaste et élevé, au fond un escalier

du même modèle que celui de notre Opéra, les murs sont décorés des portraits des anciens Rois, — je ne fais pas mes compliments aux artistes, — dans des niches plusieurs vases de Sèvres, des cadeaux envoyés par la France.

Le premier salon, tout bleu, avec mobilier moderne venu de Londres, est le musée des souverains étrangers, de ceux qui appelaient le roi défunt mon cousin. Je remarque un immense portrait de Louis-Philippe, et, devant, un buste en marbre blanc de l'impératrice Eugénie. Près de chaque porte se tient un valet de pied canaque très correct, en culotte courte et livrée à l'instar des gens de la Reine d'Angleterre.

Le palais est rempli d'indigènes, surtout de femmes, toutes enveloppées de « l'holoku », la robe nationale, racontant à voix lamentable leurs regrets. Je me fais traduire ces gémissements :

Mon Dieu comme il était beau ! !
Comme je l'aimais ! !
Il est mort mon grand chef,
Le Roi venu de la grande Ile ! !
Celui dont les ancêtres étaient amis de Pelé,
La déesse du feu ! !
Quel malheur pour nous tous ! !

Ici chacun fait office du pleureur antique et par ce concert de lamentations sur un ton désespéré, les Canaques s'excitent les uns les autres à la douleur.

Jusqu'à présent, l'exposition du corps d'un Roi était d'un mois, on a décidé cette fois de la réduire à 15 jours. Tant que le soleil est sur l'horizon, on pleure; puis la nuit venue, on boit, on chante, on danse « la hula ». Le Palais fournit à tous des vêtements noirs, du Poï, la nourriture indigène, du café et aussi du gin. Bien avant dans la nuit, l'ivresse vient et la douleur prend parfois des formes macabres. J'ai vu ce matin des indigènes qui s'étaient défigurés, l'un s'était rasé tout un côté de la tête, l'autre une bande allant d'une oreille à l'autre, un troisième s'était arraché des dents de devant.

Les Canaques sont maintenant très civilisés, mais les vieilles traditions ne sont pas encore entièrement perdues, et lorsqu'ils se réunissent nombreux dans quelque circonstance particulière comme celle d'aujourd'hui, sans se laisser aller aux orgies sanguinaires, à cet état de frénésie

qui a tant frappé l'imagination des premiers navigateurs, ils font revivre les coutumes du passé, mélangées à des habitudes de civilisation très modernes ; cela forme un composé, une opposition de couleurs extrêmement curieux.

A la suite d'un groupe, j'entre dans la salle du trône. L'impression du casino me revient à l'esprit ; c'est le grand salon de danse dans toute sa banalité, au fond le trône, une estrade avec deux fauteuils. C'est nu, froid, peu riche, a manque de couleurs et de tentures.

Entre chaque fenêtre, un médaillon contenant es décorations envoyées à Kalakaua par tous les pays du monde, un d'eux est vide, il était destiné à l'insigne de la Légion d'honneur, que la République française devait donner au Roi d'Hawaï.

Au centre, une sorte de grande table, drapée de velours noir, sur laquelle repose le cercueil. Aux pieds, le manteau royal, la couronne et le sceptre. Le corps embaumé à San-Francisco est visible à travers un épais cristal, la figure est belle, un peu maigrie.

Formant un large carré autour du catafalque, une vingtaine de Canaques portent des kahilis ;

sur des fauteuils, les ministres reconnaissables à un large ruban bleu passé en sautoir, les membres de la famille royale et la Reine veuve, qui par instant se lève, puis se penche sur le cercueil, près de la tête du Roi, et pousse de longs gémissements et des lamentations semblables à celles des autres femmes. Partout une profusion énorme de fleurs, les bijoux du pays. Dans les coins de la salle, les juges, les hauts dignitaires du royaume, les membres du corps diplomatique étranger en uniforme. L'ensemble est très deuil et très hawaïen. Le défilé du public ne s'arrête pas, tous les habitants d'Honolulu passent ici aujourd'hui, dans la semaine viendront les indigènes des autres îles, toujours nombreux aux funérailles des Rois.

Un vieux résident me fait remarquer le manteau royal: un travail extrêmement curieux et d'une grande valeur. Il est fait avec des centaines de mille de toutes petites plumes jaunes, provenant d'un oiseau très rare, l'Oo, qui a une seule plume jaune à chaque aile. On peut penser quel temps et quelle patience il a fallu pour fabriquer cette merveille.

Ce soir, je suis retourné au Palais, il y a foule,

sous les vérandas des chœurs de jeunes filles et de jeunes gens chantent avec accompagnement de guitare les vieux airs hawaïens et d'autres improvisés pour la circonstance, les voix sont belles, on écoute silencieusement. La nouvelle reine a donné les ordres les plus sévères, et pendant deux semaines, la veillée du mort se fera la nuit avec autant de pompe et de dignité que le jour.

15 février. Funérailles du roi.

A 11 heures, dans la salle du trône, sont réunies les deux reines, entourées de leur état-major, les princes et tous les dignitaires de l'Etat, l'évêque anglican lit les prières des morts et une maîtrise protestante chante des psaumes. Au dehors le convoi se forme et commence à se mettre en mouvement. La foule sur le passage n'est pas très grande, toute la ville est dans le cortège, dont le défilé dure plusieurs heures; tous les corps constitués, l'armée, la police, les équipages des bâtiments de guerre étrangers, les pompiers, toutes les musiques, tous les clergés,

toutes les sociétés de tous genres, marchent par groupe, dans un ordre parfait, revêtus des uniformes et des costumes les plus extraordinaires.

La procession civile est une institution américaine ; à propos d'une élection, d'une fête, d'un anniversaire, d'un enterrement, on voit se promener dans les villes des États-Unis d'immenses cortèges de citoyens revêtus d'insignes, affichant ainsi publiquement leur opinion, leur joie, leur souvenir ou leur douleur. Aucune institution étrangère ne pouvait être adoptée avec plus d'enthousiasme par l'indigène, et les funérailles royales se sont transformées en une de ces cavalcades historiques qui dans nos provinces étaient autrefois de toutes les fêtes. Je remarque les chevaliers de Pythias, une société de secours mutuels constituée militairement, les membres portent un uniforme rouge avec casque et énormes plumets blancs, ils sont armés et marchent au pas sous la conduite du capitaine-président ; les francs-maçons groupés par loge, avec leur tablier blanc ; les compagnies chinoises en superbes costumes ; une société canaque de recherches historiques, composée surtout de vieilles femmes habillées de blanc et jaune. Tout ce monde est

grave, sérieux ; des commissaires à cheval, ressemblant à des officiers autrichiens, passent au galop, dirigeant l'ordre et la marche.

Derrière une rangée de porteurs de torches, le cheval du Roi tenu en main, le chambellan et des officiers portant des coussins chargés de décorations, le clergé officiant et enfin le corbillard. Il est drapé de velours et de crêpe, surmonté de la couronne royale, et traîné par cent jeunes gens canaques habillés de blanc et noir, ayant au milieu d'eux des jeunes filles chargées de couronnes et de motifs de fleurs. Le corbillard est entouré de 95 kahilis de toutes grandeurs, portés par des indigènes de marque. A la suite viennent les voitures de la cour, des ministres, du corps diplomatique étranger et des membres du Parlement. Lorsque le corps du Roi sort du Palais, les bâtiments de guerre et des batteries placées sur la montagne tirent de minute en minute des coups de canon, et toutes les cloches sonnent à la mort...

L'ensemble est curieux, bizarre, mais sans grandeur, manque d'unité et porte cette empreinte caractéristique des îles Hawaï, ou existent en très bonne intelligence, et côte à côte,

des hommes sans aucun trait commun, des choses sans rapport entre elles. J'aimais mieux la vraie douleur exprimée le premier jour par ces milliers de sujets se lamentant bruyamment selon la vieille formule. La cérémonie officielle n'est pas triste, elle est seulement froide, les associations d'étrangers, trop nombreuses, expriment trop de forces, on pourrait croire que la démocratie triomphante conduit à sa dernière demeure non la dépouille mortelle de S. M. Kalakaua, mais la royauté elle-même.

Le corbillard s'arrête devant le tombeau des Kamehameha, le cortège est massé autour du monument où pénètrent seulement quelques privilégiés. Dans une large salle voûtée, sont rangés, sur des supports de bronze, plus de quarante magnifiques cercueils en bois précieux, couverts d'ornements d'argent, renfermant les restes des rois et des reines, des princes et des princesses qui semblent, en Hawaï, condamnés à mourir dans la force de l'âge; au centre doit reposer le corps de Kalakaua. L'évêque anglican lit quelques prières et nous sortons pour faire place aux Francs-Maçons qui vont célébrer leur cérémonie funèbre, en souvenir de leur ancien

dignitaire; plus tard des sorciers indigènes viendront invoquer les divinités du passé.

En redescendant vers la ville, je traverse la foule ; maintenant acteurs et spectateurs ont fusionné : un pompier donne le bras à une grosse indigène, un chevalier de Pythias traîne d'une main deux enfants, et de l'autre porte son casque trop lourd. Les uniformes, les écharpes, les casquettes de couleur noyés dans une masse noire, forment une étonnante bigarrure, les musiques jouent des pas redoublés qui n'ont rien de funèbre. Tout ce monde, fatigué par deux semaines de deuil, paraît plutôt joyeux comme au retour d'une fête. Le chagrin d'un peuple serait-il encore plus court que celui d'un homme ?...

Demain, la Reine veuve se retirera à sa maison de campagne, et S. M. Liliuokalani prendra possession du Palais. La sœur de Kalakaua a 52 ans, elle est mariée à un Américain, M. Dominis, et n'a pas d'enfants. C'est une femme grande, pleine de dignité, un peu forte, aux traits réguliers, ayant reçu une éducation complète, parlant l'anglais avec élégance et lisant

beaucoup ; comme son frère, très canaque par nature et par sentiment, mais aussi, progressive et libérale par principe et par devoir, n'ignorant aucune des traditions du passé de son pays et de son peuple, et sachant la nécessité et la force du progrès qu'elle a constaté et vu à l'œuvre dans un voyage aux États-Unis et en Europe. Sa Majesté, connaissant parfaitement l'état actuel des choses dans son royaume, saura jouer le rôle difficile du souverain constitutionnel et finir le trait d'union entre le passé et l'avenir ; car elle doit être de fait la dernière reine indigène.

La princesse héritière sa nièce est une demi-blanche élevée en Angleterre, une jolie femme, élégante et moderne dans ses habitudes et ses idées, n'ayant de canaque que ses ancêtres ; très probablement, elle sera le type de la reine comme on la comprendra au vingtième siècle.

17 février. L'épilogue.

« Le Charleston » étant sur le point de partir, on a décidé d'offrir un « Hookupu » au contre-amiral Brown, en reconnaissnnce des attentions

qu'il n'a cessé de prodiguer au Roi pendant sa dernière maladie.

L'hookupu est une vieille coutume de l'ancien Hawaï ; toutes les terres étaient la propriété des chefs, qui laissaient librement les familles de leur tribu y résider et en récolter les fruits ; à certaines fêtes ou après quelque expédition, le chef décidait un hookupu et au jour et à l'endroit indiqués, tous ceux habitant ses terres venaient lui porter un cadeau en nature : un cochon, des racines de taro, des fruits, une natte, des oiseaux, des plumes, des poissons, des filets ; chacun, selon ses ressources et sa générosité. Lorsque la loi décida le partage des terres, « l'hookupu » n'eut plus sa raison d'être, mais il était passé dans les mœurs et maintenant encore, dans des circonstances spéciales, le Canaque hookupu ses rois, ses princes et ses prêtres, un peu comme dans certaines de nos provinces, le paysan porte au château et au presbytère ses plus beaux fruits.

Aujourd'hui, à deux heures, l'amiral est venu sur le quai avec ses aides de camp ; une députation lui a lu une adresse, et plus de mille indigènes et blancs ont défilé, saluant et déposant à terre un pré-

sent. En peu de temps se sont élevées des montagnes de fruits, de poissons, de légumes, de volailles, d'œufs, le tout mêlé à des fleurs ; et aussi des objets de valeur : des calebasses en bois précieux, des kahilis, des curiosités, des étoffes faites d'écorce d'arbres, des nattes fines. Jamais plus joyeuse manifestation, tous les Canaques, hommes et femmes, semblaient heureux de donner. L'Amiral, un peu embarrassé tout d'abord, prit après quelques instants le ton voulu pour la circonstance, distribuant des poignées de main, disant à chacun un mot aimable et embrassant les plus jolies filles. — Ces hommes aux faces bronzées, aux yeux si doux, ces femmes enguirlandées, vêtues de longues chemises, cet officier général, bon prince, ces rires et ces bonheurs d'enfants, la mer, le grand soleil, formaient un ensemble d'une simplicité patriarcale, un de ces spectacles charmant par sa nouveauté et son pittoresque,... un tableau bien dans son cadre. — Hélas ! pourquoi chaque quart d'heure, un tramway bruyant venait-il couper la foule et rappeler le réalisme du présent ?

Ce soir le temps est superbe, le ciel d'un bleu

sombre, nous sommes en février, c'est la température d'un chaud printemps, la brise de mer remue sur ma tête de larges feuilles de palmiers me servant d'éventail; cette fête de la journée m'a laissé un sentiment de tristesse et je pense au mort, il me vient à l'esprit cent souvenirs personnels d'heures charmantes d'intimité passées avec ce pauvre Roi, lorsque nous causions sérieusement, une guirlande de fleurs autour du cou. — Je veux en citer un seul.

— Connaissez-vous Rochefort, me dit un jour Sa Majesté ?

— Je ne le connais que de vue.

— En se sauvant de la Nouvelle-Calédonie, il s'est arrêté quelques heures à Honolulu, et je l'ai invité, lui et ses compagnons, à passer la soirée avec moi. J'étais heureux de voir de près l'ennemi de tous les trônes.

— Et quelle a été l'impression de Votre Majesté ?

— Il m'a paru très sympathique, sans haine contre la société, fort joyeux quoique un peu gêné. Je lui reproche une chose, c'est de ne pas aimer le plus beau produit de France.

— ?

— Il ne boit pas de champagne.

Voilà comment le plus petit des rois appréciait le plus grand des révolutionnaires.

VII

SOUS LES FLEURS.

Le Canaque. — Chants et légendes. — La langue. — La religion. — Collège et musée Kamehameha. — Une ancienne habitation indigène. — Festins et danses. La Hula. — La vallée de Manoa.

On m'avait dit : le Canaque des Iles Hawaï est un sauvage laid, brutal, ignorant, paresseux. Je l'ai jugé tout autrement. — Pourquoi sauvage ?... il avait autrefois sa civilisation, ses dieux, ses chefs et ses lois, ses respects et ses mépris ; il a aujourd'hui les nôtres. Il n'est pas laid, le corps de l'homme est souvent celui d'une belle statue de bronze, celui de la femme jeune, non fatiguée, de sang noble, est fin, délicat, orné des plus beaux yeux du monde ; seulement la beauté canaque se rapproche d'une esthétique différente de la nôtre. Brutal ?... le Canaque vit sur la réputation que lui a faite la mort, peut-être méritée, du capitaine Cook et ses luttes de tri-

bus à tribus pour obéir à des rivalités de chefs, mais, il est au contraire généreux, hospitalier et bon, ne rêvant que repos, chant et danse. Est-il ignorant ?... Autrefois il ne savait pas les sciences, ni la tenue des livres, c'était un enfant non encore développé, il lui suffisait de connaître tout ce dont il avait besoin, fabriquer un canot et des instruments de pêche, le nom et les propriétés de toutes les plantes de la montagne, l'histoire de ses ancêtres conservée par les légendes. Aujourd'hui, faisant exception aux lois d'atavisme, il s'assimile nos connaissances en une seule génération ; tous les Canaques savent lire et écrire dans leur langue et en anglais, certains sont instruits, des avocats de talent. Enfin si l'indigène est paresseux, c'est la faute de son beau ciel, du climat chaud, de l'égalité des saisons, de la richesse du sol qui lui fournit sans travail tous les fruits. Comme les hommes des deux hémisphères, il peine lorsqu'il a des besoins ; peu lui importait autrefois la maison, le vêtement et la charrue. Nos premiers ancêtres, dans le Paradis terrestre, devaient être de la même manière sauvages, laids, brutaux, ignorants et paresseux.

Le Canaque moderne n'est évidemment pas en situation de faire concurrence à l'étranger, à l'Anglo-Saxon surtout, venu à Hawaï armé pour la lutte des intérêts et possédant déjà une longue expérience. L'Hawaïen est la victime d'une civilisation toute nouvelle qui, par des moyens parfaitement légaux d'ailleurs, le dépouille de ses propriétés, de ses droits, et le réduit à composer, dans son propre pays, la classe seconde ; il n'en est pas moins heureux pour ça. D'un naturel jeune, il se contente de peu : jouir de la beauté de ses îles. Loin des centres, dans l'intérieur, il reste avec toutes ses qualités d'autrefois ; à Honolulu il a souvent les vices du blanc, mais n'est jamais égoïste, jamais intéressé, adore les cérémonies, les discours, les fêtes, les guirlandes de fleurs et la musique.

La poésie n'est pas seulement triomphante dans le paysage, elle est dans le caractère, dans le sang canaque et aussi dans sa langue. L'indigène compose avec beaucoup d'art ses mille chansons, souvent les improvise pour la circonstance, usant du langage figuré, évoquant les plus doux sentiments, les plus délicates ten-

dresses ; son thème favori est celui des poèmes de tous les pays et de tous les siècles, l'amour. Et dans les terres chaudes il se développe comme la végétation, plus vite et plus fort. Pour peindre les effusions les plus humaines, ignorant le réalisme, le Canaque n'emploie jamais un mot grossier.

« Au fond d'une vallée, derrière un gros « rocher, le ruisseau qui répand la fraîcheur a « fait pousser, au milieu de cent autres, une « fleur plus fine, plus délicate, d'un rouge plus « brillant.....

« Un oiseau grand, au superbe plumage, au « bec coloré, né dans une de ces terres loin- « taines de l'autre côté de la mer, passant « très haut, est ébloui et s'arrête.....

« Après avoir, tout le jour, voleté autour de « la fleur si jolie, il s'enivre de ses parfums ; « elle ne peut que se laisser admirer.....

« L'oiseau se perche sur une branche voisine « à toucher, fait entendre son plus doux ra- « mage... Et lorsque le soleil d'or disparaît « derrière la montagne, plusieurs fois retentit « son chant de bonheur. » —

Puis ce sont des comparaisons de couleur, de

forme empruntées aux beautés de la nature, des pastorales, des chants d'amour qui rappellent ceux des trouvères de notre vieille France.

La légende, comme aux pays où l'écriture a été longtemps inconnue, est aussi fort en honneur et revêt une forme poétique. Un grand nombre d'entre elles ont été traduites en français et en anglais. Ce sont de longues épopées, d'invraisemblables exploits perdus dans un luxe de détails qui, le plus souvent, rend très confus le fait lui-même. Malgré l'excellente intention des traducteurs, leur travail donne une impression fausse, le lecteur ne comprend pas, c'est exactement une pièce du Palais-Royal qu'on raconterait à un Chinois. Tant de choses manquent : le décor indispensable, un coin d'Hawaï et sa floraison, un groupe d'indigènes assis par terre sous des cocotiers centenaires ; l'acteur ensuite, un vieux parlant avec autorité, ayant l'oreille de son public ; enfin l'âme canaque avec ses sensations à elle. Le vieux raconte un héros dont le nom est déjà connu, énumère mille petits faits, l'endroit où il avait placé sa hutte, la forme de sa pirogue, son habileté à la pêche, la femme qu'il aimait, les fleurs dont il voulait qu'elle fût parée,

sa lance, son manteau de plumes, il nomme des personnages secondaires et des endroits familiers. Alors la légende, pour nous presque vide de sens, prend pour les indigènes l'allure d'une comédie de mœurs ; j'en ai vu pleurer, d'autres applaudir, se passionner et des jeunes filles — comme nos sœurs après la lecture d'un roman, — devenir éperdûment amoureuses d'un personnage mort depuis bien des ans... ou n'ayant jamais existé.

La langue havaïenne, parlée par un Havaïen avec des inflexions de voix un peu chantantes, est une douce musique. Les missionnaires américains, les premiers, cherchèrent à exprimer les sons par des signes ; après de nombreux essais, ils arrivèrent à constituer un alphabet de 12 lettres dont les voyelles ont le même son que dans les langues latines. Les lettres *A* et *K* sont les plus employées, chaque lettre se prononce et certaines ont la même valeur, le K et le T, l'A et l'R. Les mots se terminent toujours sur une voyelle. La grammaire est des plus primitives, le passé et le futur s'expriment par un préfixe et les idées les plus compliquées se rendent par un

mot, l'expression de la physionomie et l'intonation de la voix venant en aide à la pauvreté du dictionnaire.

Tabu exprime tout ce qui est défendu.

Hu-hu, le sentiment de colère.

Maïkaï, l'approbation.

Pilikea, les malheurs petits et grands.

Le mot *Aloha* rend tout mouvement de tendresse, depuis la forme banale de politesse bonjour, jusqu'à la déclaration je vous aime ; dans la bouche d'une femme, ce mot prend les significations les plus étranges et les plus différentes. Un Aloha n'est pas un autre Aloha, les yeux et la voix savent lui faire rendre toute la gamme du sentiment.

Dans la poésie et le discours le procédé préféré est la répétition, la même idée revenant plusieurs fois sous une forme presque identique. La langue appropriée aux besoins est simple, à la portée de tous, d'une tonalité harmonieuse, évoquant seulement des idées sans jamais entrer dans le détail, mais charmante dans sa naïveté ; s'il est facile d'être bavard en langue canaque, il est beaucoup plus compliqué de traiter les questions de science ou de philosophie.

En matière religieuse, l'Hawaïen est essentiellement un croyant, disposé à accepter les enseignements de tous ceux qui lui parlent du surnaturel. Dans les anciens temps il obéissait à ses prêtres, était idolâtre, possédait une collection très complète de dieux et de déesses, des temples, des jours de fête, des cérémonies publiques ; vinrent les missionnaires protestants qui surent gagner la faveur des chefs et imposer ainsi leur Credo, le Canaque se fit protestant. Cependant son caractère s'accommodait mal aux austérités puritaines, à une doctrine s'adressant seulement à la raison, la lecture de la Bible dans une salle nue convenait peu à ses goûts ; sa nouvelle religion lui paraissait trop froide, trop triste et en secret il revenait à ses idoles. Les missionnaires catholiques avaient donc devant eux une œuvre facile ; les pompes de la religion romaine, ses mystères, ses cérémonies et son culte séduisirent l'indigène ; on s'adressait à son cœur, à ses sentiments, on lui parlait d'un Dieu d'amour, entouré de saints et d'anges, du ciel pour les bons, de l'enfer pour les méchants, la foi ne tarda pas à naître et nos prêtres français réunirent dans leurs églises un nombre considérable de convertis. Ils

n'avaient ni l'appui de l'État, du roi et de sa cour, ni la confiance des étrangers et des riches, mais le peuple, les pauvres, les malades, les deshérités vinrent à eux et le nombre de leurs catéchumènes égala bientôt celui des missionnaires américains.

Je ne suis pas absolument persuadé que le Canaque comprenne bien la religion qu'on lui enseigne, il fait parfois dans son esprit une confusion fâcheuse entre son idolâtrie d'autrefois et sa religion catholique d'aujourd'hui, celle-ci n'est souvent à ses yeux qu'une autre forme d'une même chose, mais il a la foi robuste qui soulève les montagnes, il croit, s'en vante et pratique avec enthousiasme. A Honolulu quantité d'indigènes viennent à la mission le dimanche, de grand matin, avec leurs provisions, et s'installent pour la journée, assistant à toutes les messes, suivant tous les offices, écoutant tous les sermons. L'église, ses autels parés, son orgue, ses illuminations exercent sur lui une attraction telle qu'on a de la peine à le faire partir le soir. Il est juste de le dire, beaucoup cherchent aussi à s'instruire, certains sont de véritables théologiens capables de discuter reli-

gion en s'appuyant sur les textes. Il y a peu d'années, dans la cour de la Cathédrale, après la grand'messe, indigènes, protestants et catholiques approfondissaient les questions les plus graves et les plus difficiles dans une lutte courtoise, discours contre discours, et le public prenait à la chose un réel intérêt. Aujourd'hui on est plus calme, les deux partis paraissent vouloir conserver leur position et à Honolulu le prosélytisme religieux s'est beaucoup refroidi.

« A votre retour des îles Hawaï, apportez-moi « quelque chose du vieux temps canaque », m'écrivait un ami de Paris, amateur des bibelots exotiques. — « Adressez-vous à Londres, » lui ai-je répondu.

C'est qu'en effet à Honolulu il serait impossible de trouver la moindre chose ancienne, ni une arme, ni aucun produit indigène. Tout ce qui pouvait être acheté a été depuis bien des années emporté par les touristes anglais et le reste est collectionné dans un très beau musée offert par M. C. R. Bishop, à « Kamehameha

School », établissement destiné à l'instruction professionnelle des jeunes Hawaïens.

Le « collège Kamehameha » est situé sur le penchant de la montagne à trois kilomètres de la ville. Dans d'immenses terrains sont construits de grands bâtiments pouvant contenir plusieurs centaines d'élèves, les chambres où ils couchent, les ateliers, les salles de classe et d'étude sont disposés avec un luxe impossible à trouver dans nos plus beaux collèges de France ; le Hall destiné aux examens, aux séances publiques, a un aspect monumental. Cette institution a été fondée et dotée par la princesse « Berenice Pauahi ». Elle possède un revenu assez considérable pour suffire à son entretien et contribue à moderniser la jeune génération canaque.

Dans le parc a été érigé le « Musée Kamehameha ». Un bâtiment lourd, massif, en grosses pierres carrées, ayant une apparence de forteteresse. Trois grandes salles renferment tous les souvenirs du passé.

Autour de la première est une collection de manteaux de plumes et de kahilis — insignes de la royauté ; des nattes assez finement tressées, et des tapas — étoffes faites avec l'écorce d'un arbre

indigène. Une large vitrine au centre contient des spécimens empaillés de tous les oiseaux des îles, dont beaucoup ont aujourd'hui disparu, et une collection de coquillages. — Dans la salle n° 2 sont exposés les objets en usage à Hawaï à l'époque de la découverte : des armes, des instruments de pêche et de ménage, des modèles de huttes et de pirogues, des tambours, quelques vieilles idoles de bois à peine ébauchées. Cette collection est peut-être curieuse au point de vue ethnologique, mais des objets grossièrement faits, sans valeur et sans art, bien essuyés, catalogués et placés dans les vitrines trop neuves sont pour le public d'un médiocre intérêt, et il faut avoir l'imagination facile pour retrouver le passé et remettre l'objet à sa place. — La salle des beaux-arts occupe le premier étage et n'est pas encore terminée. Au milieu un énorme coffre-fort contenant, paraît-il, des bijoux ayant appartenu à d'anciens rois ; sur les murs, des tableaux tous aussi mauvais les uns que les autres ; j'ai noté un immense portrait du dernier roi, Kalakaua, fait récemment par un artiste anglais, c'est exactement la toile qui, dans les foires, sert d'enseigne aux baraques de femmes géantes.

Au-dessous de ces œuvres d'art une très belle collection de photographies, des vues prises sur toutes les îles.

Le « Musée Kamehameha » était certainement nécessaire à la capitale du royaume, mais combien je préfère la tentative beaucoup plus modeste de M. D*** qui a rétabli une ancienne habitation canaque. — Sur le bord d'une lagune contenant des réserves de poisson, dans le cadre où elle devait être autrefois, M. D*** a fait construire, sous la direction de très vieux indigènes, une grande hutte faite d'herbes et de feuilles entrelacées; les arbres qui servent de poteaux et les branches de poutres sont reliés par des cordes végétales, il n'entre pas un clou dans la construction. L'intérieur est meublé dans le style de l'époque: un immense lit fait d'une quantité de nattes superposées occupe le fond de la hutte dans toute sa largeur, sur un bâton reposent les tapas, aux murs sont suspendus les filets, les hameçons d'os, la lance, la flèche et la massue, dans un coin une énorme calebasse, — un réceptacle de bois ayant la forme d'une citrouille, — contenant d'autres plus petites, la batterie de

cuisine et la vaisselle canaque ; c'est un tout complet et pas un détail qui ne soit d'une scrupuleuse exactitude. Dehors, près de la porte, sous le « lanaï », — un hangar en feuilles de palmiers, — le mortier pour écraser le taro et la pirogue à balancier avec ses pagaies. C'est une reproduction vivante d'un passé qui date d'hier, un musée bien petit, mais bien suggestif; cette fois la réalité est conforme au rêve, au milieu qu'enfante l'imagination pour y placer l'homme encore très près de son état de nature.

L'Hawaïen partageait autrefois son existence entre la guerre et le plaisir; la guerre pour lui était le nécessaire, l'inévitable. Aussitôt que les rivalités de chef à chef eurent cessé, que les habitants de toutes les îles, de toutes les vallées obéirent à un même roi, capable de maintenir autorité et justice, l'Hawaïen se laissa aller au bonheur de vivre sous le plus beau ciel du monde, sans souci du présent ou de l'avenir. Depuis bien des années déjà il est impossible de retrouver chez l'indigène le moindre esprit belliqueux, ses goûts, ses idées, ses habitudes sont essentielle-

ment pacifiques, mais il a conservé, au contraire, malgré les efforts des missionnaires catholiques et protestants, ses plaisirs du passé, peu intellectuels, qui tendent seulement à la satisfaction des sens.

D'abord son festin « *le luau* ». C'est exactement le repas sauvage dont nous avons lu si souvent la description dans nos livres d'enfant. Un emplacement gazonné, abrité du soleil par des arbres feuillus, sert de table; en guise de nappe, on étend des plantes odoriférantes sur lesquelles on dépose un entassement de mets les plus bizarres : « *le poï* », d'abord, une sorte de colle de pâte faite de racine de « taro », servi dans des calebasses; de petits cochons, cuits à l'étouffé, dans un trou préalablement rempli de cailloux brûlants; toutes les variétés de poissons qui sont servis crus; des crevettes vivantes, des patates douces; tous les fruits des tropiques, la noix de coco, l'orange, la banane, le mango, la pastèque, etc., etc.; sur l'ensemble on fait une jonchée de feuilles de rose. Les invités reçoivent une guirlande de fleurs qu'ils mettent en collier, s'asseoient par terre et sans assiette, sans couteau, sans fourchette, absorbent, chacun selon

son goût et son appétit, en buvant de l'eau ou de « *l'awa* », la boisson alcoolique de la Polynésie.

La beauté du festin est en raison de la quantité de nourriture offerte. C'est du plus pur primitif, la reproduction probable des repas de fêtes des temps préhistoriques. — Les étrangers, vivant en Hawaï, ont adopté le « *luau* », légèrement modifié : chacun a une assiette, un verre et un couteau, l'eau est remplacée par de la bière importée d'Allemagne ; cependant la disposition du repas et les mets restent les mêmes, et la fourchette est un luxe accordé seulement à quelques délicats nouvellement débarqués. Au point de vue du pittoresque, c'est curieux, mais j'avoue n'avoir pu, après plusieurs années et de nombreuses tentatives, me faire au poisson cru et à la crevette vivante.

Lorsqu'ils sont rassasiés, indigènes hommes et femmes fument, dans de courtes pipes qu'ils se passent les uns aux autres, du mauvais tabac haché, c'est le moment de raconter les histoires du passé... Jeunes gens et jeunes filles chantent, s'accompagnant sur la guitare, et seulement à la tombée du jour on monte à cheval pour rentrer chez

soi. Ce cortège d'hommes et de femmes habillés de couleurs voyantes, couverts de fleurs, riant, chantant dans ces chemins de verdure, sous le soleil qui tombe, donne des effets à ravir le coloriste le plus exigeant.

A l'occasion des fêtes royales, l'anniversaire de la naissance ou de l'accession au trône d'un roi ou d'une reine, la cour abandonne les habitudes européennes importées et cherche à rappeler les anciennes mœurs indigènes. De grand matin, des cavalcades viennent au palais faire en présence du souverain une fantasia qui est un peu notre quadrille équestre, l'éternel numéro de nos cirques, mais d'une couleur locale très accentuée. Les figurants sont des jeunes filles montant à califourchon, comme toutes les femmes en Hawaï, elles ont le buste enveloppé d'une mousseline blanche disparaissant sous des ornements de fleurs ; en guise de robe elles sont drapées dans le « *pau* », une longue pièce d'étoffe de teinte voyante, généralement rouge ou jaune, dont les deux extrémités retombent de chaque côté jusqu'à terre, ou flottent en drapeau aussitôt que le cheval prend une allure vive. Les mouvements s'exécutent au galop et les amazones font preuve

d'une hardiesse et d'un talent d'équitation vraiment remarquables.

La journée est consacrée à un gigantesque « Luau », dans le genre des festins des héros d'Homère. L'invitation, répandue par les journaux dans les îles, s'adresse au peuple hawaïen tout entier et les préparatifs ne durent pas moins d'une semaine. Dans les jardins du palais sont élevés des hangars, décorés avec beaucoup de goût de palmiers, de fougères, de guirlandes de verdure ; une table en fer à cheval est réservée au souverain et à sa cour, d'où partent, en rayons, des tables chacune de plusieurs centaines de couverts. A l'heure indiquée, la population d'Honolulu et des indigènes, venus pour la circonstance des autres îles, envahissent les jardins et prennent place le long de victuailles entassées ; on reste debout, ne touchant à rien jusqu'au moment où le cortège royal arrive du palais. La musique joue l'hymne national, puis l'évêque épiscopalien, grand chapelain de la Cour, dit à voix haute « les grâces » et lorsque Sa Majesté est assise, la fête commence. Étrangers et indigènes, riches et pauvres, de tous rangs et de toutes classes, sont confon-

dus dans une démocratique égalité. Le souverain qui préside est entouré de porteurs de kahilis et, quand la musique s'arrête, un improvisateur canaque raconte d'une voix chantante quelques souvenirs du passé, entremêlés de louanges à Sa Majesté et de compliments aux étrangers. Au fur et à mesure que les appétits sont satisfaits, les convives laissent la place libre à d'autres et le « luau » se continue ainsi jusqu'au coucher du soleil ou épuisement des provisions. Tout se passe sans un cri, sans une dispute, avec le plus grand calme et une décence, qu'il serait impossible de trouver dans les fêtes populaires d'autres pays, grâce à la présence du souverain, mais peut-être aussi à la précaution prise de prohiber l'alcool, remplacé par des boissons gazeuses provenant de l'industrie locale.

L'indigène est passionné pour la danse qui était autrefois de toutes les fêtes, malheureusement les missionnaires protestants ont, dès leur arrivée aux îles, cherché à faire disparaître ce qu'ils considèrent comme la manifestation extérieure du péché de luxure et ont obtenu l'interdiction de toutes les danses nationales. Cette prescription draconienne est loin d'avoir produit

le résultat espéré, empêcher une Hawaïenne de danser serait l'empêcher de vivre; elle ne se livre plus en public à sa distraction favorite, mais pas une jeune fille, née aux îles, fût-elle canaque, demi-blanche ou européenne, n'ignore la « Hula-Kui », la danse canaque moderne.

Je veux bien le reconnaître, les danseuses de profession d'Honolulu qui, pour quelques dollars, viennent à domicile vous donner des représentations, pratiquent un métier peu artistique, mais les anciennes danses hawaïennes que j'ai eu l'occasion de voir souvent à « la petite maison » de S. M. Kalakaua ne me paraissent pas plus immorales qu'un ballet d'opéra.

Trois ou quatre jeunes filles, revêtues d'une robe rose ou bleue, beaucoup moins courtes, par en haut et par en bas, que celle d'une coryphée de notre académie de danse, sont rangées sur une ligne, les pieds nus, des fleurs dans les cheveux, des fleurs autour du cou, des poignets et des chevilles; une vieille femme, accroupie sur une natte, frappe la mesure sur une grande calebasse qui résonne comme un tambour. Les jeunes filles commencent à chanter une phrase musicale, toujours la même, faisant un même mouvement de

la tête et des bras, puis le haut du corps se plie dans des contorsions plus ou moins gracieuses, tandis que les pieds s'agitent suivant un pas très précipité ressemblant un peu à celui de la gigue anglaise. Le chant est plein d'allusions voluptueuses, elles échappent aux ignorants de la langue canaque, mais on comprend. La passion se développe, les gestes s'accentuent, deviennent plus rapides ; le buste est immobile, les hanches font le mouvement de la « danse du ventre » si célèbre en Égypte... Tout à coup, dans un cri, les danseuses s'arrêtent et exténuées se couchent par terre, pour recommencer un moment après avec des variations très appréciées des réels connaisseurs.

Je me souviens avoir discuté un jour avec un brave curé d'un petit village du midi, l'immoralité du bal.

— C'est une distraction parfaitement innocente, je vous assure, monsieur le Curé.

— Mais enfin, tourner au son de la musique en serrant dans ses bras une femme à moitié nue, vous m'avouerez.

— Non, impossible d'avouer..... c'est une question d'habitude, on n'y pense même pas.

Je jugeais aussi la « Hula » curieuse à voir une fois, mais sans plus de charme que la valse, un spectacle toujours le même, sans illusion, sans éblouissement des yeux, un exercice gracieux sans poésie, jusqu'au jour où la belle Mme X..., la plus jolie Hawaïenne de naissance, la plus charmante Américaine d'éducation, m'entendant soutenir cette thèse, résolut de me faire changer d'avis.

Nous étions à la campagne, causant gaiement au salon après un dîner joyeux... la porte s'ouvre et Mme X... fait son entrée, vêtue d'une sorte d'ample peignoir de surah blanc relevé par une ceinture de roses ; elle est suivie de deux indigènes qui chantent en s'accompagnant sur la guitare et, souriante, commence par des poses gracieuses. — Elle est superbe ainsi, 22 ans, très grande, brune, la peau mate, les yeux brillants, les plus belles dents du monde dans des lèvres très rouges.

« Kehua est la plus belle fille d'Hawaï, elle a la « peau plus fine, le teint plus rose, les dents « plus blanches que toutes les autres beautés de

« la grande île. C'est le bouton de l'*Ahihi*, la « fleur qui enivre. »

Peu à peu un mouvement uniforme se communique à son corps tout entier, elle penche la tête mettant dans ses yeux une tendresse infinie, où passent des lueurs de tristesse.

Et le chant continue :

« Tout le monde l'ignorait, mais elle avait « vu un jour le fils d'un grand chef d'une « terre lointaine et depuis lors elle rêvait « d'amour. »

Nous assistons à une espèce de pantomime exprimant distinctement par le geste et l'attitude chaque mot d'un long poème ; l'artiste rend avec une délicatesse infinie chaque phase d'un sentiment qui naît et se développe : le bonheur d'une entrevue, le charme du rêve qui suit, l'espoir et le découragement, la joie et la tristesse. Puis le chant affecte des modulations plus tendres, la passion triomphe, la danseuse devient plus langoureuse et aussi plus provocante, ses yeux sont noyés et perdus comme regardant un autre univers, l'aimé est là, elle le serre dans ses bras, ses lèvres se tendent comme avides du baiser.

Mme X..., sous l'admiration et les applaudissements, n'existe plus ; on devine ses belles formes libres sous la soie molle ; ses mouvements agiles et rythmés, les éclairs de ses yeux ne donnent pas une impression incertaine, vague, flottante et quelconque, mais celle de la femme amoureuse, tout entière livrée à son imagination et à ses sens. Ses nerfs vibrent, son sang coule brûlant, elle ne pense pas à la fatigue, enivrée par la danse même. Les chanteurs prennent part à la fièvre qui l'agite, l'excitent de la voix par des mots qu'on ne peut traduire... elle, sans un geste trivial, semblant perdue dans un nuage de sensualité, concentre tous nos regards, toutes nos pensées... Elle est prise d'un grand frisson... et tout à coup elle s'enfuit pour ne plus reparaître...

« La Hula » interprétée par une artiste de cette force est, je dois le dire, très suggestive, jamais je n'oublierai ce souvenir ; à ce moment, j'ai compris les raffinements des danses d'Orient et des temps reculés et l'impression d'art qu'on y peut chercher.

Le lendemain matin je retrouvai Mme X... à déjeuner et, encore sous le charme, je m'avouai

un admirateur enthousiaste de la chorégraphie canaque.

— Je dirai à mon curé, Madame, que s'il peut autoriser la valse, il doit strictement prohiber « la Hula ».

Elle rougit..... depuis nous n'avons jamais parlé de cette soirée un peu..... capiteuse.

Tout près d'Honolulu est l'étroite vallée de Manoa, un angle s'ouvrant sur la plage et formé par deux contreforts de la chaîne de montagnes. Au fond, la grande cascade, celle que les touristes viennent visiter, où presque chaque jour se reflète un double arc-en-ciel faisant de l'eau qui tombe mille flammes aux couleurs changeantes. En suivant la route jusqu'à l'endroit où elle devient un sentier, on arrive au pied de la montagne, une terre neuve et inculte, couverte d'un sous-bois impénétrable, un fouillis de magnoliers, d'eucalyptus et d'orangers ; sur la gauche un ruisseau contourne de grosses pierres formant des rochers moussus d'un vert sombre.

Quels moments délicieux j'ai passés là, couché sur l'herbe au milieu des fleurs. — J'emploie les

heures chaudes à rêver,.... parfois mes yeux suivent un insecte perdu dans une nappe de soleil, volant à la recherche du suc préféré, ou se portent sur l'horizon, sur la grande mer, à cette distance, elle semble un immense lac mort. Que le monde est loin !... Dans la vallée pas un bruit d'être humain, les seuls mouvements de la nature: l'arbre agité par le vent, le bouton qui s'épanouit, la plante semant ses grains, un bruissement d'eau courante. Comme je comprends dans ce cadre l'âme indigène... Elle ne veut pas s'occuper à faire, n'attache aucune importance à la vie matérielle, ignore le froid et le besoin, ne peut comprendre ce bonheur du « home » chanté par tout poète anglais ; elle a devant elle le temps, l'espace, les beaux horizons et les joies d'amour ; sa philosophie est simple, naturelle : jouir des faveurs que Dieu lui accorde si largement et ne pas vouloir autre chose.

Ne serait-ce pas la vérité : réduire l'existence à sa plus simple expression, tirer des idées innées les règles de morale, de la nature l'art, des sentiments le culte, des passions le bonheur? N'est-ce pas folie de se mouvoir dans le vide à la recherche d'un idéal fuyant, de satisfactions créées

par le désir, passer une vie entière à souffrir par sa propre faute, dans une activité fiévreuse qui ne peut donner que des jouissances de convention ?...

Et mon rêve vient à se noyer dans le paysage que j'ai sous les yeux; la montagne est toute verte, d'un vert uniforme, produit d'un gazon dru recouvrant quelques pierres ;..... mais le soleil plus haut vient à frapper de face, inondant tout d'une lumière blanche et la montagne change d'aspect. Je découvre un bouquet de bois, confondu dans la masse ; une fente laissant passer un filet d'eau, une mince cascade ; au sommet, des herbes plus grandes qu'agite le vent venant de la mer,..... c'est un éblouissement des yeux. Puis, une légère vapeur grisaille vient à passer, la teinte générale se modifie, allant vers le plus sombre pour revenir à plus blanc. Parfois en un instant, poussé par un courant violent, un nuage tout noir, pas plus gros que le poing, couvre le disque d'or et la montagne s'obscurcit pour quelques secondes.

Le soleil reste maître, embrasant tout, pénétrant d'une sensation chaude les plantes, la terre même ; la montagne prend vie, mille insectes

sortent de son flanc, se ruant à la curée de la pousse du jour, de la fleurette qui s'entrouve. Pas un bruit, l'oiseau très rare sur ces hauteurs est engourdi sur une branche. Le temps passe, le jour baisse, la montagne, après avoir parcouru toutes les couleurs du prisme, retourne à son vert nature, pour noircir avec le soir. Géant immense et vierge, les siècles n'ont pas eu prise sur lui et pendant un infini de siècles encore il restera le même, sa couleur seule changeant au gré du soleil.

VIII.

LE PROGRÈS.

Civilisation anglo-saxonne. — Le demi-blanc. — La politique. — L'instruction publique, un collège mixte. — La société et les plaisirs. — Les associations. — Un bal au Palais.

Le plus extraordinaire en Hawaï, n'est pas le côté pittoresque, malheureusement en voie de disparaître, mais le degré de civilisation, de richesse et de moderne auquel a pu parvenir, en si peu d'années, un peuple isolé dans un océan et seulement en lointaines relations avec ses voisins. L'Hawaï actuel représente le triomphe du progrès, — au moins de ce qu'on appelle le progrès, — dont le sucre a été le principal auteur. En 1825, naquit la première plantation des Iles, et le succès fut si grand que l'industrie nouvelle se développa dans d'énormes proportions. Cet état de choses attira dans le

petit royaume polynésien un grand nombre d'étrangers, de ceux qui cherchent à travers le monde le gain rapide, le travail largement rémunéré, veulent à tout prix le bien-être, et pour jouir de leur or, font naître au pays neuf le confortable et le luxe. Honolulu, le port d'hivernage des baleiniers devint, en peu d'années, une place commerciale importante : aux rares voiliers faisant communiquer les Iles avec le Continent, succédèrent des services réguliers de grands paquebots allant en Californie, en Chine et en Australie, les capitaux étrangers affluèrent, il se fonda plusieurs banques, de grandes maisons d'importation américaines, anglaises et allemandes, des magasins de détail; des centaines de résidences particulières s'élevèrent, et, les ressources du Gouvernement augmentant, on agrandit le port, on ouvrit des routes, on construisit un superbe palais pour le Roi, un autre pour l'administration. Honolulu se créa comme une ville neuve des États-Unis, où, en quelques années, une lande inculte se transforme en cité populeuse, riche de tous les raffinements.

Seule la civilisation anglo-saxonne est capable d'obtenir un pareil résultat. Car malgré certains

théoriciens qui, pour des motifs très honorables, veulent aujourd'hui soutenir la thèse du Français colonisateur, le Latin, à mon avis, fût-il Espagnol, Portugais, Italien ou Français, ne pourra obtenir des résultats coloniaux comparables à ceux réalisés par les Anglais dans le monde entier et par les Américains en Hawaï. Je suis arrivé à cette conclusion après avoir étudié, dans l'Amérique du Sud, des pays tenant leurs progrès et leur civilisation de l'Europe latine.

Cette supériorité du colon anglais a des raisons bien connues, parmi lesquelles il faut placer, en premier rang, la qualité de l'émigration anglaise, avant tout l'exportation des capitaux et des intelligences, constituant une classe de colons ne s'assimilant jamais au pays exploité. Le fils est aussi parfaitement anglais que le père le jour où il a quitté Liverpool, tous conservent leurs idées, leurs goûts, leurs habitudes, leur langue, les imposent et ouvrent ainsi un débouché nouveau à l'industrie et au commerce britanniques. Dans l'Uruguay, un pays formé d'émigrants européens de toutes nationalités, j'ai constaté que l'Anglais, seul, était reconnaissable à la seconde génération. Les Américains

ont prouvé en Hawaï, — le seul pays où ils aient tenté l'entreprise, — leur aptitude parfaite à absorber les peuples en formation, ils ont imposé leurs mœurs, leur religion et grand nombre de leurs lois et de leurs institutions.

Une réflexion. — En parlant du progrès, j'ai fait mes réserves, sous l'autorité de bien des écrivains. Il y a, à ce sujet, une boutade charmante de Théophile Gautier, dans son Voyage en Espagne, boutade qui contient peut-être un grand fonds de vérité; je ne résiste pas au plaisir de la citer : « C'est un spectacle douloureux pour le « poète, l'artiste et le philosophe, de voir les « formes et les couleurs disparaître du monde, « les lignes se troubler, les teintes se confondre, « et l'uniformité la plus désespérante envahir « l'univers sous je ne sais quel prétexte de pro- « grès... Nous croyons que tels n'ont pas été les « desseins de Dieu, qui a modelé chaque pays « d'une façon différente, lui a donné des végétaux « particuliers, et l'a peuplé de races spéciales, « dissemblables de conformation, de teint et de « langage. C'est mal comprendre le sens de la « Création que de vouloir imposer la même « livrée aux hommes de tous les climats. »

De fait, en considérant l'évolution du monde dans son ensemble, on a le droit de se demander si le progrès est une chose positive ou seulement relative... Dans le second cas, il serait difficile d'expliquer en vertu de quel principe supérieur, un peuple absorbe un autre peuple, — sous prétexte de civilisation. Le droit de se défendre a pour corollaire le devoir de respecter le génie du plus faible. Il n'est point d'excuse pour bouleverser les mœurs d'une race. « Non seulement « chacun des hommes, dit Pascal, s'avance de « jour en jour dans les sciences, mais tous les « hommes ensemble y sont en continuel progrès « à mesure que l'Univers vieillit. »

Amoureux de la nature vraie, de ses manifestations et de ses sentiments, au point de vue artistique, j'ai un regret pour le passé... tout en admirant le présent.

Le demi-blanc, né presque toujours d'un père étranger et d'une mère indigène, tend à se substituer au Canaque pur dont le nombre diminue chaque année. S'il conserve le plus souvent la caractéristique de son pays de naissance, il adopte dans sa façon de vivre les habitudes, les opinions, les idées étrangères que l'instruction gra-

tuite et obligatoire cherche à lui inculquer dès son enfance. Les demi-blancs, hommes et femmes, dont beaucoup ont terminé leur éducation en Amérique et ont voyagé en Europe, sont de relations agréables, ils se mêlent de plus en plus aux Hawaïens d'adoption, qui les traitent, je dois le dire, sur le pied d'une parfaite égalité. Ils représentent en somme exactement le pays lui-même : un simple produit de nature greffé de moderne, dans un cadre de même style.

Après une journée trop chaude, au moment où le jour s'assombrit, je me promène dans un square, un entassement des plus belles végétations des tropiques, des arbres aux feuilles épaisses d'un vert noir, des plantes de toutes couleurs entourant des massifs de fleurs exotiques ; les allées sont étroites, donnant l'illusion du sous bois sans culture ; je suis obligé de m'effacer devant un groupe de jeunes Canaques vêtues « d'holokus » aux teintes vives, parlant très haut, riant très fort, un peu ondulantes, mais gracieuses dans leur marche ; plus loin, j'aperçois, assis sur l'herbe, un couple se dissimulant dans

l'ombre d'une touffe aux âcres senteurs, — c'est l'Hawaï d'hier.

Lorsque tout à coup une lueur blanche, — la lumière électrique est placée au sommet d'un grand mât, — venant de très haut, éclaire les détails de ce charmant tableau. J'arrive en face d'un pavillon où une trentaine d'indigènes, habillés de blanc, — la musique militaire du Roi — se préparent à donner un concert. Le premier morceau est la Valse de Madame Angot!..., doucement je me dirige vers la sortie, la grande allée longeant la grille est pleine d'équipages et de cavaliers, exactement ceux de Hyde-Park, voitures américaines, selles anglaises ; — c'est l'Hawaï d'aujourd'hui.

Un des bienfaits de la civilisation a été la révélation aux indigènes de l'existence d'une chose qu'on appelle la Politique. Les étrangers, ayant peu à peu dépouillé les rois de leurs privilèges, arrivèrent à établir un système constitutionnel muni de tous ses rouages : des élections, des chambres, un outillage gouvernemental un peu large pour l'étendue du pays, un peu com-

pliqué pour la moyenne des habitants. Au début, le parti missionnaire et américain trouva là un moyen de développer son influence, et de conduire le Royaume dans les voies du progrès; mais s'il est facile d'apprendre à un peuple qu'il a des droits, il est beaucoup plus malaisé de lui faire admettre qu'il doit en user avec modération. Les rois, les premiers, changèrent plusieurs fois la Constitution, des partis se formèrent, la période électorale devint une période de trouble, et on se mit à travailler la matière votante, par tous les procédés en usage aux États-Unis.

Le vrai Canaque a toutes les dispositions pour faire un politicien, il adore discuter, former des ligues et sociétés, assister à des réunions publiques. La politique, comme la religion, est pour lui un sujet inépuisable, il a appris bien vite toutes les finesses, toutes les roueries du parlementarisme, sait mieux que personne faire une campagne électorale, une profession de foi, contenant les plus extravagantes promesses, et, pour emporter un vote, se plier à toutes les coalitions. Plusieurs journaux politiques, publiés en canaque, discutent les mérites des candidats, et traitent non seulement des sujets d'intérêt

local, mais des questions générales, voire même de politique extérieure. Tout cela serait un peu puéril et prêterait à de jolies variations pour un observateur aimant les petits côtés des choses, si on pouvait ne pas voir le danger qui menace l'avenir. Jusqu'à présent, les luttes sont restées de style hawaïen, seulement amicales, fleuries et joyeuses, mais les éléments disparates amenés aux Iles par l'immigration viendront à s'amalgamer, à former une population nouvelle et forte avec laquelle il faudra compter; alors la politique dont se sont enrichis les premiers colons, dont s'amusent les Canaques, pourrait bien être pour les uns et les autres la source des plus graves embarras, dont il serait difficile de prévoir les conséquences.

En Hawaï, le progrès a donné à l'instruction publique une teinte ultra-moderne. L'obligation et la gratuité étaient établies dans le Royaume à l'époque où en France la question était encore très discutée. L'Église et l'État ont rivalisé de zèle, les catholiques ont fondé à Honolulu un

grand collège pour les garçons, et un couvent pour les filles, de nombreuses écoles dans les Iles, les protestants ont fait de même; le gouvernement a ouvert des écoles partout où un centre de population venait à se former, dans chaque village, près de chaque plantation; des instituteurs et des institutrices sont venus des États-Unis, et des filles de familles riches ne dédaignent pas, à Honolulu, d'être maîtresses d'école. Il est vrai que si le métier est fort lucratif il n'est pas dur, les professeurs reçoivent quatre ou cinq mille francs par an pour apprendre l'A. B. C. aux enfants canaques et portugais, quatre heures par jour, cinq fois par semaine, avec plusieurs mois de congé par an. J'ai d'ailleurs constaté que les écoles sont bien tenues, les méthodes très perfectionnées et les résultats remarquables. A l'heure actuelle, tous les résidents aux Iles, au-dessous de 20 ans, ont reçu une instruction primaire complète en langue anglaise et le niveau intellectuel moyen est parmi eux incontestablement supérieur à celui de nos populations rurales.

L'instruction secondaire est beaucoup moins perfectionnée, elle est professionnelle à *Kameha-*

meha-School, le collège protestant, et littéraire à *Saint-Louis Collége,* l'établissement catholique, mais surtout pratique, tendant à former des jeunes gens pour le commerce et l'industrie. Dans une des écoles du Gouvernement, fréquentée par des enfants riches, on enseigne le latin, les mathématiques supérieures, le français et aussi l'histoire universelle et la géographie. — J'ai remarqué à ce sujet que le professeur américain veut parfois donner une importance exagérée à son pays d'origine. J'ai assisté à une leçon d'où il semblait résulter que la confédération américaine était, comme l'Europe, formée d'un certain nombre d'états, avec cette différence que ceux de la confédération composaient une seule puissance, tandis que ceux d'Europe étaient toujours en guerre les uns avec les autres. J'ai trouvé la comparaison un peu risquée; le patriotisme empêchait le professeur d'avoir une idée très nette des proportions.

Toutes les écoles du Gouvernement sont mixtes, garçons et filles sont assis sur les mêmes bancs, et cela jusqu'à 15 ans, âge où non seulement les indigènes, mais tous ceux nés en Hawaï, ne sont plus des enfants. De 9 heures à 2 heures,

les sexes et les âges vivent ensemble ; et, à l'exception des prêtres catholiques qui ont apporté de France nos idées, les meilleures autorités jugent le système sans inconvénient. — Il offre même des avantages, pense-t-on, aussi les garçons pensionnaires de *Kamehameha-School* sont amenés chaque semaine au séminaire protestant des jeunes filles pour y passer l'après-midi en jeux divers !...

J'ai réservé une place à part à *Oahu-Collège*, une fondation des premiers Américains venus en Hawaï ; c'est le renversement complet de tous nos principes en matière d'éducation.

Dans un grand parc, à l'extrémité de la ville, s'élève un bel établissement recevant des externes et des internes, les premiers sont au même régime que les élèves des autres écoles, mais les internes !... Je me suis rappelé mon temps de collège bien pire que mon temps de caserne, et j'ai regretté de n'être pas né au « Paradis du Pacifique ». Les élèves sont une soixantaine, garçons et filles de 10 à 20 ans. Ils se lèvent à 6 heures, chacun fait sa chambre. A 7 heures, déjeuner confortable : viande,

légumes, etc..., puis, les filles s'occupent de divers travaux de ménage, tandis que les garçons, sous la direction d'un professeur, font du jardinage ou reçoivent quelque enseignement pratique. De 9 heures à 2 heures, classe, divisée par un second déjeuner aussi complet que le premier et un repos d'une demi-heure. Les professeurs sont indistinctement des hommes ou des femmes et enseignent la littérature ancienne et anglaise, les langues vivantes, les sciences, les arts d'agrément. A deux heures, les externes partent et les internes ont leur liberté jusqu'au dîner. Ceux qui veulent aller se promener, — beaucoup ont au collège leur cheval de selle, — préviennent le professeur de service, les autres jouent au tennis, au criket, étudient leur piano, lisent, causent, reçoivent des visites sans être soumis à la moindre surveillance. Après dîner, ceux qui ne passent pas la soirée dehors, se réunissent dans une salle d'étude pour préparer les leçons du lendemain. Le samedi est jour de congé, le dimanche jour de repos; les élèves donnent souvent des concerts et des soirées; les vacances sont nombreuses et longues et professeurs et écoliers vivent en amis. Toute

la journée, jeunes gens et jeunes filles sont ensemble, partageant les mêmes études et les mêmes jeux, sans le moindre contrôle, les chambres qu'ils occupent sont dans deux ailes du même bâtiment. C'est le système appelé aux États-Unis *coéducation,* poussé à son extrême limite, système dont la base est la liberté la plus complète laissée à chacun, sous sa propre responsabilité.

Au Brésil, un médecin me disait qu'on pouvait guérir la fièvre jaune par la chaleur et les alcools ou par la glace et le lait ; il est probable qu'en matière d'éducation aussi, les deux extrêmes peuvent produire le même effet. En France, nous réussissons avec une méthode, celle employée à *Oahu-Collège,* très en faveur aux États-Unis, a toujours donné en Hawaï des résultats satisfaisants. — Je ne crois pas le niveau d'instruction aussi élevé que celui de nos collèges de France ; je n'oserais pas soutenir que ce mélange de jeunes gens et de jeunes filles soit sans inconvénient, même parmi les Anglo-Saxons, dont le caractère, les mœurs et les conditions d'existence sont différents des nôtres ; mais ce système a le grand avantage d'éviter le surmenage si dan-

gereux pour l'intelligence moyenne, fait des jeunes gens vigoureux, sachant dès l'enfance se diriger eux-mêmes, se respecter les uns les autres, réfléchir. Ceux-là, avant l'âge mur, sont instruits de la vie et de ses difficultés, n'ont plus besoin de cet apprentissage d'expérience, si funeste pour tant de nos collégiens, au sortir de leur prison. Les anciens élèves d'*Oahu-Collège* sont certainement une preuve que le système de la *coéducation* peut se soutenir; mais pourquoi ne se marient-ils jamais entre eux?....

Après avoir étudié la question, je suis disposé à le reconnaître : le collège mixte a du bon; malgré cela..., je ne suis pas très certain que, le cas échéant, je le choisirais pour faire l'éducation de mes filles.

J'aborde un sujet délicat : « la Société ». — Il faut oublier en Hawaï les théories et les règles mondaines de nos capitales d'Europe qui représentent l'école classique; on est dans un musée composé de tableaux de genre, souvent peu en harmonie avec nos mœurs et nos goûts, heur-

tant même parfois les principes conventionnels de notre éducation, mais charmants, enveloppés dans leur cadre et vus dans leur jour.

La population blanche, en exceptant les immigrants portugais, est principalement formée d'Américains, d'Anglais, d'Allemands et se divise en deux catégories, les « business men » (hommes qui font des affaires) et les « mechanics » (ouvriers). Ce sont des catégories différentes, mais non des classes supérieures ou inférieures, les individualités qui les composent ayant, sauf exception, même origine, même savoir, même éducation, et le « mechanic » devenant « business man » lorsque son compte de banque le lui permet. Celui-là est d'ailleurs, comme degré d'instruction, habitudes et manière de vivre, incontestablement supérieur à notre ouvrier de France ; il travaille moins d'heures, reçoit un salaire beaucoup plus élevé, et participe à la vie intellectuelle du pays. Selon les idées américaines, il a conscience de son indépendance et de sa dignité, s'appelle lui-même un gentleman, et, de fait, en a le parler et les apparences. Un jeune homme ayant passé la journée, pieds nus, à labourer un champ aux portes de la ville, le soir dans un des

salons les plus élégants, en habit noir, cravate blanche et souliers vernis, peut être danseur apprécié. Le *mechanic*, style américain, fera tous les métiers, excepté celui de domestique, qu'il considère en opposition avec ses privilèges d'homme libre.

Le fiacre hawaïen, très propre, très bien attelé, est une voiture capotée, se composant de deux sièges, exactement semblables, placés l'un derrière l'autre; le cocher est un monsieur correctement mis. Moyennant une forte rétribution, calculée par personne, il est assez complaisant pour vous conduire où vous désirez aller; il cause aimablement avec les dames, offre un cigare aux messieurs, et s'il a eu plusieurs fois le plaisir de votre compagnie, il ne manquera jamais de vous saluer quand il vous rencontrera.

Ce triomphe de la démocratie et des idées égalitaires est facilité par la race jaune chargée des plus gros travaux et représentant la classe inférieure, un rouage essentiel dans l'État, quelle que soit sa forme, quelles que soient ses lois.

Le « business man » constitue ce que nous appelons « la société ». Le terme est assez vague pour indiquer une catégorie aux limites les plus larges, renfermant tous les genres, depuis le chancelier du royaume jusqu'au commis de magasin, en passant par le banquier, le clergyman, le médecin et l'épicier. Comme aux États-Unis, on ignore ces nuances auxquelles nous attachons tant d'importance, il n'y a pas d'occupations plus ou moins nobles, mais seulement plus ou moins rémunératrices. Le « business man » ne se spécialise jamais, très jeune il entre dans un magasin ou un bureau, et selon sa bonne étoile il est successivement teneur de livres, garçon quincailler, employé de la douane, libraire, directeur général des Postes, marchand de nouveautés et banquier.

Il faut remonter aux premiers missionnaires américains et à leur famille pour retrouver l'origine de « la société » d'Honolulu : un d'entre eux raconte dans ses mémoires que peu de temps après leur arrivée, habitant sous des huttes, ils se faisaient sérieusement des visites et s'invitaient à des « Tea parties ». Les missionnaires ont eu beaucoup d'enfants qui devenus commer-

çants ou propriétaires de terrains achetés à vil prix, ont amassé de grosses fortunes; autour d'eux se sont groupés quelques esprits aventureux ayant réussi, beaucoup, déserteurs de bateaux baleiniers, ont su par leur travail et leur intelligence, profiter du développement du pays, s'y établir, se constituer une famille, acquérir une réputation honorable et devenir des hommes importants. Enfin, la fièvre sucrière a amené dans le royaume des spécialistes et des négociants, bientôt suivis d'avocats, de médecins, de dentistes, de professeurs de toutes espèces,... et la sociabilité s'est développée.

On gagne facilement de l'argent aux îles et on le dépense plus facilement encore, aidé par des habitudes de crédit sans limite, conséquence de la loi ne permettant pas au débiteur insolvable de quitter le royaume; on construit de belles maisons meublées avec luxe, on importe des chevaux et des voitures de San Francisco, des robes et des chapeaux de Paris.

Tout le monde se connaît et « la société » se retrouve sur des terrains neutres : au palais, au club, dans les fêtes à bord des bâtiments de guerre ou, le 4 juillet, au bal donné en

l'honneur de l'anniversaire de l'indépendance des États-Unis ; les hommes, dans le quartier des affaires, aux réunions de toutes les associations auxquelles ils appartiennent ; les femmes, dans leurs visites de cérémonie, faites régulièrement en robe à falbalas sous 30° de chaleur. On se traite très amicalement, mais comme on est peu nombreux, isolé du reste du monde, obligé de vivre de ses propres ressources, quelquefois pendant trois semaines sans une nouvelle du dehors, l'esprit de la petite ville de province domine. On forme des coteries : les descendants des missionnaires se tiennent à l'écart, les Anglais regardent de haut les Américains, qui à leur tour méprisent les demi-blancs ; on s'observe les uns les autres, on se critique, on se jalouse, on invente des histoires sur son voisin, on se brouille et on se raccommode.

Heureusement la caractérisque spéciale de « la société » d'Honolulu est, avant tout et par-dessus tout, le besoin de s'amuser. Je ne pense pas qu'il existe une autre ville où on soit aussi avide de plaisir. La saison mondaine dure l'année entière : dîners, soirées, concerts, bals, représentations dramatiques, tableaux vivants, piques-niques,

parties diurnes et nocturnes à cheval, en voiture et en bateau. Tous ces plaisirs se prennent dans une forme d'apparence européenne, mais avec des nuances particulières, résultant des conditions exceptionnelles du pays, des concessions faites à l'élément indigène, au climat tropical et forment un ensemble plein de charme pour l'étranger. La liberté d'ailleurs est plus grande encore qu'aux États-Unis. La jeune fille, — le personnage important, — mène ce que nous appelons en France la vie de garçon. Elle va voir ses amies, passer deux ou trois jours chez l'une ou chez l'autre, voyage, organise des fêtes de tous genres,... voire même des bains de mer au clair de lune; elle reçoit chez elle le jeune homme qui lui a été présenté, va avec lui au bal, au théâtre, se promener en voiture le soir comme dans l'après-midi. Elle a lu tous les livres, vu tous les spectacles et n'a aucune prétention à l'innocence, la confondant avec l'ignorance; elle soigne beaucoup sa beauté pour recueillir le plus d'attentions possibles et revêt la « flirtation » américaine, de cette grâce et de cette poésie inhérentes au sol.

Je ne veux pas discuter les avantages et les

inconvénients de cette éducation et de cette entière liberté de la femme, mais je m'empresse de le dire: en Hawaï la galanterie est en somme plus apparente que réelle. Honolulu n'est pas, comme on l'a prétendu, la capitale de l'île de Paphos ; on trouve tout naturel qu'un jeune homme fasse la cour à une jeune fille, qu'il désire la voir souvent et seule, qu'il en soit épris ; on n'ignore pas les conversations tendres et passionnées, les serrements de main et les mille privilèges de tendresse ; on sait aussi que ce jeu ne mène pas au dévergondage, mais à l'union légitime des amoureux.

Les faits de la vie mondaine sont, à Honolulu, soumis aux lois, règlements et coutumes qui régissent la matière aux États-Unis. — La cérémonie du mariage a lieu généralement chez la mariée, le soir, dans le salon de ses parents. Un quart d'heure après commence la réception : les nouveaux époux se tiennent à l'extrémité de la plus grande pièce de la maison, sous une sorte de dais, dont le motif principal est une grosse cloche faite de fleurs, à droite et à gauche les garçons et les demoiselles d'honneur, portant de gros bouquets. Tous les parents et amis viennent

processionnellement saluer et présenter leurs félicitations au roi et à la reine d'un jour, et aussitôt le défilé terminé, l'orchestre attaque un quadrille dansé par les mariés et leur cortège. Le gâteau de mariage, une importation anglaise, est alors coupé et distribué. Dans une chambre voisine on admire l'étalage des cadeaux, la série ordinaire des bijoux, des pendules de voyage, des petites cuillères et des porte-cartes, des objets de pacotille enfermés dans de superbes écrins. Enfin un bal, suivi d'un souper, termine la soirée.

J'ai souvent entendu admirer la belle ordonnance des dîners, soirées et bals donnés à Honolulu ; les constructions nouvelles sont éclairées à la lumière électrique, les salons et salles à manger sont larges, élevés, meublés avec luxe et décorés d'une profusion de fleurs ; les femmes portent des toilettes élégantes, aussi souvent que possible des robes décolletées faites à Paris, à Londres, à San Francisco, — parfois même à Honolulu, je pense. La tenue générale et tous les détails sont soignés.

Aux fêtes de la colonie étrangère sont invités les demi-blancs et quelques Canaques qui, pour la cir-

constance, ont le talent de s'assimiler complètement au milieu dans lequel ils se trouvent. La jeune fille demi-blanche est même généralement considérée comme la plus jolie, la plus gracieuse et la plus aimable, elle se souvient que chez ses ancêtres l'unique religion de la femme consistait à faire le bonheur de l'homme, elle a le désir de plaire et possède un charme un peu sensuel la rendant très séduisante; aussi malgré son teint trop brun, il n'est pas rare de la voir quitter le royaume, mariée à quelque riche Américain venu, en touriste, visiter les îles.

Le théâtre est plaisir rare; parfois une troupe américaine se rendant en Australie s'arrête entre deux paquebots, ou quelques artistes, après avoir lassé le public de Californie, viennent chercher fortune au lointain pays. L'ensemble est toujours faible; j'ai entendu « Faust », passablement chanté, mais l'orchestre se composait d'un piano et d'un violon, et les chœurs de trois hommes et de quatre femmes. — C'est par les représentations d'amateurs qu'Honolulu est remarquable. Difficilement imaginerait-on une opérette de

Sullivan jouée par les jeunes gens et les jeunes filles de la ville. L'œuvre choisie, après de nombreuses discussions, est parfaitement montée, avec un grand luxe de costumes, préparée pendant des mois, scrupuleusement étudiée ; tout le monde est mis à contribution, les professeurs de musique forment l'orchestre avec l'aide des instrumentistes militaires, les chœurs sont composés des plus belles voix et des plus jolies femmes, les premiers rôles bien tenus par des célébrités locales. La troupe donne, en général, trois ou quatre représentations qui font toutes le maximum ; on paie les frais, on indemnise les spécialistes et le surplus de la recette est consacré à quelque œuvre de charité. Ces soirs font événement dans la société d'Honolulu. Le théâtre est petit mais confortable, la scène est large et bien machinée ; deux loges seulement, celle du souverain et, en face, du banquier propriétaire du théâtre. Le public est sympathique, très enthousiaste, s'intéresse à l'œuvre et à ses interprètes, tous des parents ou des amis ; la salle est brillante, aux fauteuils et à la première galerie les robes décolletées et les habits noirs dominent. Quelle différence avec un de nos

théâtres de province!... L'Anglo-Saxon ne peut prendre un plaisir qu'en tenue de soirée, dans une réunion mondaine, il veut avant tout la forme, et possède ce talent, si ignoré chez nous, de dédoubler sa vie, d'être le jour garçon de boutique et le soir « gentleman ».

L'événement annuel, celui dont on parle longtemps à l'avance, auquel on se prépare, c'est la journée des courses, le 11 juin. Inutile de chercher la couleur locale, pendant douze heures on est en Angleterre.

L'hippodrome est à peu de distance de la ville, une large plaine, au pied des montagnes ; les tribunes sont nombreuses : la cour, le jockey-club et plusieurs millionnaires ont leur pavillon. Dès le matin toute la population se transporte sur le champ de courses et s'y installe pour la journée. Le coup d'œil est fort joli : hommes et femmes font, pour la circonstance, des toilettes spéciales, arborent de grands voiles de gaze et les couleurs de leur favori, les jockeys semblent arrivés la veille d'Epsom, et les commissaires, très bien montés, portant le haut chapeau gris, passent au galop

devant les tribunes. Les chevaux engagés sont nombreux, plusieurs planteurs entretiennent à grands frais des écuries de course formées avec les produits de juments et d'étalons de sang importés d'Angleterre ou des États-Unis. A l'heure du lunch, c'est le tableau ordinaire de nappes déployées, de pâtés et de bouteilles de champagne; puis, dans l'après-midi, se succèdent des courses de chevaux du pays, des trotteurs attelés à la mode américaine, à deux immenses roues d'acier portant le jockey; les tribunes se passionnent, poussent des hurrahs et les paris sont plus actifs encore que le matin.

Il faut un effort d'esprit pour ne pas oublier qu'on est en Hawaï, chez les Canaques ; seulement en revenant sur la route poudreuse, brûlée par le soleil, on retrouve ces figures bronzées aux grands yeux doux, ces hommes et ces femmes couverts de fleurs ; eux aussi ont assisté aux courses et reviennent joyeux en de longues cavalcades. — Le soir, au club anglais, on est plus nombreux, on parle plus fort, on boit plus sec et le lendemain le journal des puritains, toujours morose, constate tristement que si les courses sont, peut-être, utiles à l'élevage, elles

le sont certainement à MM. les négociants en liqueurs et spiritueux.

Les mœurs américaines dominent pour plusieurs raisons. Elles viennent du pays le plus voisin, du correspondant commercial, elles sont les plus pratiques, les plus simples, les plus naturelles et les plus faciles à appliquer aux pays neufs. Honolulu a surtout adopté avec excès le goût très moderne des associations aux buts les plus divers. Ces associations tiennent des meetings, élaborent des règlements, ont des présidents, des vice présidents, secrétaires, trésoriers, fournissent matière aux discoureurs, produisent des banquets, des processions et des uniformes. Le moindre prétexte suffit en Hawaï pour fonder une institution de ce genre ; une fois née, elle ne meurt jamais. On lui a constitué un petit capital, nommé des administrateurs, elle subsistera à travers les siècles.

Voici, pour la curiosité du fait, une liste très incomplète des associations fleurissant dans la capitale du royaume hawaïen :

1 Chambre de commerce ;

1 Société des planteurs ;

1 Association des assureurs ;
2 Sociétés de tempérance ;
2 Sociétés de courses ;
4 Cercles ;
3 Sociétés de secours mutuels ;
8 Sociétés de bienfaisance ;
6 Compagnies de pompiers ;
9 Sociétés de propagande religieuse ;
3 Sociétés nautiques ;
2 Sociétés de tir ;
10 Sociétés athlétiques ;
7 Sociétés sportives ;
11 Congrégations protestantes ayant chacune leur église ou salle de réunion ;
21 Loges maçonniques ;

Et un nombre incalculable de sociétés politiques, de musique et de danse.

On publie d'ailleurs à Honolulu 16 journaux, dont 4 quotidiens. — Quelle intensité de vie pour une si petite population !

Je reçois un immense carton, imprimé en lettres d'or, décoré des armes d'Hawaï, ainsi libellé :

Le Chambellan de la maison de la Reine, par ordre de Sa Majesté, invite M. à un bal qui aura lieu à Iolani-Palace, le à 8 heures et demie.

En uniforme.

Les jardins sont illuminés de torches et de lanternes vénitiennes, le Palais, dont toutes les portes et fenêtres sont ouvertes, est, du haut en bas, brillamment éclairé de mille lampes électriques. Sur le grand escalier, des soldats au port d'armes, dans le « hall » des officiers de l'état-major de la Reine reçoivent les invités. Il y a foule dans les salons, et sous les verandas, grande majorité d'étrangers, le Canaque se perd parmi les blancs et les demi-blancs. A 9 heures moins un quart, la porte de la salle du trône s'ouvre, et la réception commence : les ministres, les hauts dignitaires de l'État, les membres du corps diplomatique étranger entrent, les uns après les autres, dans un ordre de préséance fixé paravance. La Reine en robe de bal blanche

avec des papillons d'or, portant en sautoir le grand cordon d'un de ses ordres, est sur son trône, ayant près d'elle les membres de la famille royale, et derrière, ses dames d'honneur et ses aides de camp ; le chambellan, en bel uniforme, fait les présentations, on salue et on va prendre place sur un des côtés de la salle, un défilé de près de 1,000 personnes continue sans interruption. Aussitôt la réception terminée un orchestre, sous la colonnade, donne le signal du bal. Sa Majesté, au bras d'un prince, va de groupe en groupe, un second orchestre vient se placer dans la salle du trône, un quadrille s'organise.

Je me promène examinant les détails : le buffet est abondamment fourni de boissons glacées ; sous les galeries extérieures, de loin en loin, deux chaises destinées à faciliter la « flirtation » ; les salons sont merveilleusement décorés avec une profusion de fleurs arrangées avec art. Au premier étage, les appartements privés sont en partie ouverts, je note un joli petit salon n'ayant rien de cet aspect solennel et un peu froid du rez-de-chaussée ; le mobilier est dans le goût le plus moderne, tapis épais, tentures, de grands

fauteuils bas et profonds, des meubles de fantaisie surchargés de bibelots, un grand piano à queue, recouvert d'une épaisse soie de Chine ; seul, un haut kahili, placé dans un angle du salon, rappelle la distance où on se trouve du boulevard Haussmann. A côté, l'ancien cabinet de travail de Kalakaua, où rien n'a été changé: au centre, un immense bureau-table, couvert de documents et de papiers, à portée de la main, une bibliothèque sur pivot, le long des murs des vitrines basses, remplies d'objets en argent, de souvenirs d'un voyage autour du monde, dans une fenêtre, une statue de marbre, grandeur nature, la Vénus de Milo. Je regarde les titres des livres encombrant cette pièce, presque tous sont publiés à Londres ou à New-York ; des traités d'histoire, des voyages dans le Pacifique, toute la littérature polynésienne, une collection complète des almanachs de Gotha, qui paraissent avoir été souvent feuilletés, enfin une quantité d'ouvrages de physique et spécialement d'électricité ; au-dessous de l'appareil téléphonique, sur une table, cette grande cave à liqueurs, en cristal taillé, toujours ouverte et si reprochée au défunt roi.

Je redescends..., la fête bat son plein, les jeunes filles, toutes excellentes danseuses, valsent à l'américaine, les toilettes sont élégantes et fraîches, d'une tonalité très claire, entremêlées de beaucoup d'uniformes, les officiers de marine étrangers; la tenue générale est d'un caractère londonien. A 11 heures la Reine et sa cour se dirigent vers la grande salle à manger, où est préparé le souper, celui de tous les grands bals de tous les pays, la table du centre est réservée à la souveraine et aux personnages officiels, le public se place un peu partout, le long des buffets, sous la colonnade, avec cette même confusion obligatoire et de bon style dans les réunions mondaines à l'heure du champagne. Avant minuit, Sa Majesté se retire dans ses appartements, et le bal continue plusieurs heures encore.

De toute la soirée je n'ai pas entendu prononcer un seul mot de canaque.... Comme je sors par la grande porte des jardins du Palais, passe l'Amiral américain qu'une voiture de la cour, un grand huit-ressorts, ramène au quai; le cocher et le valet de pied, deux indigènes, sont en bas blancs, en livrée rouge et en tri-

corne. Je suis en face de la statue de Kamehameha I, du haut de son socle il n'a rien perdu de cette fête. Est-il satisfait de son œuvre, ce grand esprit qui fut en Hawaï le premier artisan du progrès ?...

IX

UNE EXCURSION AU KILAUEA.

D'Honolulu à Hilo. — La Grande Ile et sa capitale. — En route pour le volcan. Le cratère du Kilauea. — Le registre des touristes. — La côte sud d'Hawaï. — La baie de Kealakekua.

C'est peut-être une hérésie, mais je pense qu'en tous pays le confortable est chose appréciable en voyage. Les amoureux du pittoresque quand même regrettent les diligences, les bateaux à voile, les brigands et les auberges; ceux-là, le plus souvent, ont parcouru le monde seulement en imagination, se contentant de rêver aventures, dangers et longues fatigues, sans quitter leur fauteuil; le grand paquebot qui va vite, la cabine aérée et large, les derniers perfectionnements des derniers inventeurs, voilà ce que je désire, voilà ce que je cherche...

Je faisais ces mélancoliques réflexions à bord

du *Kinau*, un mauvais petit vapeur où, avec mes amis, M. et Mme S···, j'avais pris passage pour aller de l'île d'Oahu à l'île d'Hawaï, en route pour le volcan le *Kilauea*.

D'Honolulu à Hilo, le point de la côte où nous devons débarquer, la distance n'est pas longue, 230 milles à peine ; mais le *Kinau* est la patache du temps jadis ; il va lentement, évitant les lignes droites, longeant les côtes, s'arrêtant pour prendre un voyageur ou débarquer une caisse d'épicerie. Dans son itinéraire, il est sans concurrent, rien ne peut le presser, son horaire se règle sur l'importance de ses affaires et l'état de la mer. Nous sommes en décembre, l'Océan est mauvais ; entre les îles, la vague haute et large venant d'une autre partie du monde se bute aux obstacles, se resserre parmi les rochers, se contracte, perd de son uniformité ; notre petit vapeur, soumis en même temps au roulis et au tangage, est agité de ce mouvement particulièrement pénible que dans la langue marine on nomme « le mouvement de la poêle à frire ».

Les îles de l'Archipel hawaïen, sur la carte, paraissent se toucher ; elles sont cependant à

une distance relativement considérable les unes des autres ; la plus grande, l'île d'Hawaï, est séparée de sa voisine, l'île de Mauï, par un chenal de 26 milles, et on se demande comment les pirogues à balancier creusées dans un tronc d'arbre, le seul modèle de construction navale connu des anciens indigènes, pouvaient franchir un pareil espace. Lorsque le fameux *Kamehameha I*^{er}, le Napoléon canaque, partit de l'île d'Hawaï à la conquête de son royaume, avec une armée de plusieurs milliers d'hommes, il dut y avoir, avant la première bataille, ce que nos tacticiens modernes appellent du déchet. Pas un indigène aujourd'hui n'oserait tenter l'aventure, et si la pirogue vieux style est encore son instrument de pêche préféré, il a, pour ses voyages, adopté le bateau-diligence.

A la nuit, je suis allé voir la partie du pont réservée aux passagers de deuxième classe. Dans un espace très limité sont entassés, couchés sur leurs bagages et serrés les uns contre les autres, une soixantaine de créatures : hommes, femmes, enfants, échantillons de toutes les races, des Chinois, des Japonais, des immigrants suédois et portugais ; presque tous dorment bruyamment,

comme l'animal écrasé par une trop grosse fatigue, ils vont d'une plantation dans une autre à la recherche d'un travail plus rémunérateur ou d'un contre-maître moins brutal. Les Canaques sont assis sur leurs talons, beaucoup de ceux-là voyagent pour leur plaisir, il se rendent chez un parent ou un ami habitant la montagne qui partagera avec eux, pour un temps illimité, le peu qu'il possède. Tous ont des guirlandes de fleurs autour du cou ; dans un coin, une jeune fille, une guitare à la main, paraît enseigner un chant nouveau à une compagne de voyage. Mais quelle promiscuité !... Quel entassement de chairs et de haillons !... Une fade odeur de relent m'oblige à fuir ; décidément l'homme qui peine n'est pas là dans son cadre, c'est le bœuf à l'étable ; l'humanité n'est pas belle vue sous cet aspect !...

Plusieurs fois, dans la nuit noire, la machine s'arrête. Penché sur le bastingage, je suis des yeux le fanal placé au fond de l'embarcation mise à la mer avec des grincements de chaîne et des éclats de voix ; j'entends d'abord les rames qui frappent le flot en cadence ; puis bruit et lumière se fondent dans le lointain, une heure se

passe, le canot revenu est hissé sur les porte-manteaux : nous repartons lentement. On a déposé un sac de correspondance, sur une plage, au fond d'une baie, là où existait autrefois quelque ville très peuplée, où s'élèvent maintenant les hautes cheminées d'une sucrerie construite sur la côte à proximité de champs immenses plantés de cannes à sucre.

Le lendemain matin, nous sommes en vue de l'île d'Hawaï, un hérissement de falaises soutenant des terres arides ; partout des pierres, dans les creux quelques rares brins d'une herbe maigre, plus haut un massif de montagnes énormes se perd dans les nuages. C'est sauvage, désolé, sans culture possible, le manque d'eau condamne à la stérilité. Et cependant, il y avait autrefois là un nombre d'hommes !... Sur une première assise de la montagne existe encore la base d'une enceinte renfermant un des plus grands temples de l'archipel, où, pendant des siècles, devant des idoles de bois taillées en forme d'homme ou d'animal, se sont accomplies des orgies sanguinaires, des sacrifices humains dont la légende nous a conservé l'horreur. Le blanc est venu, il reste du temple un amas de

pierres et de la population un petit nombre de rejetons dégénérés ; la civilisation a fait œuvre plus meurtrière que la barbarie. Cette sensation d'un peuple qui meurt s'impose partout dans l'archipel ; mais sur la grande île les traces du passé sont encore fraîches, les vestiges d'hier nombreux, on ne peut se soustraire à ces tristesses que font naître les ruines.

J'ai recherché les causes principales qui, dans le Pacifique, ont pour résultat d'empêcher la race indigène de vivre côte à côte avec la race anglo-saxonne. Elles sont nombreuses : les habitudes nouvelles imposées par les premiers missionnaires puritains, l'obligation de porter des vêtements et de travailler ; la débauche et l'ivrognerie, deux vices que les premiers traitants enseignent à tous les peuples neufs pour mieux écouler leurs marchandises ; toutes les maladies et la lèpre importées des vieux pays ; enfin, la perturbation intellectuelle et morale causée par cette révolution soudaine : l'apparition du blanc. Les indigènes ont senti leur infériorité, n'ont pas compris ce qu'on voulait d'eux, ont laissé exploiter leurs forces et leurs bras, ont cherché, sans transition, à imiter l'étranger, ont perdu tous les principes

vrais ou faux qui les dirigeaient autrefois sans les remplacer par autre chose. Les plus énergiques, les plus forts, les chefs, ont abandonné leur pays envahi ; d'autres se sont identifiés avec l'étranger, donnant naissance aux métis, dont le nombre augmente tous les jours. Le nouveau venu a imposé son caractère, ses habitudes et ses lois ; le Canaque a été l'enfant auquel on remet des armes avant qu'il sache s'en servir utilement. La race entière disparaît et les côtes solitaires semblent plus arides encore ; près de chaque tombe s'écrase une hutte de feuillage abandonnée, et la nature en travail, livrée à elle-même, efface peu à peu toute trace de sa soumission à la main de l'homme.

Nous passons une seconde nuit à bord du *Kinau*.

La mer est plus mauvaise que la veille, nous suivons l'énorme muraille de pierre qui fait des falaises d'Hawaï une curiosité de cette partie du monde. Nous sommes maintenant en face des terres les plus riches, l'eau est abondante et du sommet des rochers elle vient se déverser dans la mer en hautes cascades et s'évapore avant d'atteindre la vague qui, par intermittence,

s'écrase sur les pierres. De loin en loin le sombre de la nuit s'éclaire de lueurs blanches, nous pouvons voir distinctement les sucreries travaillant à la lumière électrique; mais le *Kinau* marche sans arrêt, aucune communication avec la terre n'est possible. Une jeune femme se rendant à une plantation devant laquelle nous passons est obligée de continuer le voyage, elle devra peut-être passer là plusieurs fois avant de pouvoir débarquer. — Je ne sais si le mot « débarquer » est exact; du haut de la falaise on laisse descendre sur le pont du navire un panier suspendu au bout d'un long câble, et destiné à cueillir à la volée le voyageur ou la caisse de marchandises.

Vers quatre heures du matin, comme nous tournons une sorte de promontoire, apparaît dans la nuit un nuage tout rouge, de ce rouge vivant que produit le feu, c'est le reflet du volcan le *Kilauea,* encore bien loin; très haut dans le ciel, il peut se voir de presque tous les points de l'île aussitôt le soleil disparu. Une heure après, la mer devient calme, le *Kinau* est entré dans la baie de Hilo, la machine s'arrête, une chaîne glisse rapide sous mes pieds, l'ancre tombe

pour une dernière fois après quarante heures de voyage.

Quelle délicieuse sensation ce lever du matin!... En même temps, le nuage rouge d'en haut passe au rose et le noir qui nous enveloppe devient gris. Puis au loin se trace une raie claire, et insensiblement autour de nous des formes se dessinent : c'est d'abord la plage en demi-cercle dominée par de grandes ombres qui se changent en palmiers ; au second plan, des maisons, plusieurs clochers, s'estompent sur un fond d'arbres. Enfin, la lumière plus forte, plus intense, s'impose, pénètre partout, fait fuir les ténèbres ; la montagne fermant l'horizon se détache distincte, les détails se précisent ; tout près de nous un petit îlot, d'où s'échappent en fusées des cocotiers géants, semble un bouquet placé là pour couper la monotonie des eaux mortes.

Hilo, la seconde ville du royaume, est à Honolulu ce qu'Asnières est à Paris. C'est un gros village, aux maisons espacées, dans de beaux jardins peu entretenus, remarquable par sa verdure et le nombre de ses églises. A Hilo, il pleut

toute l'année ; et comme le soleil n'abandonne pas ses droits, la végétation y est plus belle et les teintes vertes plus riches que dans les autres parties de l'île. Partout des ruisseaux, de l'eau qui coule sur des pentes ; le trop-plein des réservoirs d'où partent les conduits distribuant l'eau à domicile forme à lui seul une rivière. Devant chaque déballage, bien en évidence, à la place d'honneur, des manteaux de caoutchouc, des bottes imperméables et des parapluies. Pour empêcher les ponts de pourrir trop vite, on est obligé de les couvrir d'un toit de zinc.

Dans une seule rue il y a quatre églises. Hilo, dit-on, possède un temple par cinquante habitants, c'est le foyer du prosélytisme religieux, qui, en raison de l'isolement et du peu d'aliments offerts à l'intellectuel de ses habitants, a revêtu un caractère particulièrement agressif et intolérant. A Hilo, le protestantisme est victorieux, il possède le nombre, la fortune et l'intelligence ; l'Américain prêche, l'Hawaïen discute la Bible, et le Portugais, pour se faire bien voir du planteur, se laisse enseigner un nouveau *Credo*. La France est représentée là par deux missionnaires catholiques qui n'ont

pas l'existence facile ; je l'ai cependant constaté, leurs écoles sont plus suivies que les autres. — Leur église est assez large, flanquée de deux tours, mais on a bien de la peine à la conserver debout en raison de la fréquence des tremblements de terre.

Guidé par le Père M***, je parcours à cheval la ville et les environs. Tout dénote que la pauvreté est inconnue à Hilo ; les maisons, des chalets de bois, sont bien construites, bien peintes, les édifices publics semblent neufs. Comme dans le reste de l'archipel, l'Américain jouit de tous les avantages du conquérant, il est dépositaire de l'autorité et forme la classe riche ; les boutiques sont tenues par des Chinois, et les travailleurs sont en majorité Japonais et Portugais. On rencontre très peu d'indigènes, les plantations les ont fait reculer vers la montagne où la vie est plus facile ; ils habitent sur la lisière des forêts, où ils trouvent tout ce qui leur est nécessaire : des variétés sans nombre de fruits et du gibier. Ces immensités vierges sont peuplées de tous les animaux domestiques revenus à l'état sauvage, on y chasse le faisan, le dindon, le cochon, le chien, le bœuf. Le Père M*** me racontait avoir

trouvé dans une hutte, vivant au milieu d'une famille canaque, un Français, quelque matelot déserteur probablement, si heureux qu'il avait refusé de venir à Hilo, représentant pour lui la civilisation dans tout ce qu'elle a de pire, c'est-à-dire le travail obligatoire.

Nous arrivons sur une hauteur, au pied d'une immense coulée de lave qui ne date pas de dix ans, et que la végétation n'a pas encore recouverte. Du massif central d'Hawaï partent en toutes directions, se dirigeant vers la mer, des bandes noires parfois de plusieurs kilomètres de large qui ont été formées par des laves incandescentes sorties de quelque géante fissure, dans l'état de fluidité du miel. Chacune représente une éruption du passé, une colère de la déesse Pélé, disent les légendes. Ce fléau menace toujours ces terrains volcaniques, fléau plus terrible que tous les autres,... l'inondation vient subitement, monte sans arrêt, envahit, pénètre tout, et l'eau est remplacée par le feu.

— Préparez-vous au coup de théâtre, me dit le Père M***, nous arrivons à la cascade de l'Arc-en-Ciel, tous les étrangers trouvent ça

magnifique, des Anglais viennent d'Angleterre pour la voir, dit-on.

Le Père a la figure ouverte d'un bon rire, il paraît blasé sur les sauvageries et curiosités de sa paroisse, — le sentiment tout naturel du gardien de l'Arc de Triomphe ou du Panthéon, qui dissimule à peine son mépris lorsqu'un touriste se laisse aller à ses étonnements. — Nous attachons nos montures à un arbre et nous entrons dans les hautes herbes. Le soleil brûle, mais ne parvient pas jusqu'à la terre humide, tant la végétation est vivace. Le Père M*** marche devant moi, lentement, se frayant un passage à travers un enchevêtrement de broussailles, de lianes, puis s'arrête, écartant un feuillage plus épais.

Nous sommes sur une crête ; à 20 mètres sous nos pieds se trouve un lac exactement circulaire, en face une cascade à deux étages tombe avec fracas, étalant une nappe d'un immense volume d'eau ; le soleil frappe sur cette masse liquide, et une vapeur s'en dégage, produisant des effets de lumière qui changent à chaque instant, c'est la fontaine lumineuse du Champ-de-Mars, avec ses teintes et ses éblouissements. Et le cadre de cette merveille tient de

la féerie !... Le lac est tranquille, sans une ride, écoulant son trop-plein par quelque ouverture dissimulée sous les plantes ; son eau, d'une transparence bleuâtre, n'a jamais été troublée, de hautes murailles l'enserrent et la défendent contre l'atteinte des hommes. Tout autour, perchés sur une anfractuosité ou suspendus aux rochers, des houx, des fougères et des mousses riches et vivaces ; de loin en loin, piquant ces tapisseries vertes, des bouquets de fleurs rouges, jaunes. L'ensemble est d'une étrange impression, on voudrait rester là pour rêver aux fables du passé, peupler ces lieux de divinités de l'histoire, s'isoler pour mieux sentir ces jouissances d'art que peut seule donner la nature dans son harmonie parfaite. Le temps passe et mon compagnon m'entraîne, j'ai bien soin de ne pas lui faire part de mon enthousiasme, des poésies évoquées..., il serait capable de me prendre pour un touriste de l'agence Cook !

Le soir, je retrouve mes amis S*** chez l'administrateur d'une plantation de cannes à sucre, qui nous a offert une hospitalité charmante, un de ces nombreux sujets de S. M. Britannique,

qu'on rencontre dans tous les coins du monde, marié, ayant beaucoup d'enfants, intelligent, laborieux, dévoué à son œuvre, sachant faire sa fortune et celle de ses actionnaires sans jamais s'assimiler au pays qu'il exploite. Je retrouve là un coin d'Angleterre, une maison très confortable où tous les détails sont ceux d'un intérieur bourgeois d'une petite ville anglaise. On s'est habillé pour dîner; pour compléter l'illusion, au dehors il pleut, il fait du brouillard; si un feu de charbon brûlait dans la cheminée, je pourrais, sans effort d'imagination, me croire dans certain *home* ami d'un *suburb* du Yorskire.

Au matin, nous nous dirigeons en voiture vers le *Mauna Loa,* un massif de montagnes dans lequel se trouve le volcan le *Kilauea*. La route est ravissante, pleine d'ombre et de fraîcheur, suivant de très douces pentes; nous traversons des champs de cannes à sucre en fleurs, puis des landes incultes, enfin une forêt vierge qu'il serait impossible de parcourir sans une hache à la main, un fouillis d'arbres de toutes essences, de toutes tailles, envahis par les lianes et les broussailles,

des clairières où s'étalent des orangers couverts de fruits et des arbres à pain; pas trace d'habitants, c'est, avec un peu moins de soleil et une verdure plus calme, la forêt du Brésil. — Je n'aime pas les bois... c'est trop lourd, trop sombre, trop triste; celui que nous traversons est même muet; l'oiseau est rare et ne chante pas.

Pour me soustraire à la sensation du milieu dans lequel nous sommes, je cause avec le cocher qui n'a malheureusement rien d'indigène. Ce gentleman américain me fait ses excuses de n'avoir pas eu le temps de revêtir un costume plus élégant; il s'exprime dans un anglais châtié, paraît très documenté sur tous sujets. Il est venu en Hawaï, me dit-il, pour soigner sa santé... Il était peut-être hier un riche banquier, aujourd'hui il est conducteur de voitures d'occasion, je ne serais pas très surpris si demain il était juge dans quelque cour suprême.

La route finit en face d'un chalet-auberge. De là nous continuons notre ascension à mulet, le sentier est à peine tracé parmi des roches brûlées et des trous pleins d'eau, sur un fond de lave certainement très ancien, car de chaque fissure

s'échappent des plantes vieilles de bien des années. Nous montons toujours avec des alternatives de pluie et de soleil... la fatigue vient. Autour de nous des espaces désolés et en face le sommet de *Mauna-Loa* paraît toujours à la même distance. Comme c'est long un chemin qu'on ignore!... Le paysage ne change pas, c'est la pente douce, très large des premières assises d'une montagne; nous contournons des bouquets d'arbres mal venus dans un sol trop pauvre, nous traversons des océans de plantes ornementales, des collections aux variétés infinies, depuis les fougères arborescentes aux superbes feuilles, jusqu'aux plus délicates fougeroles, et sans apercevoir le moindre échantillon du règne animal, pas un oiseau, pas même un insecte.

Le volcan était autrefois, est même encore aujourd'hui, le lieu de pèlerinage préféré des Canaques. La tradition enseigne que la déesse Pélé a fixé là sa demeure, et les indigènes s'y rendent de toutes les îles, avec cette foi robuste du mahométan allant à La Mecque. Ils portent avec eux une offrande: les plus pauvres une guirlande de fleurs rares, les riches un petit cochon

ou un foulard de soie destiné à être jeté dans le feu. Tout le temps du voyage, ils doivent penser à l'acte religieux qu'ils accomplissent, ne pas manger, ne cueillir ni une baie ni une fleur ; jeunes gens et jeunes filles n'ont même pas le droit de rêver à leurs amours; il chantent à voix lente des mélopées consacrées par la tradition, s'arrêtant de loin en loin pour décorer le chemin, placer délicatement quelques feuilles sur un rocher ou redresser une plante brisée par le vent. Ces vieilles coutumes sont toujours, en Hawaï, empreintes d'une délicate poésie. Le Canaque est avant tout un cœur; il veut plaire, faire le bonheur autour de lui; il donne à ses dieux, à ses chefs, à ses hôtes et les pare des plus beaux joyaux que produit la nature.

Le soleil commence à baisser sur l'horizon, depuis le matin nous nous sommes élevés de plus de 4,000 pieds au-dessus de la mer, nous retrouvons un chemin plus large, nous apercevons une barrière, nos mules sentent l'écurie et prennent le galop ; nous sommes au but de notre voyage.

Nous retrouvons ici la civilisation sous la forme

d'un grand hôtel américain tout neuf : trois salons, salle de billard, vingt-cinq chambres, tout le confort qu'on ne saurait espérer sur ce sommet perdu. Une compagnie s'est formée pour exploiter le volcan, faire de la réclame aux États-Unis et amener un grand nombre de touristes. Pas un ne reviendra désappointé, j'en suis sûr; mais combien se décideront à entreprendre un aussi long et aussi pénible voyage? — Le soir, nous sommes cinq à table, représentant quatre nationalités, et le maître d'hôtel qui nous sert est un Suisse. Je suis fier de le constater, pour nous entendre nous devons parler français. Un Japonais, inspecteur d'émigrants, nous raconte ses aventures d'étudiant au quartier latin... Il fait froid, nous nous approchons avec plaisir de la cheminée, une chose rarissime en Hawaï; il pleut, le cratère est enveloppé de brouillard, mais à travers les vitres nous voyons une lueur de feu, une apparence d'incendie perçant humidité et ténèbres.

Le lendemain matin à mon réveil, il fait déjà grand jour; je me précipite à la fenêtre, le soleil est resplendissant, l'air vif, le ciel sans une ombre, et la grandeur du panorama déroulé

devant mes yeux force l'admiration. Avec beaucoup d'autres, j'en suis certain, je croyais qu'un volcan affectait toujours la forme d'un cône, et grande a été ma surprise. Dans le massif montagneux, à quelques mètres de moi, commence le vide formé par le cratère le *Kilauea*, un cirque de 15 kilomètres de circonférence entre des murailles à pic de 160 mètres de haut. Le fond de ce gigantesque trou est d'une teinte noire que le soleil fait briller de reflets métalliques; de loin en loin des colonnes de fumée s'échappent de fissures. A une distance d'environ 5 kilomètres le nuage rouge de la nuit forme une masse grise indiquant la partie du cratère actuellement en ébullition. Tout autour de l'hôtel la terre suinte des vapeurs sulfureuses donnant, au premier moment, des idées de catastrophe. Sur la droite un pic, le *Mauna Loa*, au sommet couvert de neige, domine de sa hauteur de 3,300 mètres. On sent la croûte légère qui nous porte, exposée à toutes les transformations et, à peu de distance, sous ses pieds, un formidable travail.

La vue d'ensemble est triste, sauvage, dans les teintes sombres, mais le grandiose fait oublier le

terrifiant. On reste muet devant des proportions que ne peut mesurer notre esprit; le sentiment du beau incontestablement domine; la rade de Rio-de-Janeiro est le seul spectacle de nature qui m'ait surpris à ce point. Je regarde sans pouvoir me lasser, je cherche les détails au bout de ma lorgnette; ils se perdent, tant la masse est immense. — Le terre-plein où est bâti l'hôtel foisonne de hautes fougères, de ces buissons couverts de la baie d'Ohelo, si douce pour celui qui a soif. Deux sentiers se croisent, s'en allant à travers les landes, les bois, les haies et les fleurs aux deux extrémités de l'île; très loin dans l'extrême horizon, le ciel semble se perdre dans l'Océan... Comme on est fier de se sentir si petit et d'avoir la perception de si grand!... de pouvoir, d'une envolée d'âme, concevoir et jouir un semblable paysage!....

Vers quatre heures, sous la conduite d'un guide, M. et Mme S... et moi, déguisés *en Tartarin*, munis d'un bâton et d'une lanterne pour le retour, nous descendons dans le gouffre.

Le sentier est d'abord très facile; au milieu des plantes vertes et des buissons fleuris, on marche

joyeusement sans regarder derrière, sans penser au retour, plus long, plus périlleux. Nous sommes bientôt au niveau de la lave ; la surface du cratère subit de perpétuels changements : d'après les observations des voyageurs, elle se serait, sous l'action d'une force invisible, élevée en quelques années de plus de 100 mètres. C'est un véritable chaos. La lave, mauvaise conductrice de la chaleur, refroidit immédiatement au contact de l'air et conserve la forme sous laquelle elle vient à la surface. Certaines parties semblent une carrière après une forte explosion de dynamite, un amoncellement de rochers de toutes tailles, séparé par des fentes dont on ne peut voir le fond ; d'autres plus bizarres donnent l'impression d'un liquide agité et subitement pétrifié ; on reconnaît distinctement la vague, les éclaboussures du jet, la convexité du flot qui avance.

C'est à travers ces accidents, escaladant les blocs, tournant les crevasses, qu'il faut marcher plusieurs heures dans les pas du guide pour éviter les plus mauvais endroits ; la lave craque sous le pied avec un bruit de sucre qui s'écrase ; des tas de pouzzolane, sous le moindre effort de

la brise, s'élèvent en tourbillons ; — par temps, on sent la chaleur sous les pieds.

A la base d'une masse énorme de scories formant comme un *iceberg* au milieu de cette mer, nous faisons halte, je regarde autour de moi. Partout le noir, avec quelques taches de jaune, la lave mouchetée de soufre ; l'horizon est fermé par cette gigantesque muraille qui entoure le cratère ; nous sommes loin de la terre ferme, sans défense, aux mains de Mme Pélé, comme on dit aux îles, et un léger frisson nous vient à fleur de peau ; — c'est, prétend Mme S..., un des plaisirs de l'excursion. Nous continuons notre route à travers une zone plus chaude où les vapeurs de soufre sortent de toutes les fentes, le travail souterrain est ici plus évident, plus près ; certaines crevasses ne sont pas vieilles d'un mois. Après un dernier effort, nous arrivons sur les bords de l'*Halemaumau*, — la demeure du feu éternel.

Pour une fois, la réalité dépasse l'imagination, les yeux du corps voient plus que ne peuvent deviner les yeux du rêve.

L'aspect de l'*Halemaumau* est variable : la

largeur, la profondeur, la forme, les laves solides qui l'entourent se transforment constamment. En ce moment, c'est un puits circulaire profond de 95 mètres et large de 400 mètres, contenant un lac de laves incandescentes toujours en mouvement dans un bruit sourd, un bouillonnement de feu, avec des jets de feu hauts de 10 mètres, produisant des vagues de feu qui vont se briser sur les bords. Il y a là une vie, une intensité défiant toute description. La chaleur et la réverbération de ce foyer infernal obligent à s'écarter par instant, mais on revient fasciné, on veut suivre l'effort d'une flamme plus haute immédiatement perdue dans ce crépitement de matières en fusion qui naissent des profondeurs du globe, montent, s'écrasent et disparaissent. Le merveilleux agit sur les nerfs, il est impossible de se défendre d'un moment d'effroi, on sent un danger, on est pris d'un vertige plus attirant encore que celui causé par le vide. L'impression donnée par cette force surhumaine fait comprendre pourquoi l'ignorance et la superstition ont toujours mis le feu au premier rang de leurs divinités. — Quelques laves sont tellement liquides et visqueuses que les gerbes les plus légères et

les plus hautes s'étirent sous l'action du vent, flottent dans les airs pour retomber autour de nous en de longs filaments déliés, soyeux, couleur d'or sombre, semblables à du verre filé : — ce sont les cheveux de la déesse Pélé, dit la légende canaque.

La nuit vient et le contraste de sombre et de lumière rend plus grandiose et plus terrifiant encore l'*Halemaumau :* sur nos têtes, le nuage rouge, à nos pieds, la fournaise d'une couleur vive ; les détails se précisent ; chaque jet, chaque vague s'individualise. Pour un instant, un point passant au noir forme îlot, puis soudain il éclate en mille morceaux, une poussée bouillante liquéfie tout ce qui lui résiste. Nous sommes sous l'empire d'une émotion vraie devant cette exagération de violence.

Sur un banc fait de blocs de lave entassés nous causons, évoquant les souvenirs d'un passé perdu... Ces gaz étaient à une époque seuls maîtres des surfaces... La terre à sa période première, grand astre lumineux, suivait son cours dans un système autrement composé;... plus tard vieillie, elle a comprimé force et lumière dans son écorce refroidie... Dieu voulait

créer un monde. — Cette énergie brutale qui était tout se fit jour par certains exutoires que l'homme appela du prosaïque mot grec, « cratère » (vase à cuire). — Puis nous regardons encore... Quelle diversité dans une masse de flammes! Ce noir et ce feu produisent mille effets, mille impressions; l'art et la science voudront un jour les connaître...

Après un long temps nous revenons à l'hôtel, chacun cherchant avec sa lanterne la place de ses pas. Je suis physiquement et moralement accablé, j'ai le spectacle vu dans les yeux; sous la pluie, la lave est devenue glissante, nous marchons lentement... Pourquoi si merveilleux fait-il penser si triste ?...

Il pleut, le brouillard nous enveloppe ; il fait humide et froid, impossible au plus intrépide de sortir, nous devrons tout le jour rester auprès d'un grand feu fait de vieilles planches qui crépitent.

Je m'installe en face de trois gros registres contenant les signatures et les observations de tous les touristes passés par le volcan de

Kilauea depuis le 2 février 1865. Lecture pénible, toutes espèces d'écriture, d'une monotonie désolante, on dirait la même chose vue par les mêmes yeux alors que spectacle et spectateurs changent tous les jours. Chacun indique ses heures d'ascension, parle de la pluie et du beau temps, de sa mule et de son déjeuner; choses aussi intéressantes à conserver à la posterité que les initiales gravées sur un rocher à la pointe d'un canif. Les descriptions du cratère sont, presque toutes, seulement laudatives, un chapelet d'épithètes grosses et sonores, parfois un renseignement technique donnant des chiffres ou un dessin d'écolier visant à la caricature...

Je me souviens d'un même registre parcouru dans une auberge d'une petite plage normande, il y a entre ces deux monuments publics l'abîme qui sépare le latin de l'anglo-saxon. — Celui-ci ne cherche jamais à esquisser une impression personnelle ou à construire un mot plus ou moins spirituel ; l'américain parfois plaisante lourdement ou profite de l'occasion pour afficher une réclame gratuite en faveur de sa fabrique, de son magasin ou de son église ; l'Anglais, lui, reste, même en face d'un volcan, ce qu'il est par goût

et par tempérament, un sérieux; il donne des faits, rien que des faits, prend des hauteurs, des profondeurs, des mesures et des distances, indique les prix de l'hôtel, les spécimens et curiosités qu'il remporte avec lui sur un point du territoire britannique. Mais comment expliquer que l'Anglais parle si peu et écrive si long? Il ne cause ni ne communique ses pensées, répond ou questionne, ayant grand soin d'éviter toute théorie, toute généralisation ; et, aussitôt la plume à la main, il devient prolixe; ses œuvres de science et d'histoire, ses documents légaux et officiels, ses livres de voyage, ses romans même ont des proportions d'encyclopédie. Le lecteur n'a pas à lire entre les lignes ou à faire aller son imagination à la suite d'une phrase ou d'un mot suggestif, tout est dit avec le plus minutieux détail.

Dans ces registres examinés page à page, je retrouve au milieu des Williams, Johnson, Brown aux initiales les plus panachées, bien peu de noms connus. — Une main pieuse a collé là les lettres écrites par Mark Twain durant son séjour en Hawaï, en 1886, et publiées dans un journal des États-Unis. Le brillant humoriste

me paraît cette fois fort au-dessous de lui-même, c'est du reportage léger, composé avec le parti pris d'être joyeux et satirique; or la caractéristique des îles peut revêtir bien des formes, mais je ne crois pas qu'il soit possible d'être vrai et de mettre seulement en lumière le côté comique. Sans être inexistant, il disparaît sous les beautés de nature, le soleil et la poésie. Que penserait-on d'un journaliste chantant sur un mode héroïque la *Gazette des Tribunaux*, ou traitant scientifiquement le *feuilleton théâtral* ?

Décidément cette fastidieuse lecture est bien dans la note voulue pour cette journée triste. Je relève la seule inscription qui me paraisse être celle d'un homme d'esprit : « J'ai parcouru le livre d'or du volcan et je déclare être venu par le même chemin que les autres, de la même manière que les autres ; avoir vu les mêmes choses que les autres et ça m'a produit la même impression qu'aux autres. »

Eh bien, moi, je suis resté trop de jours voisin du cratère pour voir seulement de la lave, de la pluie et du feu..... Par une après-midi sombre, assis à l'extrême bord de l'Halemaumau, sous l'action violente de ce lac de flammes, mon

esprit s'abandonne et l'influence du milieu, de la sensation qui m'entre par les yeux domine librement ma pensée vaincue. J'en viens à philosopher avec des sentiments, à jouir d'une entrevue sur l'irraisonnable ; la lave en fusion s'écarte, je descends aux profondeurs insondées où je me perds... subitement j'échappe à la matière qui m'écrase pour courir les espaces à la recherche de la force première et unique de l'auteur et du tout..... C'est une perception vague, indécise, mais bien réelle, d'une puissante séduction. N'était-ce pas elle que cherchait l'ermite, le solitaire d'autrefois, en vivant sur les plus beaux traits de la nature. — Puis encore, sans aucune transition, je viens à frémir... Je comprends maintenant pourquoi les plus cruels supplices dont on menace au royaume du mal sont : ce bruit, ces jets de flamme, cette chaleur, cette force venant on ne sait d'où..... Le volcan, c'est le mystère, mais le mystère qu'on est obligé de croire, mystère visible et actif résumant toutes les idées mères de la peur, celles subies sans pouvoir être raisonnées, celles qui nous saisissent aux entrailles.

La crise passe... mais que de saines réflexions

elle fait naître !... Le soir, en s'endormant en face du nuage rouge, on regrette le passé, on espère l'avenir.

Je ne crois pas qu'il existe d'endroit plus favorable à la méditation que cet hôtel du volcan.

La route la plus courte pour aller du *Kilauea* à la mer est celle de Punaluu, un point de la côte sud d'Hawaï ; c'est là où nous devons prendre le vapeur qui nous ramènera à Honolulu. Nous quittons avec regret ces hauteurs où la vie est facile, paresseuse et confortable, l'air plus léger, plus vif et plus frais, — on n'y est pas isolé, un téléphone vous met en communication avec l'île tout entière.

Réunis à de nombreux touristes, nous formons une véritable caravane, les uns à cheval, les autres enfermés dans une voiture sans ressort, véritable instrument de torture traîné par quatre chevaux à travers des rochers et des fondrières. La descente s'effectue cependant sans incident. Ce versant de montagne est très différent de l'autre, ici tout est sec, la lave est à peine couverte par les plantes, la bruyère est d'un ton jaunâtre, pas de ces joncs indiquant les bas-fonds

gardant l'humidité, pas de ces bouquets d'arbres verts poussant la tête au soleil et les pieds dans l'eau; la route dévale dans un paysage jaune, des landes sans fleurs et de hautes herbes grises et dures aux feuilles en fer de lance ; pas trace d'habitants, de loin en loin quelques bœufs maigres appartenant à un *ranch* voisin. — Le régisseur est avec nous, il me donne un détail curieux: ces animaux ne boivent jamais que l'humidité déposée sur les feuilles par la rosée et le brouillard.

Ce versant du Kilauea est l'envers de la médaille et cependant plus loin, à quelques kilomètres de la côte, nous arrivons aux immenses champs en culture de la plantation de Pahala que domine la sucrerie aux hautes cheminées. Des travaux d'irrigation ont changé ces terres infécondes en mines d'or faisant vivre des milliers de travailleurs et enrichissant une centaine d'actionnaires.

Nous trouvons là un petit chemin de fer qui met l'usine en communication avec Punaluu.

Sur un autre bateau-diligence *le Hall,* nous suivons la côte du district de *Kona :* c'est d'une

extrême sauvagerie, produite par l'aridité, la sécheresse, le manque de végétation et les grands bois dominant les hauteurs. A l'horizon, pas une voile ; sur terre, pas signe de vie humaine, on se croirait dans les eaux de quelque île déserte.

Nous suivons les contours rasant les pointes ; de loin en loin, abrité au fond d'une petite baie, un minuscule village, des cabanes de bois bâties au pied de vieux cocotiers, toujours plusieurs églises trop larges, élevées au temps où les indigènes étaient nombreux. Des Canaques, sur leurs étroites pirogues aux énormes balanciers pagayant avec art, apportent à bord des oranges, des ananas, des sacs de café. Je note un de ces villages : *Hookena,* qui semble avoir été placé là par un habile décorateur. C'est un tableau dont les valeurs sont exactes, bien en harmonie : mer et bateau au premier plan, arbres, maisonnettes, hommes et animaux au second, le tout sur un fond de montagnes. Cet ensemble gracieux rappelle ces paysages de l'école de la Restauration que les professeurs de dessin voulaient bien finis, complets, animés avec un centre : ceux dont la vue met en fureur nos artistes modernes.

Vers le soir, *le Hall* jette l'ancre dans la baie de Kealakekua, un lieu historique. Sur la haute falaise formant un des côtés, on peut voir, de la mer, des trous, les ouvertures de cavernes où, dans les temps anciens, on venait secrètement la nuit déposer les cadavres des chefs morts de maladie ou à la guerre. Comment pouvait-on parvenir à ces cavernes, c'est aujourd'hui difficile à expliquer. Là reposent les anciens guerriers représentés par la légende comme des héros, des modèles de force et de justice, et c'est au pied de ces rochers que mourut le capitaine Cook. Le gouvernement britannique a élevé à cet endroit, en souvenir du célèbre navigateur, une petite pyramide avec plaque commémorative.

De l'autre côté de la baie, le village de Napoopoo se cache sous les palmiers. Nous ne repartons que le lendemain matin, et nous décidons d'aller manger notre dîner à terre.

Lorsque notre embarcation, remarquablement dirigée par les matelots indigènes du bord, passant le récif sur le sommet d'une vague, vient s'échouer lourdement sur la côte, une foule de Canaques, hommes, femmes, enfants nous en-

toure, il n'y a pas un blanc dans les environs, un notable nous offre l'hospitalité, nous préférons nous installer sur l'herbe près de sa maison, une massive construction ayant appartenu à quelque traitant à l'époque prospère. Plusieurs passagers parlent la langue du pays, on fusionne, on cause, les habitants de Napoopoo semblent tout heureux d'avoir des visiteurs.

Une nuit superbe, calme, un peu fraîche, a succédé à la journée chaude; le ciel est tout bleu, éclairé par la lune à son plein. Je vais à la découverte des environs avec une fort jolie femme, demi-blanche, mariée à un millionnaire américain, une des *professional beauty* de New-York, suivi de cinq ou six enfants à moitié nus, qui, étonnés, nous regardent. Un semblant de chemin, pris au hasard, nous mène au fond de la baie, sur une plage de sable fin. La marche est lourde et difficile, pour nous reposer nous nous étendons auprès d'une vieille hutte de feuillage en ruine. Nous restons un long temps sans parler sous l'influence de la sauvage beauté qui nous environne.

Je ne crois pas qu'il soit possible de se sous-

traire à l'impression de certaines vues de nature, chacun selon son caractère, ses nerfs, la disposition de son esprit et de son cœur... La vague blanche de lumière vient sans un bruit s'écraser à nos pieds, puis s'en va et revient. En face, *le Hall*, sur ses ancres, se balance lentement; à droite, le monument de Cook, adossé à la haute falaise; à gauche, une masse de verdure sombre dissimulant le village. Les enfants qui nous ont suivis sont, comme nous, couchés; pas un bruit ne vient troubler notre esprit en mal de pensées.

Puis Mme G*** parle de l'ancien temps, me raconte les histoires qui ont bercé son enfance, les légendes dont ses pères étaient les héros : — lorsque Cook débarqua, il y avait ici plusieurs milliers de pirogues;... près de l'endroit où nous sommes s'élevait un temple, plus loin, la case des grands prêtres;... sur ces rochers ont reposé les chefs puissants qui vivent encore dans la mémoire de tous les vieux Canaques... Peu à peu son sujet la passionne, le sang de ses ancêtres la domine tout entière. Les coudes dans le sable, je regarde ces grands yeux brillant dans la nuit. Étrange contraste,...

l'élégante jeune femme, mise à la dernière mode, pétrit dans ses mains une feuille sèche de palmier, c'est du moderne le plus pur dans tous ses détails : parler, vêtement, attitude, c'est l'extrême civilisation américaine ; mais, on le sent, elle appartient à cette terre dont elle porte la brune empreinte, c'est la Canaque qui pense, son admiration, son cœur, son âme, sont avec les morts et grâce à la patine du temps, ils semblent tous beaux, forts, héroïques, dans un nuage de poésie... Sur sa demande, les petits indigènes chantent une mélodie populaire conservée des siècles passés, et de nouveau elle s'abîme dans son rêve.

Mme G*** résume parfaitement le double caractère de l'archipel hawaïen, où la civilisation est venue se superposer aux ignorances et aux illusions d'autrefois, trop vite pour que le passé et le présent forment un tout homogène. A travers le plus pur moderne percent des idées, des traits de mœurs et de caractère bizarres, mais d'une séduisante étrangeté.

En revenant du *Kilauea* : je n'ai jamais eu la sensation de plus douce rêverie... Le présent me ramène au passé, dont j'ai le sentiment et le regret,

au vieil Hawaï des légendes ; autour de moi, on constate le progrès montant, on discute l'avenir, on parle affaires, convoitises de peuples... Moi je pense au grand Pacifique où tout est mystère,... je me demande si Pélé et ses volcans ne reprendront pas un jour les terres qu'ils ont créées.

X.

LES AFFAIRES.

« Le Business man ». — Les sources de richesses. — Le commerce. — Une plantation de cannes à sucre. — Prospérité.

Malgré le grand soleil, les horizons bleus, la poésie et les chansons, en Hawaï comme aux États-Unis, *business* est le seul mot qu'on prononce avec cette accentuation qui implique une sorte de respect : c'est la raison première et le but final de tout acte et de toute pensée. Avant de chercher à comprendre l'hawaïen contemporain, il faut se pénétrer de ce mot fatidique : « les affaires ». L'étranger qui en ignore risquerait, en venant à Honolulu, de produire l'impression d'un phénomène, d'une difformité de la nature, et serait certain de passer au moins pour un imbécile. Feu Geoffroy, le bourgeois du

Palais-Royal, dans je ne sais quelle pièce de Labiche, donnait l'intonation juste au mot « les affaires » pour traduire exactement le mot *business*. C'est profond, large, ça comprend l'universalité des petites choses aussi bien que des grandes, sert à tout de raison et aussi de prétexte et d'excuse. Ce mot a comme les allures sacerdotales d'un dogme. — Déclarer un propriétaire, un négociant, un vendeur de cornichons ou un faiseur de grosses faillites « business man », c'est le plus grand compliment qu'on puisse lui faire. Et de fait, pour tous « le business man » est sympathique, sa préoccupation dominante est de « make money » — de faire de l'argent, — c'est son principe premier, le plus absorbant, vers lequel se tendent toutes ses facultés, mais il est aussi large dans sa dépense, aussi généreux qu'âpre au gain ; il a un peu le tempérament du joueur, trouvant plus de plaisir à manier les cartes qu'à faire un bénéfice. Tous les étrangers s'établissant à Honolulu sont..... ou veulent être des « business men ».

Comme presque partout, c'est à l'Anglais que

revient l'honneur d'avoir découvert le véritable filon à exploiter. En 1825, un certain John Wilkinson, frappé de la facilité avec laquelle la canne à sucre, — destinée à faire de l'alcool, — poussait autour des huttes d'indigènes, établit une première petite plantation dans une vallée voisine d'Honolulu. C'était un bien timide essai, mais le succès fut grand, la culture nouvelle se développa rapidement et modifia même la physionomie du pays. On importa les procédés agricoles les plus parfaits, les usines à sucre les plus perfectionnées et l'industrie sucrière devint l'industrie nationale. Le traité de 1876 avec les États-Unis confirma toutes les espérances, les plantations donnèrent des dividendes énormes. Aujourd'hui 60 grandes compagnies occupent environ 20,000 ouvriers et exportent annuellement à San-Francisco pour une valeur de plus de 60 millions de francs et, comme disait un sceptique d'esprit, « le véritable roi d'Hawaï, c'est le sucre ».

En dehors de la canne, qui constitue une sorte de produit industriel, les îles fournissent seulement des céréales, des fruits et des matières premières. Le Chinois cultive le riz dont une

partie est exportée, le reste étant consommé sur place. On expédie aussi des bananes, du café, de la laine, des cuirs. — Ces différentes exportations donnent environ un total de 5 millions.

Certains produits sont absorbés par la consommation locale : le bétail, les chevaux, les moutons, les volailles, les œufs, la racine du taro (arum esculentum), les légumes, les fruits des pays tropicaux.

La situation géographique de l'Archipel, au centre de l'Océan Pacifique, est aussi la cause d'un mouvement d'affaires important. Autrefois, les baleiniers venaient en Hawaï déposer le produit de leur pêche et se ravitailler, avant de repartir pour l'extrême Nord ; ils sont moins nombreux aujourd'hui, mais Honolulu reste un entrepôt de réexportation et le port de relâche pour les paquebots se rendant des États-Unis en Australie. Souvent même, ceux allant en Chine ou au Japon y font escale pour prendre des vivres frais et du charbon, importé, par voilier, de Newcastle (Australie). Hawaï est aussi le grand rendez-vous des bâtiments de toutes les marines de guerre qui promènent leur pavillon dans cette partie du monde.

En laissant de côté la navigation au cabotage, très importante entre les îles, le mouvement annuel du port est de 300 bâtiments environ, de toutes grandeurs et de toutes nationalités. En dehors des immigrants, plus de 4,000 passagers arrivent et partent annuellement d'Honolulu et un même nombre y passe en transit ; c'est là, pour une aussi petite ville, une importante cause de profits, et le commerce local compte les bâtiments et les voyageurs comme leur meilleure clientèle.

Enfin une derrière source de richesse est le touriste, venu en Hawaï pour faire l'ascension du volcan ou passer les mois d'hiver dans un climat chaud. — Les nouveaux tarifs douaniers des États-Unis ont porté un préjudice grave à l'industrie sucrière, et on semble croire à Honolulu que le touriste pourrait être d'une exploitation rémunératrice, leur grand nombre devant compenser, dans une certaine mesure, les profits perdus par le bas prix du sucre sur les marchés de San-Francisco. Une Compagnie s'est formée dernièrement pour faire de la réclame, attirer les touristes, faciliter le voyage des îles, l'ascension du volcan et construire un hôtel au

bord du cratère du Kilauea. — Un plus hardi a proposé à la dernière législature une autre façon de faire de l'argent, la création d'une loterie à l'instar de celle de la Louisiane et dont les profits serviraient à combler les déficits possibles des budgets futurs et à encourager l'introduction dans le pays de nouvelles industries. Il est probable que l'opposition des plus sages empêchera la réalisation de ce beau projet..... C'est dommage, les Chinois sont si joueurs ! Ils rendraient régulièrement au pays l'argent qu'aujourd'hui ils expédient en Chine.

Le commerce est en Hawaï relativement plus important qu'en tout autre pays, pour cette raison qu'on exporte tous les produits bruts et qu'on importe tous les objets fabriqués, tous les objets de consommation : les fruits viennent de Californie, les pommes de terre de la Nouvelle-Zélande, les maisons à moitié construites des États-Unis et le sucre lui-même des raffineries de San-Francisco. — La grande maison de commerce ne se spécialise pas, elle fait tous les genres à la fois : elle exporte et importe, est agent de

plantation, c'est-à-dire chargée de la partie commerciale, avance les capitaux nécessaires, fournit le matériel, transporte le sucre aux États-Unis, le vend, encaisse les bénéfices et répartit les dividendes ; elle est aussi représentant de compagnies de navigation, de compagnies d'assurances maritimes, sur la vie et contre l'incendie, emprunte des capitaux en Europe pour les prêter en Hawaï, fait en somme toute opération pouvant donner un bénéfice.

La grande maison de commerce est anglaise, allemande, américaine ou chinoise, et possède d'énormes stocks de marchandises qui lui viennent directement, par des voiliers à elle, de Liverpool, de Brême ou de Hambourg, de San-Francisco et de Hong-Kong. Elle fournit les magasins de détail d'Honolulu, possède dans les îles des correspondants, et des dépôts de diverses marchandises dans toutes les plantations dont elle gère les intérêts. Les produits français : les soies, les étoffes légères, les vins et spiritueux, les objets de luxe, l'huile, les conserves, les denrées alimentaires et la parfumerie sont importés par l'intermédiaire de correspondants en Angleterre, en Allemagne ou aux États-Unis.

Chacune de ces maisons est dirigée par plusieurs associés; ceux-là constituent, avec les banquiers et les planteurs, une sorte d'aristocratie financière possédant tous les capitaux du pays. On cite parmi eux des fortunes énormes faites en quelques années. Il est juste de dire que si les enrichis quittent généralement les îles, la maison de commerce subsiste et contribue largement à développer la richesse du pays en consacrant la plus grande partie de ses profits à des entreprises nouvelles : constructions d'usines à sucre nouveau système, agrandissements des plantations, compagnies de bateaux et sociétés de tous genres, pour exploitations de toutes espèces, ouvrant ainsi des débouchés à l'intelligence, à l'ardeur et à l'énergie des plus jeunes et des nouveaux arrivants.

Les négociants et les planteurs, ceux que les journaux appellent « les Barons du sucre » disposent d'une grande et légitime influence dont ils usent généralement dans l'intérêt de tous, car, selon les habitudes commerciales des États-Unis, le crédit est large et facile et les entreprises les plus hasardeuses trouvent auprès des capitalistes une complaisante commandite.

Le lanceur d'affaires n'est d'ailleurs gêné ni par la loi, — en matière de société la législation n'intervient que très discrètement et laisse toute liberté à l'initiative individuelle,— ni par la concurrence, lourde en Europe pour ceux qui veulent entreprendre une nouvelle affaire; le champ à exploiter est assez large, chacun peut y créer quelque entreprise.

A côté des millionnaires dont j'ai parlé, il existe beaucoup d'autres « business men » peuvant s'assurer par le travail une existence très large : les médecins, les avocats, les administrateurs des plantations, les ingénieurs, les détaillants, les employés, les commis, les agents de toutes espèces et même ceux qui émargent au budget de l'État.

La compagnie commerciale hawaïenne (Hawaïan commercial Company), fondée au capital de 50 millions de francs, possède la plus grande plantation de cannes à sucre de l'Archipel et, dit-on, du monde entier. Elle est appelée Spreckelsville, du nom de l'initiateur de la société, M. Claus Spreckels de San-Francisco. Les terres de la

Compagnie, situées sur une sorte d'isthme reliant les parties nord et sud de l'île de Maüi, formaient autrefois un désert aride, sans un arbre, sans une pousse verte, et constituent aujourd'hui un domaine de 17,000 hectares d'un seul tenant, couvert de prairies, de fleurs, d'arbres, sur lequel 10,000 hectares réservés à la culture de la canne entourent une superbe usine pouvant faire 120 tonnes de sucre par jour. Ce résultat a été obtenu grâce à de gigantesques travaux d'irrigation qui ont amené l'eau des montagnes par 80 kilomètres de canaux passant sur 30 aqueducs et sous 28 tunnels. L'eau est emmagasinée dans des réservoirs d'une capacité suffisante pour plusieurs mois d'irrigation. — Les travaux d'art de la plantation de Spreckelsville font le plus grand honneur aux ingénieurs américains.

L'aspect seul du champ donne une idée de la richesse du sol : cinq mille hectares sont toujours plantés et la canne de 10 à 12 pieds de haut, aux larges et longues feuilles, est d'un vert uniforme. Le terrain est divisé en carrés, bordés par un canal d'irrigation et de larges avenues, où courent les rails d'un chemin de fer, sur lesquels circulent, au temps de la récolte, 4 loco-

motives et 500 wagons. Le labourage se fait à la vapeur et, de juin à novembre, on plante à raison de 20 hectares par jour. On occupe aux différentes opérations de culture 1,500 ouvriers qui, divisés en 7 camps ou villages, habitent des maisons confortables à proximité de leur travail.

L'usine a été construite à grands frais et les machines importées des plus célèbres établissements métallurgiques d'Europe et des États-Unis. Elle est, au dire des ingénieurs, le modèle du genre et capable de répondre aux nécessités d'une exploitation beaucoup plus étendue. — La canne épluchée, c'est-à-dire dépouillée des feuilles, est amenée à l'usine sur des wagons et déposée sur un plan incliné qui l'entraîne automatiquement sous des cylindres broyeurs. Les morceaux passent ensuite par un nombre de conduits, de cuves et de chaudières superposées où ils sont soumis à une haute température et réduits en un liquide brun et gluant. Ce liquide, après avoir passé par une série de manipulations, arrive dans des turbines essoreuses d'où il sort, à l'état brut, en petits cristaux jaunâtres.

La partie décorative de l'usine n'a pas été négligée, les bâtiments sont solidements cons-

truits et même décorés avec goût à l'intérieur. De grandes allées d'arbres partent de l'édifice principal et se dirigent dans tous les sens à travers les champs de cannes. La résidence du directeur est luxueuse, d'aspect monumental, entourée d'un parc planté d'arbres rares. Les habitations des mécaniciens, des ouvriers de métier et des contre-maîtres sont de jolis chalets. La compagnie a construit pour eux, au milieu de parterres bien entretenus, un cercle entouré de larges vérandas et possédant des salles de lecture, de billard et un grand hall pour les bals donnés par ces Messieurs. Je ne sais pas exactement dans quelle proportion se répartissent les bénéfices entre le capital et le travail, mais tous ceux qui sont à Spreckelsville gagnent de gros salaires sur lesquels ils peuvent largement vivre et faire des économies.

Cette superbe entreprise est merveilleusement organisée dans tous ses détails, trop luxueusement même, disent certains actionnaires, reçevant à regret des dividendes inférieurs à ceux donnés par les autres plantations.

J'ignore si quelque jour les îles Hawaï auront à souffrir de cette fameuse question sociale qui pèse si lourd sur d'autres pays, mais pour le moment les travailleurs libres Portugais, Chinois, Japonais et même Canaques, sont aussi heureux que peuvent être des hommes vivant de leurs bras. Malheureusement, il y a une ombre au tableau ; dans presque toutes les plantations une grande partie des ouvriers sont des Japonais immigrants amenés en Hawaï sous contrat. Ils travaillent pour un faible salaire et sont chargés des plus rudes besognes. Demi-nus, dans une chaleur de feu, organisés par escouades, sous la surveillance d'un blanc, ils piochent la terre. Ceux-là sont des pauvres, des déshérités, expédiés en Hawaï par des entrepreneurs d'émigration, ils sont soumis à des lois spéciales, doivent pour un certain nombre d'années leur travail au planteur maître de leur liberté ; je me suis demandé si ce n'était pas là une forme moderne de l'esclavage?..... Je le reconnais, ces malheureux sont humainement traités; beaucoup sont satisfaits de leur sort; certains, leur contrat expiré, trouvent aux îles une existence meilleure et plus facile que dans leur pays ; mais il y a dans ce système pratiqué

en Hawaï quelque chose de dégradant, de répugnant à la dignité humaine.

Le grand argument des planteurs est : l'homme se contracte librement. Est-elle bien réelle la liberté de celui qui ne sait pas, a faim et veut manger?... Aux États-Unis, la loi, plus humaine et protectrice du faible, interdit à tous les résidents sur son territoire de faire abandon de leur liberté...

Je faisais part un jour de ces réflexions à un Anglais de mes amis ayant une longue expérience aux îles et un grand sens pratique.

— Oui, vous avez raison, me dit-il....., au point de vue du sentiment. Mais les plus grands frais d'une plantation sont les salaires et nos ouvriers sont nombreux, la plus petite augmentation empêcherait l'affaire de produire un bénéfice et obligerait le capital à se retirer. L'arrêt du travail dans la plantation, c'est la ruine du pays, la misère pour tous. Les Américains s'en iront, le Canaque retournera à l'état barbare. Mais que deviendront ces milliers de familles d'immigrants ne pouvant employer leurs bras, ne trouvant pas à vivre ? Dans l'état actuel des choses, la plantation doit subsister ; et pour que la plantation subsiste, il faut la main d'œuvre à bon marché.

Le travailleur sous contrat est donc indispensable.

Peut-être mon ami anglais a raison ; mais c'est un « business man », lui.

Tous les étrangers à Honolulu vendent quelque chose et, n'ayant pas, comme dans nos pays d'Europe, des traditions commerciales une organisation sociale nettement établie, et pouvant difficilement être changé, ils ne cessent de faire tous leurs efforts pour accroître le chiffre de leurs affaires en multipliant les produits, les débouchés et les consommateurs. Ceux qui regardent l'avenir espèrent le canal de Panama ou du Nicaragua, devant faciliter les communications avec l'Europe et augmenter le mouvement du port d'Honolulu, transformé en un dépôt central de charbon; d'autres attendent avec impatience un câble télégraphique reliant les îles avec le reste du monde; d'autres enfin, la main mise sur le royaume par les États-Unis. — Nous deviendrons « le Grand Hôtel du Pacifique », s'écrie, dans un accès de lyrisme commercial, un écrivain d'Honolulu cherchant à faire admirer

à l'Amérique les bénéfices énormes qu'un pays trouve dans une politique coloniale active.

Après une période d'extraordinaire prospérité, Hawaï paraît devoir bientôt rencontrer certaines difficultés. Malgré le dire des intéressés, toujours prêts à se plaindre, je pense qu'il n'existe pas dans le monde un pays où la rémunération du capital et du travail étrangers soit plus large. — Les Chinois et Japonais envoient chaque année dans leur pays des sommes considérables ; les Portugais achètent des terres et des maisons ; le salaire de l'ouvrier varie de quinze à trente francs par jour[1] ; les commis de magasin gagnent de 500 à 1,000 francs par mois ; les employés dans les maisons de gros, les caissiers comptables se font souvent de 20 à 30,000 francs par an. Et ceux des résidents n'amassant pas une fortune vivent dans un luxe que n'avaient certainement jamais connu leurs pères.

1. La monnaie en usage à Hawaï est le dollar américain. Il existe aussi de la monnaie divisionnaire hawaïenne, de même valeur que celle des États-Unis.

XI.

CHEZ LES LÉPREUX.

Voyage de la Reine à Molokaï, le père Damien. — Les lépreux et la lèpre. — La Léproserie. — Le Bishop Home.

J'étais à Honolulu, lorsque la nouvelle reine, S. M. Liliuokalani, commençant le voyage traditionnel à travers ses États, décida que sa première visite serait pour les plus malheureux de ses sujets, les lépreux, de par la loi séparés du reste de la population et transportés sur un coin de l'île de Molokaï. Désireux de me rendre compte *de visu* de l'existence imposée à ces parias et en même temps de rendre hommage à la mémoire du Père Damien, le premier Européen venu par un sublime dévouement vivre et mourir au milieu des lépreux, je sollicitai l'autorisation de faire partie du voyage.

A 10 heures du soir, nous quittons Honolulu sur le *Likiliki,* un petit vapeur frêté pour la circonstance. La reine, sa suite et quelques invités occupent le pont, où l'on a jeté des matelas et des nattes pour la nuit ; tout le reste du bateau est encombré par 200 indigènes allant voir leurs parents lépreux. La foule est grande sur le quai, et malgré le triste but du voyage on sent dans l'air comme une atmosphère joyeuse ; ceux qui restent poussent des vivats en l'honneur de la reine et les partants, des guirlandes de fleurs au cou, la guitare au bras, chantent. Un festin ou une danse, un départ pour une autre île ou un enterrement ne peuvent avoir lieu sans musique et sans fleurs, les deux éléments premiers de l'existence canaque.

A mesure que nous nous éloignons du port, le bruit diminue ; la reine, revêtue d'un long *holoku* noir, est couchée sur une natte ; un enfant, qui, par la tradition, doit être de sang noble, agite sur sa tête un *kahili ;* près d'elle son premier ministre, ses dames d'honneur et quelques officiers de sa suite. Aucune barrière ne sépare la souveraine de ses sujets, qui se tiennent respectueusement à distance ;

parfois elle appelle l'un d'eux par un signe, et il s'approche en se traînant sur les genoux. Malgré cette apparence de servilité, consacrée par de vieilles coutumes, on voit qu'il y a entre la reine et ses sujets sympathie et communauté de sentiments, elle les connaît tous par leur nom, leur parle avec une tendre familiarité, s'informant de leur santé et de leurs enfants. Eux répondent simplement, sans timidité, d'un ton un peu traînant.

Puis un vieux Canaque se lève et commence un discours; il parle facilement avec des inflexions de voix justes, le geste est noble, expressif, et toutes ces faces bronzées, aux grands yeux doux, paraissent attentives, intéressées. Un voisin m'explique le sujet traité ; c'est une sorte d'homélie historique, de panégyrique des anciens rois et des anciens chefs depuis le grand Kamehameha. L'orateur raconte la gloire des ancêtres, leurs hauts faits d'armes, la beauté du royaume; c'est ce que nous appelons chez nous un discours patriotique, avec cette différence qu'il n'est question que du passé. A cet orateur en succède un autre, celui-ci donne des conseils de prudence pour le lendemain, ce qu'il

ne faut pas faire surtout, et il nomme chaque chose, sans qu'aucune des jeunes filles présentes pense à rougir. Peu à peu le silence se fait, chacun s'installe pour la nuit.

Je renonce au sommeil, le lit canaque manque par trop de moelleux, et vais m'asseoir sur la passerelle avec le supérieur de la mission française à Honolulu, un vieux prêtre breton qui habite en Hawaï depuis quarante ans. Il me raconte combien tout est changé ; en véritable apôtre du vieux temps, il n'a pas une très grande admiration pour la rapidité avec laquelle la civilisation, la richesse et la prospérité ont pénétré dans le royaume.

— Le Canaque était bien meilleur autrefois, me dit-il en poussant un soupir ; sa nature primitive était bonne, il n'était qu'ignorant ; nous avons cherché à lui apprendre ses devoirs, d'autres lui ont parlé de ses droits, c'était mettre un couteau affûté entre les mains d'un enfant.

Et le brave supérieur entame ce thème favori des vieilles gens ; « Autrefois c'était bien mieux. » Je l'amène peu à peu à me parler de la lèpre et il me donne des détails que je résume ici.

La maladie paraît avoir été importée vers 1850 par les Chinois ; depuis lors elle n'a cessé de se développer ; on dit même qu'une épidémie de petite vérole ayant mis à la mode la vaccination, la lèpre a été inoculée à beaucoup et qu'aujourd'hui il y a bien peu de familles indigènes qui ne soient atteintes. Pendant longtemps on ne pensa pas aux mesures préventives, le Canaque, essentiellement insouciant, voyait la souffrance, sans songer au danger ; c'est en 1865 qu'on décréta le transport sur la côte septentrionale de Molokaï de tous les lépreux du royaume. L'exécution de cette loi ne fut pas facile : ceux qu'elle visait résistèrent, se retirant dans les montagnes, soutenus par la population. On organisa une véritable chasse à l'homme et il fallut aux autorités plusieurs années pour s'emparer de huit cents lépreux.

Vers cette époque le Père Damien, membre de la Congrégation de Picpus, fut envoyé à la mission française d'Hawaï ; il passa d'abord plusieurs années dans l'intérieur des îles, se transportant d'un endroit à l'autre pour les besoins de son ministère ; il s'assimilait aux indigènes, apprenait leur langue et leurs habi-

tudes. En 1873, ayant un jour entendu son évêque, Mgr Maigret, exprimer le regret qu'il n'y eût pas de prêtre à la léproserie, le Père Damien s'offrit à remplir cette tâche douloureuse ; il avait trente-trois ans, était vigoureux, d'un caractère gai et sociable ; il se condamna à vivre, seul Européen, dans le milieu le plus triste le plus humble du monde, et pensant bien qu'il serait un jour victime de son dévouement.

Lorsque le Père Damien arriva à Molokaï, les choses n'étaient pas dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui. Le gouvernement n'envoyait des provisions que pour les plus malades ; les lépreux devaient cultiver les champs pour trouver leur nourriture ; ils vivaient misérablement, tout était à créer. Le missionnaire se mit à l'œuvre, servant d'intermédiaire entre les lépreux et les autorités d'Honolulu, cherchant à provoquer la charité, non seulement en Hawaï, mais dans tous les pays. En même temps il mettait un peu d'ordre dans la léproserie, recueillant les orphelins, encourageant ceux qui souffraient, soignant les plaies, apprenant à tous à se construire des cabanes et à s'occuper utilement. Peu à peu, l'opinion publique s'en mêla, des secours arrivèrent

nombreux, les Chambres hawaïennes votèrent des sommes considérables ; on trouva, à prix d'or, un médecin disposé à s'établir à Molokaï ; on fit venir des sœurs Franciscaines pour prendre soin des enfants. Le Père Damien, après onze ans de séjour, était, lui aussi, devenu lépreux, mais, malgré cela, ne cessa pas, jusqu'au dernier moment, de donner tous ses soins à son œuvre, dont il avait le droit d'être fier. Au mois de mars 1889, les plaies qui couvraient son corps se fermèrent et devinrent noires ; il le savait très bien, c'était la mort. Le 28 du même mois il expirait, après seize ans de résidence à Molokaï, heureux du résultat obtenu, consolé d'avoir fait pour ses semblables tout ce qu'il est possible à un homme de faire.

Et tandis que le supérieur me parlait de son frère en religion, devenu martyr, les larmes lui coulaient des yeux.

— Hélas ! me dit-il en matière de conclusion, ce n'est pas le premier de notre mission qui soit mort de la lèpre... et ce ne sera pas le dernier !

Puis, redevenant lui-même, avec une simplicité de cœur admirable, il me dit d'un air presque joyeux :

— Après tout, ils ne sont pas à plaindre, ils vont plus vite au ciel...

La conversion tombe ; nous avons encore en perspective plusieurs heures de nuit, et, bercé par un large roulis, mon compagnon s'assoupit.

La première lueur du matin, un peu avant cinq heures, éclaire la terre sur laquelle nous nous dirigeons. L'île de Molokaï apparaît dans son ensemble avec son amas de montagnes, ses falaises droites et sa côte inabordable. La convulsion volcanique qui a formé l'archipel d'Hawaï paraît avoir été là particulièrement violente et irrégulière, les pics sont plus nombreux, les vallées plus profondes, cette île est bien digne de son nom indigène, *la terre des précipices*.

Le *Likiliki* tourne une pointe ; nous sommes en face de la léproserie.

C'est une plaine vallonnée, entourée par la mer de trois côtés et séparée du reste de l'île par une muraille de rochers inaccessibles de 800 mètres de haut. Cette partie de terre semble une excroissance poussée au flanc de *Molokaï*, une large scorie, tombée là tout exprès pour

isoler du reste de l'humanité une population dangereuse. La vue panoramique produit déjà une triste impression : le site est sauvage, écrasé par la montagne, aucune culture, très peu d'arbres, partout des blocs de rochers et dans les creux une herbe grasse ; un vent violent venant du nord souffle toujours en tempête. De chaque côté de cette plaine, près de la mer, au pied de la gigantesque muraille, s'abrite un gros village, composé de petites maisons isolées les unes des autres. Puis les détails se précisent : on distingue les clochers des églises ; un bâtiment plus vaste, entouré d'une palissade, l'hôpital ; quelques maisons mieux construites et peintes au clair ; tout à fait sur le bord de l'eau, un grand hangar, les magasins du gouvernement ; auprès, un petit embarcadère enguirlandé de feuillage, envahi par la foule ; beaucoup d'hommes et de femmes à cheval, les premiers vêtus à l'européenne et les autres du classique holoku de cotonnade aux couleurs vives, cette sublime invention des missionnaires anglais, qui a le double avantage de développer la modestie des populations primitives et le commerce des fabricants de Manchester.

Le *Likiliki* jette l'ancre en face du village de Kalavao. Je descends à terre par la première embarcation ; les deux prêtres catholiques qui résident à la léproserie et l'agent du gouvernement nous reçoivent, nous échangeons des poignées de main et des compliments, et nous nous dirigeons vers le presbytère, en traversant la foule des lépreux rassemblés pour faire honneur à leur reine et recevoir leurs parents et amis.

Je n'avais jamais vu un lépreux, et je m'étais formé cette conviction que les descriptions déjà faites étaient exagérées, poussées intentionnellement au noir par leurs auteurs pour donner plus de relief au tableau. Je suis donc venu à Molokaï décidé à ne rien regarder à travers le prisme du sentiment, et malgré cela, je dois l'avouer, le spectacle que j'ai eu sous les yeux m'a paru plus terrible et plus répugnant que celui qu'inventerait l'imagination, et j'ai ressenti la plus forte, la plus douloureuse impression de ma vie.

Un malade vu dans un lit d'hôpital, même couvert de plaies et d'ulcères, est dans son cadre, c'est le membre souffrant d'une société,

entouré de soins et de tous les moyens possibles de guérison, il fait naître seulement la sympathie et la pitié ; mais lorsque, sur une île séparée du monde, dans le plein air et le soleil, toute une population, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, allant et venant, vaquant aux soins de leur ménage, se promenant à cheval ou assis au seuil des maisons, apparaît victime de cette maladie épouvantable, on se sent pris d'horreur, sous l'empire d'une crispation nerveuse qu'il est impossible de surmonter.

Le mal s'attaque surtout à la face et aux extrémités. La figure et les mains ne sont souvent qu'une plaie suppurante ; les cils et les sourcils sont rongés, les yeux mi-clos ; beaucoup sont aphones, ont des trous à la place du nez et des oreilles, ont perdu un pied ou une main tombés en pourriture. Certains semblent honteux, cachent sous un linge maculé les parties les plus malades ; la plupart ont perdu tout respect humain, étalent leurs ulcères auxquels ils ne paraissent pas penser. C'est un spectacle inoubliable, un de ceux qui hantent les nuits d'insomnie, qui donnent un aperçu sur le monde

d'en bas et explique la répulsion produite par les lépreux, dans tous les temps et dans tous les pays.

Le presbytère où nous sommes entrés est une jolie maison, dans le même enclos que l'église ; autour, des massifs de fleurs ; à l'intérieur, tout est neuf et confortable ; dans le salon, une grande bibliothèque pleine de livres saints et d'ouvrages de médecine ; en face du bureau, surchargé de journaux et de papiers, un grand crucifix, dont la vue doit être souvent bien utile. Là habite seul un jeune prêtre, le Père Vandelin, le successeur du Père Damien, son assistant réside à Kalaupapa, l'autre village. Il est tout joyeux de la visite de son supérieur, et comme en causant je le félicite de son dévouement et de son abnégation, il me répond :

— Mais, cher Monsieur, je vous assure que je ne suis pas un héros ; Monseigneur m'a envoyé ici, je fais mon devoir aussi bien que possible, et sans me préoccuper de l'avenir qui est entre les mains de Dieu.

Combien tout autre courage est peu de chose à côté de celui-là !

L'évêque d'Honolulu me racontait d'ailleurs qu'après la mort du Père Damien, il avait envoyé une circulaire à tous ses prêtres pour savoir ceux qui étaient disposés à aller à Molokaï, et qu'à l'exception de deux ou trois, trop vieux ou trop malades pour un travail aussi pénible, tous avaient réclamé l'honneur du poste le plus dangereux.

On nous prévient que Sa Majesté débarque et nous revenons sur le bord de la mer. La fanfare des lépreux joue l'hymne national hawaïen, que reprend la fanfare de la reine. Aux habitants de la léproserie se sont joints les passagers du *Likiliki ;* il y a là plus de mille personnes ; chacun est sous l'empire d'une grande émotion produite par la venue d'un être cher ou la déception de ne pas voir celui qu'il attendait. La reine passe à travers la foule pour se rendre à sa voiture, en saluant autour d'elle de quelques mots canaques. Malgré le calme et la dignité dont elle ne se départ jamais, je vois deux grosses larmes qui lui tombent des yeux ; autour d'elle tout le monde pleure ; c'est ce même sentiment de tristesse, répandu dans l'air, qui dominera toute la

journée, et c'est bien la note voulue pour cette royale et lugubre visite.

Tout le monde se rend chez l'agent du gouvernement où doit avoir lieu une sorte de réception. La reine s'assoit dans un fauteuil, sous la véranda, entourée de sa suite; devant elle, dans le jardin, sont réunis tous les lépreux qui ont pu quitter leur maison. Un d'eux prononce un long discours auquel la reine répond en quelques mots. Les Canaques ne se lassent jamais d'écouter les orateurs très nombreux parmi eux et qui parlent à la façon de nos anciens romantiques ; élargissant les phrases, multipliant les répétitions, les images, les comparaisons prises toutes dans les beautés de la nature. Puis la musique se met à jouer et les discours reprennent. Cette cérémonie doit durer plusieurs heures, nous en profitons pour rentrer déjeuner au presbytère. Nous sommes cinq à table, chacun fait ses réflexions; le sujet est poignant, et je recueille mes renseignements des meilleures autorités en la matière.

Le nombre total des lépreux, vivant à Molokaï, est d'environ 1200. Ceux du sexe masculin

sont toujours les plus nombreux. A l'exception de 25 Chinois et d'une douzaine de blancs, ils sont tous indigènes. Le personnel administratif et hospitalier est très restreint, il se compose de 12 blancs : agents du gouvernement, médecin, prêtres, sœurs et un infirmier. Ils sont aidés dans leurs travaux par 186 *kokuas,* — maris, femmes ou parents de lépreux autorisés à résider à la léproserie. — La mortalité est d'environ 13 pour 100 par an. Le total des lépreux résidant à Molokaï reste toujours à peu près le même, de nouveaux arrivants remplacent les décédés. Les dépenses de l'année dernière ont été de 450,000 francs. On calcule qu'un lépreux adulte coûte annuellement 435 francs. Toute personne envoyée à Molokaï tombe par le fait même à la charge de l'État, qui lui fournit une maison, des vêtements et, chaque semaine, une large ration se composant de *poï,* le mets préféré des Canaques, — une sorte de pâte faite avec la racine du taro — de la farine, du riz, de la viande, du poisson, du pain, du sucre, du bois, du savon, etc... Beaucoup reçoivent d'ailleurs quelque argent provenant de leur famille ou de terres qu'ils possèdent dans les îles.

Les lépreux vivent librement, chacun à sa guise ; ils se réunissent généralement plusieurs membres d'une même famille ; les isolés peuvent être admis dans un des deux asiles tenus par les sœurs Franciscaines et plus particulièrement réservés aux enfants. Enfin, lorsqu'ils arrivent à la dernière période de la maladie, l'hôpital leur est ouvert, mais le Canaque a une aversion toute particulière pour ce qu'il appelle « la maison de la mort » et le plus souvent un autre lépreux ou un *kokua* ami prend soin de lui jusqu'à son dernier soupir.

Les indigènes travaillent très peu ; quelques-uns cultivent seulement autour de leur maison des fleurs et trois ou quatre pieds de canne à sucre. Ils passent leur temps à causer, à chanter ou à se promener à cheval, — il y a plus de 800 chevaux dans la léproserie, — ils vivent en bonne harmonie avec leurs voisins, et l'administration est rarement obligée de sévir. Les grandes distractions sont les exercices religieux et les enterrements ; les seuls événements, l'arrivée hebdomadaire du petit vapeur qui apporte d'Honolulu lettres, achats et cadeaux, et de la goëlette venant de l'île voisine avec les vivres. Bien que

la léproserie ait une surface de 12 kilomètres carrés, c'est la monotonie triste de la prison à perpétuité, rendue plus cruelle par l'inaction, les souffrances et la perspective d'une mort prochaine.

La lèpre est aux îles Hawaï à l'état endémique, mais quand on parle de cette terrible maladie deux questions se posent immédiatement :

Est-ce une maladie incurable ?

Est-ce une maladie contagieuse ?

De l'avis unanime des savants qui ont étudié spécialement cette affection, la lèpre serait incurable, c'est-à-dire qu'on n'a pas trouvé jusqu'à présent le remède infaillible ; mais l'isolement, une hygiène bien entendue, des soins de propreté méticuleux, certain traitement interne, peuvent, dans bien des cas, sinon détruire le germe, au moins empêcher en partie les manifestations externes et prolonger la vie du malade. Malheureusement, à Molokaï, ces mesures préventives ne peuvent être employées : les indigènes sont extrêmement négligents, inconscients même du progrès du mal, et malgré les efforts du gouvernement et ses sacri-

fices, il est impossible d'entreprendre le traitement de toute une population lépreuse qui n'est pas disposée à s'y prêter. Cependant l'observation des faits semblerait indiquer que la lèpre n'est plus aussi violente que par le passé.

Est-ce une maladie contagieuse ?

N'ayant aucun titre me permettant de formuler mon opinion, je n'ose répondre directement, mais voici le résultat de renseignements nombreux et de mes observations personnelles.

Pour que la lèpre se développe, la réunion de deux conditions paraît indispensable : 1° Contact prolongé avec des lépreux; 2° un sujet favorable.

C'est ainsi qu'on ne peut citer un seul exemple d'un étranger ayant fait un court séjour en Hawaï, ou y vivant sans rapports directs avec les indigènes, qui ait été victime de la lèpre ; et, d'un autre côté, on peut affirmer que certains étrangers ou indigènes vivant en contact journalier avec des lépreux n'ont pas été atteints par le mal. — Une femme chargée, pendant dix-sept ans, de blanchir le linge de l'hôpital de Molokaï, mariée deux fois à un lépreux, n'est pas devenue lépreuse elle-même. — Il y a un nombre

considérable de ménages indigènes dans lesquels l'homme ou la femme n'a jamais contracté la maladie de son conjoint. — Je citerai aussi le cas d'un Canaque, depuis dix ans à la léproserie, qui s'est marié quatre fois à une femme lépreuse, a eu des enfants lépreux de chacune de ces femmes et n'a lui-même jamais montré aucun signe pouvant indiquer qu'il fût devenu lépreux.

Enfin on ne peut pas dire d'une manière absolue que la lèpre est héréditaire. Les lépreux ont peu d'enfants, mais souvent leurs enfants sont parfaitement sains. — Il existe, à Honolulu, un asile fondé par la reine Kapiolani, veuve du défunt roi Kalakaua et administré par des sœurs Franciscaines, où l'on élève des filles de lépreux; beaucoup d'entre elles n'ont jamais été atteintes.

Un exemple entre bien d'autres.

Une fille née à la léproserie, de père et mère lépreux, restée avec ses parents, à Molokaï, jusqu'à l'âge de dix ans, n'ayant aucune marque suspecte, fut transportée à l'asile Kapiolani; elle s'est mariée dernièrement, à l'âge de vingt et un ans, étant en parfaite santé, et rien n'indique qu'elle puisse devenir lépreuse.

On ignore donc, en somme, la cause de la lèpre, aussi bien que son remède, et, dans certaines parties du globe, elle fait peut-être plus de victimes que toutes les autres maladies. Il y a là un vaste champ ouvert aux chercheurs, et, me trouvant à Molokaï, je pensais quelle serait la gloire de celui qui pourrait vaincre ce fléau aussi vieux que le monde !

Comme nous finissons de déjeuner, la reine et sa suite entrent au presbytère, témoignage rendu au dévouement des deux missionnaires. Sa Majesté adresse au Père Vandelin ses félicitations et quelques paroles d'encouragement, puis elle continue sa grande tournée à travers la léproserie.

Je pense que jamais roi n'eut un pareil cortège : un grand Canaque, monté sur un petit cheval, porte l'étendard royal devant la voiture où se trouvent la reine et un jeune prince. Ce véhicule n'a rien de solennel ; c'est le seul de la léproserie, une vieille berline, attelée d'une haridelle, qui sert en temps ordinaire aux Sœurs

pour se rendre d'un asile à l'autre. Derrière : les dames d'honneur, le premier ministre, les officiers de l'état-major royal, puis deux ou trois cents lépreux et lépreuses, tous à cheval, formant la plus étrange des cavalcades.

Je me méfie des exhibitions officielles ; je tiens à tout voir et je pars de mon côté, avec un des Pères ; nous avons une dizaine de kilomètres à faire, on m'a donné un cheval qui n'est pas celui d'un lépreux, paraît-il.

Nous allons, à travers le village de Kalavao, vers le village de Kalaupapa, en visitant plusieurs maisons sur notre passage. Elles sont construites en bois, bien closes, ornées d'une véranda, le plancher repose sur quelques grosses pierres, il faut se prémunir contre l'hiver, qui est, à Molokaï, relativement froid, et la saison des pluies très humide. A l'intérieur, le mobilier est celui de tous les ménages canaques : des nattes et quelques calebasses, dans un coin une caisse servant d'armoire ; la cuisine se fait dehors, sur un fourneau construit avec quatre briques. C'est, en somme, le petit cottage des pionniers américains qui a remplacé, dans toutes les îles de l'Archipel, l'ancienne hutte de feuil-

lage. Je remarque, dans quelques chambres, un lit, dans d'autres, un fauteuil à bascule. — Nous nous arrêtons chez les plus malades, où le missionnaire fait sa visite quotidienne.

En sortant de Kalavao, un jeune homme demi-blanc, vigoureux, de bonne tenue, s'approche de nous et donne une poignée de main à mon compagnon, qui me présente. Nous causons un moment du grand événement du jour, de la visite de la reine, et nous continuons notre route.

— Ce pauvre garçon, me dit le Père, il n'a pas eu de chance !... Il était, à Honolulu, un des plus brillants élèves de notre collège, dont il est sorti il y a deux ans seulement ; il a épousé une jeune fille demi-blanche, très bien élevée et d'une famille honorable ; c'était un couple modèle ; on pouvait espérer pour eux un heureux avenir... Hélas !... après six mois de mariage, la jeune femme tombe malade et, tout à coup, se révèlent les signes précurseurs de la lèpre ; le conseil de santé, après examen, décide qu'elle sera transportée à Molokaï ; lui, le mari, l'aimait trop pour la laisser aller seule, il s'est enterré vivant, mais encore heureux d'être près d'elle... Peut-être Dieu pardonnera-t-il à celui-là...

Et mon compagnon prend le galop ; il a prononcé ces derniers mots en affectant l'indifférence, mais sa voix tremblait, et je comprends bien son émotion.

Nous quittons la route et montons une pente assez rapide. Nous allons voir le *Cratère*, une des plus grandes curiosités des îles Hawaï. — Sur le point le plus élevé de la léproserie, à peu près au centre, à plusieurs kilomètres de la côte, est un trou d'environ 500 mètres de circonférence, en forme de cône renversé ; au fond, au niveau de la mer, un petit lac d'eau salée monte et descend suivant le flux et le reflux de l'Océan. Malgré des sondages faits en diverses circonstances on n'a pu constater la profondeur. Il y a lieu de supposer, en raison du terrain environnant, que c'est l'exutoire d'un volcan éteint depuis des siècles et en communication avec la mer. Les indigènes, tous très superstitieux, approchent rarement du *Cratère*, sur lequel de vieilles légendes racontent de terribles histoires.

La route que nous avons reprise suit la grande muraille qui ferme la léproserie. Cette gigan-

tesque fortification se compose de rochers énormes superposés et comme attachés les uns aux autres par des arbustes, des lianes et des plantes grimpantes poussées dans les fentes. Dans la première assise de cette fortification, la roche est lisse, les diverses parties ne forment qu'un bloc, toutes les aspérités sont usées, c'est le pied d'une falaise longtemps battue par les flots. Il est donc probable que la terre constituant la léproserie est de formation plus récente que le reste de l'île. Nous sommes sur un large récif formé de coraux, de végétations sous-marines solidifiées par la lave d'un volcan disparu, c'est comme un îlot indépendant venu, dans un jour de bouleversement, se coller à son voisin.

A quelques cents mètres de Kalaupapa, nous voyons le cimetière... Quelle quantité de tombes fraîches pour un aussi petit village ! La reine a déjà passé et tout est rentré dans le calme, mais les préparatifs sont intacts, je retrouve les guirlandes vertes et les mâts surmontés d'oriflammes de nos comices agricoles.

Nous allons visiter l'église, le seul bâtiment architectural de la léproserie. Le clocher est en forme de tour crénelée, surmontée d'une croix,

c'est le monument construit par le Père Damien lui-même avec l'aide des lépreux. L'intérieur est assez bien décoré, vaste, rempli de bancs, l'ensemble n'est pas très riche et cependant a toujours été considéré comme une merveille par les indigènes. Je remarque que la plupart des objets du culte viennent de France. Nous sortons par la porte du chœur ; dans un petit jardin se trouve un bel arbre poussé à l'abri de l'église, le Père Damien lisait là son bréviaire, faisait le catéchisme, passait les longues soirées chaudes entouré de lépreux auxquels il racontait des historiettes, toujours suivies d'une courte morale. Selon son désir, il a été enterré au pied de cet arbre, où la mission a élevé un modeste monument ; il n'a pas besoin d'inscription pour rappeler qu'il renferme un martyr. Quelques mains pieuses cultivent des fleurs sur cette tombe, près de laquelle nos deux missionnaires viennent faire leur méditation.

Le village de Kalaupapa, le plus ancien, ressemble beaucoup à celui de Kalavao. Dans un joli cottage habite le docteur, un Anglais, il était autrefois à bord d'un steamer, il a aujourd'hui 20,000 francs par an, est logé et

nourri. Comme il n'a l'occasion de faire aucune dépense, j'espère pour lui qu'il sera bientôt assez riche pour quitter Molokaï sans esprit de retour. Il soigne très bien les habitants de la léproserie pour toutes les autres maladies que la lèpre, la phthisie surtout, qui fait de grands ravages.

L'asile des garçons où nous nous rendons est vide, les pensionnaires ont eu congé et sont allés à Kalavao voir le grand vapeur, *le Likiliki*. J'entre chez les Sœurs: leur maison est toute neuve, toute jolie, d'une propreté exquise, c'est l'annexe de la maison principale où nous devons aller plus tard. Présenté par le Père Vandelin, on me reçoit avec une amicale sympathie et on nous sert des rafraîchissements. Les Sœurs sont chargées de l'asile des garçons, autrefois dirigé par le Père Damien en personne, qui avait réuni autour de lui tous les orphelins, tous les abandonnés. Ce n'est pas toujours facile, paraît-il, de tenir tranquilles une centaine de gamins sur lesquels, vu leur état, on ne peut avoir qu'une autorité morale.

— Nous ne saurions pas comment faire, me dit une des Sœurs, sans cet excellent M. D***.

— Qui est M. D***, dis-je au Père Vandelin comme nous quittions les religieuses.

— Vous verrez vous-même, me repondit-il en souriant.

Nous nous arrêtons à la porte d'une petite maison semblable à toutes les autres, et comme nous mettons pied à terre, paraît sur le seuil un homme d'environ quarante ans, grand, à la longue barbe noire, au front large, à l'œil intelligent. Malgré son complet de toile bleue, il a bonne mine, des manières distinguées, ses mains sont blanches.

— On ne vous a pas vu aujourd'hui, M. D***, dit le Père.

— J'ai profité de la fête pour me reposer, je ne suis pas sorti de chez moi.

M. D*** s'exprime dans un anglais élégant, mais paraît peu disposé à se laisser interviewer, il répond très brièvement aux différentes questions que je lui pose, et comprenant qu'il n'aime pas les indiscrets, je fais un signe au Père, nous repartons pour Kalavao.

— Que pensez-vous de M. D*** ? me dit mon compagnon.

— Il me paraît être un homme fort bien, mais

un peu lugubre et pas bavard. Est-ce un lépreux ?

— Pas du tout. M. D*** était capitaine dans l'armée des États-Unis ; un jour il est parti de chez lui sans rien dire à personne, il est venu aux îles et a sollicité l'autorisation de visiter la léproserie. Aussitôt son arrivée ici, il a cherché à se rendre utile, il y a environ six ans de cela, et ne pense pas à s'en aller. Il ne parle jamais de lui ou de son passé, il est profondément religieux, et je soupçonne que, voulant se retirer du monde pour une raison de conscience ou de cœur, il a choisi le seul suicide permis à un catholique, il a sacrifié sa vie aux plus déshérités. L'agent du gouvernement a voulu plusieurs fois le charger de quelque fonction administrative, il s'y est toujours refusé ; il panse les plaies des lépreux à leur dernière période, ensevelit les morts, et aide les sœurs à l'asile des garçons, vivant comme un anachorète, sans que jamais un jour son dévouement se soit ralenti.

— Pensez-vous, dis-je, que ce n'est pas là au moins un exalté ?

— Mais non, c'est un homme très sérieux, très bien équilibré, qui s'est imposé un devoir.

Quant à l'exaltation, cher Monsieur, elle tombe vite chez nous; nous sommes trop loin du monde pour que le sacrifice fasse grand bruit, et la monotonie triste de la léproserie est le plus parfait des calmants. M. D*** se fait d'ailleurs si petit, que, même à Honolulu, le plus grand nombre ignore son existence.

Je tiens à respecter l'incognito de M. D***, mais, du fond du cœur, je lui envoie mon témoignage d'admiration.

Il me reste à voir l'asile des filles créé, il y a peu d'années, par un riche banquier des îles Hawaï, M. C.-R. Bishop, sous le nom de *Bishop Home*. C'est peut-être l'institution qui fait le plus d'honneur à la léproserie, et je l'ai visitée dans tous ses détails.

L'établissement est situé sur un côté du village de Kalavao. Dans un vaste enclos, bien entretenu, où l'herbe est fine, les arbustes et les fleurs nombreux, on a élevé une vingtaine de constructions de différentes grandeurs: l'une sert de logement aux Sœurs chargées du *Home*, une

autre contient le réfectoire et la cuisine, une autre, plus vaste, entourée d'une large véranda, est la salle d'étude et de jeux avec un grand piano, plusieurs machines à coudre, des tables et des bancs, au mur des tableaux noirs, des dessins et des cartes. Les petits cottages servent de dortoirs, où habitent de dix à vingt enfants ou jeunes filles. Le tout est d'une propreté minutieuse, neuf, bien peint, gai à l'œil ; sur les pelouses sont installés des jeux de croquet et de tennis. L'ensemble est confortable et parfaitement compris. On reçoit au *Bishop Home* les filles lépreuses, sans parents, et on les garde aussi longtemps qu'elles veulent bien rester. Malheureusement, à un certain âge, les instincts de liberté, violents chez le Canaque, parlent plus haut que les conseils et les enseignements des bonnes Sœurs, et très souvent la jeune fille, à vingt ans, quand ce n'est pas plus tôt, déclare son intention de quitter le *Home* pour se marier.

La question de savoir si le mariage entre lépreux ne devrait pas être interdit s'est plusieurs fois posée en Hawaï. On ne pourrait arriver à ce résultat qu'en organisant deux léproseries, l'une réservée aux hommes et l'autre aux femmes.

Mais les objections à ce système sont nombreuses : on pense qu'il serait cruel de séparer les familles, les maris et les femmes, les parents et les enfants ; que le lépreux serait souvent, pendant de longues années, condamné à la vie misérable de l'isolement, ignoré de l'indigène, et le législateur a, jusqu'à présent, reculé devant une mesure aussi radicale, pour ce motif grave que les enfants de lépreux ne sont pas toujours atteints de la lèpre.

Au moment où nous arrivons au *Bishop Home* on attend la reine. La sœur Mariane, la supérieure des deux établissements de Kalavao et de Kalaupapa, nous reçoit gracieusement. C'est une femme jeune, de manières agréables et remarquablement intelligente. Elle était, aux États-Unis, supérieure générale de son ordre et, sur la demande du gouvernement hawaïen, était venue installer des Sœurs à la léproserie. Lorsqu'elle se rendit compte, par elle-même, de l'œuvre à laquelle allaient se consacrer ses compagnes, elle n'eut pas le courage de les abandonner, envoya sa démission de supérieure générale et resta à Molokaï.

On est véritablement en admiration devant les dévouements qu'a provoqués le terrible fléau des îles. Par sa vie et sa mort, le Père Damien a donné un grand exemple ; il a laissé un héritage de sacrifices qui a été recueilli avec honneur par les missionnaires catholiques, les sœurs franciscaines et M. D***.

J'entre visiter les cottages : les lits, tout étroits, sont bien blancs, toujours parés de quelque colifichet gracieux, un travail à l'aiguille ou une broderie. Les jeunes filles sont en ce moment réunies dans la salle d'étude, mais presque dans chaque dortoir il y a un ou deux lits occupés par celles qui ne peuvent plus se lever.

— Ces enfants, me dit la sœur tristement, n'ont pas longtemps à vivre, elles sont à la dernière période.

On me montre un lit où est une jeune fille de dix-huit ans, la figure, les mains sont intactes, mais on a été obligé de lui enlever les deux jambes tombées en pourriture. On m'explique aussi que les très malades ne sont pas réunies dans une même salle, pour cette raison que chaque cottage vit comme une grande famille. Les enfants, les jeunes filles, se soignent mutuel-

lement, et, avec cette tendresse de cœur, le signe distinctif de la race hawaïenne, prennent soin des mourantes.

— Nos enfants ne sont pas malheureuses, me dit la sœur, elles ne se plaignent jamais, et en temps ordinaire ne pensent pas à leur état, elles sont toutes attaquées du même mal et n'ont aucun dégoût les unes pour les autres, c'est l'étranger qui leur donne à réfléchir... Je suis certaine que la visite de leur souveraine va leur occasionner bien des jours de souffrance.

Nous revenons sur la pelouse centrale où la sœur Mariane est en train de recevoir la reine : on a préparé des sièges sous la véranda de la communauté, nous nous groupons derrière Sa Majesté. De la salle d'étude, arrivent, en bon ordre, toutes les jeunes filles du *Home,* une centaine environ ; elles sont habillées de blanc avec des ceintures roses ou bleues, un ruban noué coquettement autour du cou, plusieurs ont des manches courtes, le corsage légèrement échancré ; on dirait le défilé d'un pensionnat d'enfants riches. Beaucoup sont jolies avec leurs grands yeux et leurs cheveux noirs. Elles se

placent en face de nous, sur deux rangs, et commencent à chanter une longue mélopée indigène. Elles sont très intimidées, certaines cachent leurs mains, d'autres restent de profil pour ne pas laisser voir la plaie qui les défigure, d'autres tiennent leur mouchoir devant la bouche.

Certes, tout le jour, j'ai été douloureusement impressionné; j'ai résisté à la vue des ulcères les plus hideux, mais il y a, paraît-il, des degrés dans l'horreur: ces jeunes filles vêtues de blanc et de rose sont à l'âge où la vie paraît belle, souriante, pleine d'espérance, où on fait des projets d'avenir, des rêves de bonheur; mais, rongées par le terrible mal, elles le savent bien, elles n'ont pas longtemps à vivre, après quelques années elles n'auront plus forme humaine, leur corps ne sera qu'une plaie..... Et comme le chant continue dans sa modulation triste, cette même pensée douloureuse étreint le cœur de tous ceux qui assistent à ce navrant spectacle; après un moment, l'émotion se communique de l'un à l'autre, aucun de nous ne peut retenir ses larmes, et les chants finissent en sanglots. Je quitte précipitamment le *Home,* la sensation

est trop vive: je rentre au presbytère, je n'ai plus le courage de causer, de faire des questions...

A cinq heures, je vais prendre le dernier bateau pour rentrer à bord du *Likiliki*. A travers la foule des lépreux qui assiste à notre embarquement, devant moi on pousse une jeune femme venue avec nous le matin; elle serre dans ses bras un petit garçon, d'une dizaine d'années, dont la tête est couverte de bandages. Il est bien défiguré, mais elle le caresse tendrement, elle est la mère. On les sépare de force. Elle, écrasée, à l'arrière de notre embarcation, les yeux fixes, regarde la terre qui fuit, et une vieille lépreuse, debout sur le rocher, tient par la main l'enfant, qui envoie des baisers. Cette malheureuse est une superbe demi-blanche de trente ans, grande, fraîche, respirant la santé; elle a un mari, cinq enfants, et, jusqu'à présent, celui qu'on lui a enlevé pour le mettre à Molokaï est le seul de la famille atteint par le mal.

Au sifflet du *Likiliki* levant l'ancre répon-

dent plusieurs coups de fusil tirés de terre en signe d'adieu, nous nous éloignons de la léproserie en longeant l'île. Ce n'est plus, à bord, la gaieté de la veille, chacun est triste en songeant à l'être aimé qu'il ne verra probablement plus. Aussi longtemps que nous pouvons distinguer les maisonnettes diminuant dans le lointain, je reste sur le pont à revivre des heures cruelles ; pendant bien des semaines, j'en suis certain, il me sera impossible d'écarter de mes yeux les détails entrevus et surtout ces enfants en blanc et rose dont le chant lugubre emplit mes oreilles.

La léproserie disparaît à l'horizon, nous nous dirigeons sur Honolulu. La reine, étendue sur une natte, se fait masser à la mode du pays par deux vigoureuses Canaques. Elle est exténuée de cette longue et triste journée. Elle ne parle pas, ses yeux vagues, perdus sur la mer, me donnent la direction de ses pensées. Elle se voit dernier rejeton d'une longue descendance de chefs et de rois d'Hawaï au milieu d'un peuple agonisant ; le passé, revêtu des splendeurs de ce ce qui n'est plus, lui paraît brillant et l'avenir tout noir. Je n'ose troubler sa rêverie, en ce

moment, j'en ai bien peur, l'étranger est pour elle un bourreau.

La nuit est venue, nuit chaude, éclairée par un croissant de lune et mille étoiles. L'Océan est calme, sans une ride, je reprends la place de la nuit précédente et essaye de mettre un peu d'ordre dans mes observations. Malgré l'horrible du tableau, je suis heureux d'avoir vu.

Vers onze heures, une large clarté blanche, produite par l'éclairage électrique d'Honolulu, annonce que nous approchons du port. Un peu après minuit nous sommes à quai, la foule du départ est là pour nous recevoir ; je vois autour de moi des bâtiments de guerre, des vapeurs, un nombre de voiliers, les vastes entrepôts de la douane et je pense : de ceux qui meurent là-bas, d'autres vivent ici. C'est la loi inexorable : l'avenir s'élève sur les ruines du passé.

XII.

ALOHA.

Aloha, c'est l'adieu avec les plus tendres regrets, les plus chaudes espérances.

..... Cette semaine du départ j'ai fait des pèlerinages à bien des lieux aimés. Dans l'archipel que les habitants de cette partie du monde nomment si vraiment « le paradis », que de jours heureux j'ai passés!... Ici règne, toute l'année, un chaud printemps. Les huit îles, comme huit énormes bouquets de verdure, perdus au milieu du plus grand des Océans, sont assez près des tropiques pour produire à pleine sève ces palmiers géants, ces flamboyants aux branches couleur de sang, le laurier rose et l'hibiscus, mille variétés de fougères et de plantes grimpantes de toutes feuilles et de toutes fleurs... et la brise souffle toujours du Nord et porte la fraîcheur. De cette terre chaude, de cette atmos-

phère embaumée s'échappe comme un parfum de troublante poésie faite avec les beaux rêves du repos et les émotions sensuelles des influences de nature...

J'ai revu la rade où tant de fois j'ai erré par les beaux clairs de lune et là-bas, près du parc, la plage si pleine de souvenirs, les squares, leur musique et leurs chants, et les longues allées creusées dans la feuillée et aussi la montagne avec ses sentiers perdus et ses endroits familiers.

J'ai comme des visions du passé, une d'elles s'impose.

Une nuit de Noël. — La température était celle de notre mois de mai, je sortais d'une fête enfantine où j'avais vu vingt bébés et leur mère pleurer et rire autour d'un arbre nain semé de poudre d'argent et décoré de bougies roses. Je suivais, à pied, une longue avenue, respirant avec bonheur la brise fraîche venant de la mer ; le ciel était tout bleu, piqué d'étoiles, la lune et des phares électriques répandaient à travers l'épaisse voûte de feuillage une lumière blanche. J'étais dans l'atmosphère joyeuse d'une veille

de fête : de chaque cottage sortaient, par les fenêtres ouvertes, des bruits de voix ; de loin en loin des Canaques, la guitare au bras, groupés près d'un gros arbre, donnaient une aubade ; par temps une voiture chargée de jeunes gens et de jeunes filles enguirlandés passait rapide, rompant le grand calme, généralement maître, le soir, de cette partie de la ville,... tous, jusqu'aux oiseaux réveillés par le clair et le bruit, chantaient l'hymne de Noël.....

Chacun voit un pays différemment, selon les circonstances, la tournure de son esprit, l'état de son estomac. — Ils sont nombreux ceux qui ont présenté Hawaï au public : le capitaine Cook parle d'un nouveau fleuron à ajouter à la couronne britannique ; Mark Twain, humoriste par métier, raille ; dix Anglaises ont composé cent pièces de vers ; des Américains ont fait des statistiques, collectionné des documents, écrit des livres de religion, d'histoire, ou de politique étrangère ; des écrivains français de talent ont publié d'intéressants voyages. — Je cherche, moi, quelle sensation domine en regardant les îles dans leur ensemble...

Elle est très complexe, noyée dans des teintes de sentiments et de poésie, et se compose de regrets du passé et d'admiration du présent...

Quant à cette question : que seront les îles demain ? Nul ne pourrait répondre...

Cette manie philosophante qui m'a fait passer les heures charmantes des longs repos du hamac, lorsque j'étais sous l'influence de cette tendresse exhalée par la terre même, je la sens m'échapper,... bientôt il ne suffira plus de songer, il faudra faire..... peut-être par ce contraste vais-je mieux jouir du souvenir des charmes perdus...

La dernière nuit passée aux îles, je n'ai pu reposer... Au premier rayon du soleil, je sors une fois encore pour une promenade matinale. J'ai besoin de mettre dans mes yeux ce paysage vécu pendant des ans qui, sans événement, sans saison, s'entassent les uns sur les autres et se confondent.

Un adorable cadre m'enveloppe et semble me promettre pour les jours tristes un aperçu de bonheur..... Dans les chalets, dont les portes et fenêtres restent ouvertes toute la nuit, j'aperçois passant quelques kolokus de couleur claire et,

derrière une haie, des jeunes filles, les cheveux sur les épaules, moissonnant les roses épanouies depuis un instant..... Elles vont faire des guirlandes pour ceux qui partent aujourd'hui.....

... 11 heures, la ville est en fièvre ; cette animation fait événement une fois toutes les quatre semaines. Autour de la poste se pressent les retardataires, des paquets de lettres à la main ; dans « Fort Street », il y a foule, les piétons semblent plus affairés, des charrettes de bagages passent au grand trot, des jeunes filles en fraîches toilettes marchent en bande, chargées de brassées de fleurs. — Le mouvement se porte vers le quai, le paquebot allant à San-Francisco va partir. Abrité du soleil sous le wharf, une masse grouillante, un mélange de toutes les races et de toutes les nationalités entoure la musique royale qui joue des airs joyeux comme pour une fête. Des Canaques chargent à grand bruit les colis des voyageurs et les sacs de la poste. Tout ce monde parle, s'agite dans les derniers appels, les dernières effusions, les derniers adieux ;... tandis qu'autour la rade entière, plongée dans une accablante chaleur, semble dormir son sommeil

de midi..... La jouissance des yeux se confond avec l'émotion du cœur ; ces couleurs claires, ce mouvement, cette musique et ces fleurs, ce paquebot tremblant sous le premier effort de sa machine et mes regrets viennent à m'attendrir ; du fond du cœur, à tous mes amis qui m'ont tant fêté, à tous ceux qui restent, j'adresse mon plus affectueux « Aloha ».

APPENDICE.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE D'HAWAI.

L'Archipel Hawaïen, ou îles Sandwich, est situé dans l'Océan Pacifique nord, sous les tropiques, à peu près à égale distance du Japon, de la Californie et des îles de la Société; il s'étend de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, sur une longueur d'environ 340 milles. L'archipel est compris entre 18° 52′ et 22° 15′ de latitude nord et 157° 02′ et 162° 53′ de longitude ouest du méridien de Paris.

SUPERFICIE DES ILES HAWAÏ.

Hawaï (long. 145 k., larg. 118 k.)	1.000.000 hect.
Mauï.	160.000 —
Oahu.	144.000 —
Kauaï.	140.000 —
Molokaï.	80.000 —
Lanaï.	40.000 —
Niihau..	28.000 —
Kahoolawe..	12.000 —
TOTAL. . . .	1.604.000 hect.

POPULATION

RECENSEMENT DU 28 DÉCEMBRE 1890

	SEXE masculin	SEXE féminin	TOTAUX
Indigènes	18.364	16.072	34.436
Demi-blancs	3.085	3.101	6.186
Hawaïens par naturalisation	3.909	3.586	7.495
Chinois	14.522	779	15.301
Japonais	10 079	2.281	12.360
Portugais	4.770	3.832	8.602
Américains	1.298	630	1.928
Anglais	982	362	1.344
Allemands	729	305	1.034
Polynésiens	404	184	588
Suédois et Norvégiens	155	72	227
Français	52	26	78
Divers	365	46	411
Totaux	58.714	31.276	89.990

En raison de l'immigration japonaise des années 1891 et 1892, la population totale du Royaume doit être aujourd'hui d'environ 96.000 habitants.

PROGRÈS COMMERCIAL DU ROYAUME D'HAWAÏ

	1875	1890
Total des exportations.	9.635.755 francs	68.372.246 francs
Total des importations.	8.832.972 francs	36.551.555 francs
Exportation de sucre.	25.080.182 liv. ang.	259.798.462 liv. ang.
Exportation de riz.	1.573.739 liv. ang.	10.579.000 liv. ang.

	1875	1888
Recettes du Trésor pour deux années.	4.608.402 francs	14.790.142 francs

	1876	1890
Montant de la dette.	2.410.731 francs	13.647.385 francs

LISTE DES ROIS D'HAWAI

NOM	NAISSANCE	COMMENCEMENT du règne	DÉCÈS
Kamehameha I.	Novembre 1736	1795	8 mai 1819
Kamehameha II.	1797	20 mai 1819	14 juillet 1824
Kamehameha III.	11 août 1813	6 juin 1825	15 décembre 1854
Kamehameha IV.	9 février 1834	11 janvier 1855	30 novembre 1863
Kamehameha V.	11 décembre 1830	30 novembre 1863	11 décembre 1872
William C. Lunalilo	31 janvier 1832	8 janvier 1873	3 février 1874
David Kalakaua	16 novembre 1836	12 février 1874	20 janvier 1891
Liliuokalani.	2 septembre 1838	29 janvier 1891	

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages en français.

— 1785. *Troisième voyage du capitaine Cook,* ou *Voyage à l'Océan Pacifique,* exécuté en 1776-1780. Traduit de l'anglais par M. Demeunier, 4 vol.

— 1859. *Récits d'un vieux sauvage, pour servir à l'histoire ancienne d'Hawaï,* par Jules Remy. Edité à Châlons-sur-Marne.

— 1861. *L'Océanie nouvelle,* par Alfred Jacobs. Michel Lévy, Paris.

— 1867. *Catalogue d'ouvrages relatifs aux Iles Hawaï,* par William Martin. Challamel aîné, Paris.

— 1874. *Quatorze ans aux Iles Sandwich,* par C. de Varigny. Hachette et Cie, Paris.

— 1885. *Iles Hawaï,* par Marcel Monnier. Plon, Nourrit et Cie, Paris.

— 1886. 50.000 *milles dans l'Océan Pacifique,* par Albert Davin. Plon, Nourrit et Cie, Paris.

Ouvrages en anglais.

— 1843. *History of Sandwich Islands,* par Rev. Dibble.

— 1862. *Sejour on the Hawaiian Islands, and introduction to an edition of the Moolelo Hawaï.* Paris et Leipzig.

— 1878. *An Account of the Polynesian race its origin and migrations and the ancien history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I,* par Abraham Fornander. 2 vol. Trubner and C°, Londres.

— 1880. *Sketches of life social, political and religious in the Hawaiian Islands from* 1828 *to* 1861, par Laura Fish Judd. New-York.

— 1881. *From sword to share or a fortune in five years at Hawai,* par Cap^ne^ H. Whalley Nicholson. W. H. Allen and C°, Londres.

— 1888. *The Legends and Myths of Hawaï by His Hawaiian Majesty Kalakaua edited by* H. R. M. Dagett. Charles L. Webster and C°, New-York.

— 1890. *The Tourist's Guide through the Hawaïan Islands,* par H. M. Whitney. Honolulu.

— 1892. *A brief history of the Hawaiian people,*

par W. D. Alexander. American book Cy, New-York.

— *Hawaiian Almanac and Annual from* 1875 *to* 1892. T. G. Thrum, Honolulu.

— *Hawaiian Grammar,* par W. D. Alexander. T. G. Thrum, Honolulu.

TABLE DES CHAPITRES

Pages

I. — De Paris a Honolulu.

Le départ. — Sur l'Océan Atlantique, New-York. — La traversée des États-Unis, le Niagara, Chicago, les Montagnes Rocheuses. — La Californie, San-Francisco. — Le Pacifique. 1

II. — Le Passé d'Hawaï-Neï.

Formation de l'Archipel, origine de la population. — La civilisation indigène avant l'arrivée des Européens. — Découverte des îles, le capitaine Cook. — Kamehameha I, fondateur du royaume d'Hawaï. 23

III. — L'Hawaï moderne.

Kamehameha II, les Missionnaires américains. — Kamehameha III, difficultés avec les puissances étrangères. — Kamehameha IV, traité de 1857 avec la France. — Kamehameha V, M. C. de Varigny, éruption de Mauna-loa. — Lunalilo. — Avènement de Kalakaua. . . . 49

IV. — Honolulu.

La ville. — La population, prospérité et luxe. — Le quar-

tier des affaires et les monuments. — La ville chinoise. — La mission française. — Waikiki. — Le Pali. . . 75

V. — Un Souverain canaque et constitutionnel.

Kalakaua, le traité avec les États-Unis. — Le couronnement. — Révolution pacifique. — La constitution de 1887. — Les impressions d'un souverain. — Tradition canaque et parlement moderne.. 103

VI. — Mort de Kalakaua.

L'arrivée du « Charleston ». — Transport des dépouilles royales au Palais. — Iolani Palace. — La veillée du mort. — Les funérailles. — La nouvelle reine et la princesse héritière. — Hookupu. — Kalakaua et Rochefort. 127

VII. — Sous les fleurs.

Le Canaque. — Chants et légendes. — La langue. — La religion. — Collège et musée Kamehameha. — Une ancienne habitation indigène. — Festins et danses, la Hula. — La vallée de Manoa. 151

VIII. — Le Progrès.

Civilisation anglo-saxonne. — Le demi-blanc. — La politique. — L'instruction publique, un collège mixte. — La société et les plaisirs. — Les associations. — Un bal au palais. 179

IX. — Une Excursion au Kilauea.

D'Honolulu à Hilo. — La grande île et sa capitale. — En route pour le volcan. — Le cratère du Kilauea. — Le registre des touristes. — La côte sud d'Hawaï. — La baie de Kealakekua. 213

X. — Les Affaires.

Le Business man. — Les sources de richesse. — Le commerce. — Une plantation de cannes à sucre. — Prospérité. . 251

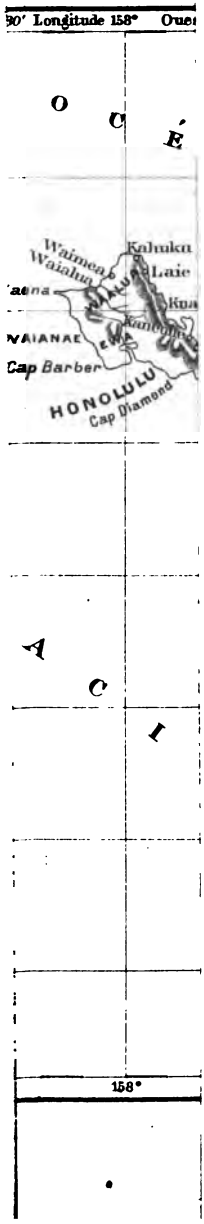
XI. — Chez les Lépreux.

Voyage de la reine à Molokaï, le père Damien. — Les lépreux et la lèpre. — La léproserie. — Le Bishop-Home. . 267

XII. — Aloha. 305

Appendice.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



30' Longitude 158° Oue
O
C
É
Waimea
Waialua
Kahuku
Laie
Kua
WAIANAE
EWA
Cap Barber
HONOLULU
Cap Diamond
A
C
I
158°